



Le combat des catholiques français pendant la grande guerre : une vision de la Croix de l'Isère

Alexandre Collado

► To cite this version:

Alexandre Collado. Le combat des catholiques français pendant la grande guerre : une vision de la Croix de l'Isère. Histoire. 2015. dumas-01259831

HAL Id: dumas-01259831

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01259831>

Submitted on 21 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License



Alexandre COLLADO

Le combat des catholiques français pendant la grande guerre : une vision de la Croix de l'Isère

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours
Spécialité : Contemporaine

Sous la direction de M. Sylvain VENAYRE

Année universitaire 2014-2015



Fusain de Charles Jouvenot réalisé en 1915 pour le Carmel de Lisieux



Alexandre COLLADO

Le combat des catholiques français pendant la grande guerre, une vision de la Croix de l'Isère

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours
Spécialité : Contemporaine

Sous la direction de M. Sylvain VENAYRE

Année universitaire, 2014-2015



Carte postale reçue au Carmel de Lisieux pendant la Grande Guerre

Le Christ Vainqueur, en première page dans La Croix de l'Isère.



Avant-propos, Préface, Avertissement

Ces chiffres nous semblent incommensurables en Occident, à nous citoyens du XXI^e siècle, réduits à une connaissance de la guerre qui se limite aux médias louant les vertus de la guerre propre, au concept de « guerre spectacle » introduit par le cinéma et au loisir de la guerre promu très précocement par le jeu vidéo. Parfois, la guerre fait l'objet d'un apprentissage historique plus ou moins abouti qui n'a pas souvent le mérite de mettre en perspective les déchirements que celle-ci provoque inévitablement. Que représente le chiffre d'un million quatre-cent mille morts pour un élève de 4^{ème} ? Pourtant c'est bien l'enjeu d'une étude nouvelle de la Grande Guerre : s'éloigner d'une histoire institutionnalisée et écouter les témoignages de contemporains impliqués dans celle-ci, effleurer leurs sentiments et leurs histoires eux-mêmes conscients de fournir à l'histoire autant de matériaux, « mine inépuisable où des écrivains très nombreux viendront, chacun avec son tempérament et d'après le plan conçu, cueillir le grain de sable et la pierre dont ils feront un monument plus durable que l'airain à la Gloire de la France, de la province, de la paroisse ou même de la famille. »

C'est ainsi que nous nous efforcerons de construire notre étude de la guerre, pour que nos lecteurs soient un peu comme ces passants dont parle la Croix de l'Isère dès l'automne 1914 (présageant déjà le devoir de mémoire de l'après-guerre), qui, devant cette croix d'un champ du nord de la France s'arrêteront. Ils y mettront des fleurs, ils y verseront des larmes et des prières ; puis ils voudront savoir. Alors un paysan grave appuyé sur sa bêche, ou bien une petite fille des champs, son tricot à la main, leur dira la simple histoire qui de génération en génération fait battre le cœur plus vite, et transmet toute vivante la tradition héroïque de la race. « C'était en 1914, un soir, on s'est battu ici...les prussiens se cachaient dans le bois...ce soldat fut tué là où est la croix... » Et le passant s'en ira rêveur...

Faute de place mais aussi de temps, puisque nous sommes contraints par l'exercice du mémoire nous ne citerons qu'un exemple par argument, néanmoins nous vous assurons que ces citations ne sont jamais uniques et l'on retrouve à plusieurs reprises la même idée énoncée dans la feuille catholique. Ainsi, nous n'appuyons pas notre méthode sur une exception mais sur une généralité afin de dégager les tendances de l'information véhiculée par la Croix de l'Isère. Peut-être le tableau ne correspondra pas en l'exacte restitution de la réalité du terrain, mais l'artiste peint-il, une réalité ou l'expérience de cette réalité fondée

sur ses sentiments propres ? Il en va de même pour l'expérience du journal catholique, l'étude de la réalité du portrait s'avère très vite limitée, désuète d'intérêt, au contraire l'expérience de l'artiste, la transposition de ses sentiments figés sur la toile sont comme un témoignage, une justification de l'œuvre, de ses vérités et de son expérience qui nous encourage à la décrypter.

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement mon directeur de mémoire, Monsieur Sylvain Venayre qui m'a guidé et aidé au cours de mon travail, le Chanoine Trézières, l'ensemble du personnel bibliothécaire de l'université et de la bibliothèque municipale de Chavant, ma Maman et ma famille qui m'ont soutenu au cours de cette année, et l'ensemble de mon entourage qui a contribué à m'inspirer dans cette tâche.

Il me faut aussi rendre hommage et exprimer ma profonde gratitude à tous ces français de la Grande Guerre qui par leur sacrifice de soldat, de mère, d'épouse ou d'enfant ont contribué au salut de la France d'hier et contribueront encore à la sauver par l'exemple édifiant qu'ils insufflent dans le cœur de leurs descendants. Merci de m'avoir guidé et inspiré ces lignes...

Sommaire

PARTIE 1 - PRATIQUE RELIGIEUSE SOUS LA MITRAILLE.....	25
CHAPITRE 1 – ENTRE CULTE ET DEVOTION	28
Le Saint sacrifice de la messe.....	30
Le poilu dévot, les nécessaires sacrements.....	40
L'exemple de soldats catholiques.....	46
CHAPITRE 2 – LA TRANCHEE ET LA FOI	51
Les "curés sac-au-dos"	52
La foi au secours du combattant	61
Des généraux pratiquants	66
PARTIE 2 - CROIRE ET ESPERER FACE AU TREPAS	70
CHAPITRE 1 – LA TRANCHEE ENTRE CIEL ET TERRE.....	71
Les Saints-Patrons de France au secours des poilus.....	72
Notre-Dame, une mère dans la tranchée.....	76
Le Sacré-Cœur	82
CHAPITRE 2 – L'ESPERANCE.....	87
Des soldats, saint martyrs, sur les traces du Sauveur	88
Expier ses fautes, s'abandonner à Dieu.....	93
L'appel de Dieu.....	97
PARTIE 3 - L'ENGAGEMENT CATHOLIQUE DE L'ARRIERE, COMBATTRE POUR LA VICTOIRE.....	103
CHAPITRE 1 – L'ŒUVRE CATHOLIQUE AU SERVICE DES ARMEES	106
L'œuvre catholique et la collecte de fonds pour les armées et victimes de guerre.....	107
Défaire l'ennemi	112
La jeunesse catholique au secours de la Patrie	118
CHAPITRE 2 – LE FRONT DE LA PIETE	122
Vivre au rythme du temps liturgique	123
Rôle de la prière et réflexion sur la guerre	127
L'arrière, entre deuil et souvenir	132
CHAPITRE 3 – LES EVEQUES ET LA GUERRE	136
Orienter la lutte des fidèles.....	138
Intercéder pour la victoire.....	145
Les Evêques, serviteurs français auprès du Pape.....	150

Introduction

Les cloches du village se mirent soudain à vibrer. Le gong, sonnait, résonnait et réveillait les bergers assoupis sous leur large chapeau de paille. Les femmes sortaient de leur demeure, les hommes accouraient des champs se demandant bien ce qui valut de troubler la paisible harmonie de l'air en cette belle fin de journée d'été. Après de longues minutes, le tocsin se tut et le vénérable curé apparut accompagné de Monsieur le Maire. L'assemblée ne put retenir un murmure de surprise voyant ces deux hommes sortir ensemble de chez le bon Dieu. Le maire, un petit homme à la bonhomie évidente, contemplait ses administrés d'un regard humide et taciturne. Son ventre, d'habitude si imposant, semblait se recroqueviller sous sa chemise jaunie par le soleil. Il tremblait et l'air grave s'adressa à la foule : « En ce samedi premier août à 18h, j'ai le devoir de vous annoncer l'ordre de mobilisation générale. Les hommes des classes 1911, 1912, 1913 sont déjà dans leur caserne. Ils doivent être renforcés par les réservistes des classes 1900 à 1910 accompagnés des territoriaux des classes 1893 à 1899. L'état de siège est prononcé et le maintien de l'ordre est désormais placé entre les mains de notre armée ! Le Kaiser veut la guerre ; montrons-lui que pour nous, défendre l'éternelle France est un devoir ! » On assista alors à un spectacle des plus étranges ; les mères hochaient la tête l'air grave, des larmes pleines de pudeur ruisselaient sur leur peau ridée par les années, les épouses laissaient échapper des sanglots se jetant dans les bras implorants de leur mari, et ceux-ci pris, se mirent à entonner une Marseillaise dont le souvenir ressurgit aujourd'hui encore des tréfonds de mon âme. « S'ils tombent nos jeunes héros, la terre en produira de nouveaux contre vous tous prêt à se battre...Aux armes citoyens... »

Monsieur le Curé prit alors la parole sous le regard brillant de ses enfants réconciliés par la terrible nouvelle. Ses mots résonnaient dans les cœurs, les adoucissaient et les raffermirent si bien que chacun, croyants comme sceptiques, voulut assister à la grande messe du lendemain. Après la lecture du Saint-Evangile, le prêtre prononça son sermon. Tous étaient suspendus à ses lèvres et trouvaient en ses mots une invitation à l'héroïsme. «... La Patrie nous appelle une fois de plus. Brave français, rappelez-vous que dans cette guerre la justice est de notre côté ! Comment alors ne pas compter sur la protection du ciel ? Notre Nation a été choisie entre toutes pour accomplir les dessins du divin ;

contemplons le souvenir de Clovis qui scella cette alliance, adorons le Sacré Cœur en nous remémorant ses vœux à Marguerite Marie, et prions la Bienheureuse Jeanne d'Arc qui a toujours combattu si vaillamment pour nous ! En ces heures difficiles qui obscurcissent le ciel de France, nous nous devons de remplir nos devoirs envers Dieu et la Patrie.

Radicaux, socialistes, libéraux, conservateurs, monarchistes... Non, il n'y a plus qu'un seul peuple, une même âme, un seul corps qui se forme dans la glaise de France et qui se dressera seul face au belliqueux peuple de Luther au son des cantiques et brandissant haut le labarum, l'In Hoc Signo Vincas de la victoire. Héritiers de Constantin, mes chers amis, ce Guillaume qui crache sa haine à l'égard de notre belle nation, sergent de Dieu, n'est autre qu'un hérétique inspiré par le démon luthérien... Attaquer la France, c'est attaquer l'Eglise et porter atteinte au règne de notre Seigneur Jésus-Christ! Soldats, lorsque vous ferez face aux milices de Luther... souriez ! Oui, réjouissez-vous d'essuyer la pluie de la mitraille et l'orage de leurs sombres canons ! Oui, souriez et remerciez notre Seigneur de vous rappeler à lui de la sorte ! Ces balles, ces obus seront votre calvaire. Que de petits soldats français souffrant selon le modèle de notre Maître ! La guerre qui se profile est une funeste occasion de faire pénitence et d'expié les offenses que nous commettons depuis la révolution. Rendons grâce à Dieu et prions sans cesse sa souveraine mère, Reine de France, afin que d'elle, nous obtenions la victoire et l'apaisement de nos souffrances à venir ! N'oubliez jamais, mes chers petits, l'épisode des noces de Cana ! Elle seule peut influencer la main de son Fils...Souvenez-vous à chaque instant qu'Il sera là parmi vous et sachez en reconnaître les grâces : Gesta Dei per Francos... » Le prêtre termina son sermon en invitant les hommes sur le départ à user des sacrements autant de fois que l'occasion se présentera à eux. A la fin de la messe, chaque homme voulu aller se confesser si bien que plusieurs d'entre eux passèrent le dimanche à attendre la divine miséricorde. Le lendemain, les réservistes et les territoriaux prirent ensemble le train pour Grenoble. Ils rejoignaient leur corps respectif d'infanterie. Certains n'avaient que rarement quitté « leur Beaumont » natal et, après avoir dépassé le village de la Mure, découvraient des paysages jusqu'alors méconnus. Circulant au travers des wagons, je fus frappé par trois hommes de petite taille mais de robuste nature. A les contempler, j'avais le sentiment qu'ils avaient été sculptés dès leur plus jeune âge par la rudesse des hivers et les labeurs des champs. Tous trois, des territoriaux de la classe 1898, étaient originaires du canton de Corps. Ils ne le savaient pas encore mais c'est à leurs côtés que je combattrai et c'est seulement plus tard que j'appris leur prénom. Le premier, Séraphin, ne dépassait pas le mètre soixante et fumait tranquillement la pipe en se caressant la moustache. Le

second, Lucien, correspondait à l'image populaire du cultivateur dauphinois : il parlait fort, jurait, mais sa bonhomie naturelle en faisait un être tout à fait respectable et laissait penser qu'il était un excellent chrétien. Le dernier, Joseph, était sans doute le plus sage et le plus robuste des trois. Du haut de son mètre soixante-cinq, il se distinguait par la profondeur de ses traits arrondis qui soulignaient le perçant de ses yeux châains brillants aux reflets dorés de la médaille à Notre-Dame qui pendait doucement à son cou. Il n'avait pas pris le train depuis six ans et redoutait la police des chemins de fer qui l'avait fait condamner le vingt mai 1908 à vingt francs d'amende pour infraction auprès du tribunal correctionnel de Grenoble. Joseph écoutait ses compagnons de voyage parler des terribles cohortes de soldats prussiens qui déferleraient bientôt dans toutes les campagnes de France si ce n'était déjà le cas. Je distinguais au travers de l'atmosphère embrumée par le tabac, ses yeux calmes et impassibles qui me parlaient doucement. Il était d'une « race » chez qui les yeux servent de bouche, n'appréciant pas les longs discours, observant longuement, sans mot dire... Parfois, il laissait échapper un vague hochement de tête, imperceptible approbation.

André se dépêchait. Son paquetage n'était toujours pas prêt et ses camarades de la Montmirail l'attendaient pour quitter la vieille maison. Enfilant ses gants blancs, il fixa d'un geste prompt son casoar sur la tête et sortit juste à temps pour rejoindre le rang en formation. Ils avaient fière allure arborant leur casoar, panache me rappelant les chevaliers à leur cimier. Quelques jours auparavant, ils n'étaient que des bazars. Aujourd'hui, ce sont des hommes porteurs du lourd tribut du sang... Ils avaient été baptisés le 30 juillet à la nuit tombante. Emus, les hommes s'étaient mis à genoux et, adoubés par leurs aînés de la Marie-Louise, firent serment sur leur honneur de chevalier d'offrir leurs vingt ans pour servir la France lorsque l'ennemi surgirait à ses portes. Galvanisés par ce soudain élan, ils se relevaient, officiers. Un bref claquement me fit alors sortir de mes pensées; la section venait de se rassembler, au garde à vous, devant un de leur aîné. Les observant à quelques mètres de distance, je palpais d'ici les aspirations de cette jeunesse... Sans doute, étaient-ils tous habités des mêmes aspirations patriotiques et chrétiennes... Dans leur esprit, ce n'étaient qu'épopées glorieuses : ils chevauchaient déjà plein de courage et d'héroïsme vers l'air embrasé, enivrant, soufflant déjà sur les rives du Rhin. Quelle chance que cette époque qui les pousserait à la plus pure expression de noblesse, marquant de leurs noms immaculés et glorieux, les murs de la vieille maison et les cimetières de leur France bien aimée ! Ils méprisaient tout sentiment de peur, ils s'engageraient vaillants sur les chemins de l'honneur, prêts à donner leur vie en saint-

cyriens ardents, brûlants de mille feux brillants attisés du souffle de l'idéal. Ils se disaient sans doute qu'ils ne vivaient pas une histoire mais qu'ils écriraient l'Histoire. Après un court sermon de Jean-Marie, père système, ils se dirigèrent sous les ordres du Major Jacques, vers la chapelle illuminée pour l'occasion.

Les hommes entonnaient un De Profundis vibrant d'émotion devant les corps meurtris et lacérés de leurs défunts camarades Joseph et Séraphin ; Lucien serrait avec force la croix en bois qu'il reçut jadis lors de sa première communion. André, le sous-lieutenant qui commandait l'action à Harbonnières ce 13 octobre 1914 contemplait ses hommes qu'il avait appris à aimer et à écouter dans la guerre. Agenouillé, il priait pour le repos de l'âme de ses deux gars, et pour leurs veuves qu'ils laissaient seule à la tête de leurs foyers. Les cris de ses chasseurs hantaient encore son esprit ; souffrant de longues heures, traversés de toutes parts par la mitraille boche, ils rendirent leur dernier souffle que tard dans la nuit, en paix après avoir reçu le secours sacramentel de l'aumônier divisionnaire. Tout à coup, un obus, puis deux, puis trois explosèrent près de l'officier à genoux. Le ciel se couvrait, un orage d'acier se préparait et les éclairs venaient ébranler la terre de glaise et de boue... Les enfers se déchaînaient ; vite se retrancher, trouver un abri, attendre ! Les minutes passaient, interminables... Brusquement, un lourd silence écrasa la pleine dévastée. Le tonnerre se dissipait, il fallait maintenant faire payer aux boches l'affront de cette lâche canonnade. André vociféra l'ordre de fixer les baïonnettes aux canons, enfila ses gants blancs, fixa son casoar sur la mèche surplombant son crâne rasé, et tira son sabre d'un geste vif. L'ordre de l'assaut était donné. Promptement, il s'élança, accompagné par Lucien et ses chasseurs, sous une pluie battante de mitraille. Ils avançaient résignés et fiers vers leur inéluctable destin...

Pourquoi toutes ces croix blanches ? Peut-être qu'à leurs pieds gisent nos pères enfouis... De toute façon, ils sont loin à présent, paisibles, alignés, en rang pour l'éternité. Un destin pour chaque croix. Que d'épopées glorieuses gisant sous cette terre de France pour laquelle tous ces cœurs ont cessés de battre ! Au loin, fixées à un mât et flottant tendrement dans l'air monotone de l'automne, trois couleurs viennent caresser mon regard et consoler mon esprit. De l'éternelle bannière résonnent les voix de ces hommes qui d'un seul corps ressuscitent dans l'intimité de mon âme, me chuchotant de leur voix meurtrie et sage, les secrets de leur funeste destinée... Entouré par leur paternelle bienveillance, je continue mon chemin, au travers de ces allées pavées, jonchées de feuilles mortes tourbillonnant dans l'atmosphère mélancolique et taciturne d'une nature au soir de la vie.

Troublé par ce macabre infini, j'arrivais accablé devant une vaste plaque de marbre, sur laquelle gisent encore les noms de ces martyrs. Joseph, Séraphin... tombés au champ d'honneur dans les combats d'Harbonnières – 13 octobre 1914... Jean, Lucien... tombés au champ d'honneur dans les combats d'Harbonnières – 14 octobre 1914... Jean-Marie... tombé au champ d'honneur dans les combats de Marcheville – 8 avril 1915... Cette journée resta gravée dans ma mémoire et me rappelait l'expression merveilleuse introduite par l'Adjudant Péricard le 8 avril 1915 et rapportée par Maurice Barrès dans l'Echo de Paris du 18 novembre 1915 : « Debout les morts ! », reprise dans la tradition militaire dans le chant « Verdun, on ne passe pas » en des termes embellis : « ...un officier dans un superbe effort, quoique mourant, crie à la baïonnette, hardis les gars, debout les morts !... ».

Nous avons fait le choix de dresser un portrait romancé s'étalant de la mobilisation aux premiers combats. Il était en effet fort opportun de resituer pareil évènement par un récit particulier, imaginé, qui, au-delà du vernis littéraire, introduit des acteurs et des faits bien réels¹. Il est en effet nécessaire, avant d'aborder notre thème d'étude et ainsi d'en avoir une meilleure compréhension, de s'attarder quelque peu sur les éléments marquants du conflit de 14-18 : étapes des combats, conséquences de la guerre et bien évidemment origines de celle-ci. Par souci d'efficacité et pour établir un parallèle entre causes-

¹ La mobilisation a été proclamée selon le Décret du 1^{er} août 1914 publié au journal officiel du 2 août 1914, *Bulletin des lois*, n°133 p. 2228, Gallica.

Les différentes classes se sont rendues aux armées comme évoqué dans le récit ci-dessus selon, Philippe Boulanger, *Les conscrits de 1914 : la contribution de la jeunesse française à la formation d'une armée de masse*, Annales de démographie historique, Belin, n°103, 2002, p.11-34

Le maintien de l'ordre est confié aux armées : *La Croix de l'Isère*, 4 août 1914, « Décret du 1^{er} août »

L'annonce de la mobilisation est accueillie avec un sentiment étrange de surprise et de résignation comme le rapporte Jean-Jacques Becker, *La première guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003, p.125-140

Les fiches de ces soldats sont consultables en annexe et sur le site mémoire des hommes et le récit les concernant s'appuie sur des faits vérifiables ou hautement probables.

Au début du conflit il est frappant de constater les similitudes des sermons prononcés par les prêtres dans leurs paroisses respectives : on en garde une trace car un grand nombre ont été retranscrits dans les journaux catholiques de l'époque, le plus illustrateur étant sans doute celui de l'évêque d'Orléans qui fait l'objet d'un article dans *La Croix de l'Isère*, 4 août 1914, « Discours de l'évêque d'Orléans ».

Le message de La Salette transmis par Notre-Dame à Maximin et Mélanie fait état de la nécessaire conversion des français pour que la main de son Fils ne s'abatte pas sur eux « Notre-Dame de la Salette, réconciliatrice des pêcheurs, priez sans cesse pour nous qui avons recours à vous » comme le rapporte le Père Jean Stern. Par ailleurs il convient de remarquer que la foi catholique instaure le légitime culte de Notre-Dame connue dans les évangiles pour intercéder auprès de son divin Fils. Jean Stern, *La Salette volume 3*, Paris, Les éditions du Cerf, 1991, p. 146.

Lorsque les hommes rejoignent leurs corps respectifs, la question se pose de savoir si des combats ont déjà eu lieu. *La Croix de l'Isère*, 3 août 1914, « Lettre de Mgr Joseph, évêque de Grenoble à ses diocésains » : « ...On dit que déjà les hostilités sont ouvertes et que le sang a coulé... »

Le Général Jean Boy publie l'Historique de la 97^e promotion (1912-14), Promotion de Montmirail, Paris, La Saint-Cyrienne, p.1-8 disponible en ligne. Il fait part de la destinée de noms célèbres de la promotion de Montmirail.

conséquences, il nous semble judicieux de ne s'attarder qu'en dernier sur les raisons ayant précipité les puissances européennes dans pareille déchirure.

La première guerre mondiale, aussi connue sous le nom de Grande Guerre ou guerre de 1914-1918, débute le 3 août 1914 en France et s'achève le 11 novembre 1918 (elle continue jusqu'en 1923 pour les alliés signataires du traité de Lausanne contre la Turquie².) avec la signature de l'armistice à Rethondes³. Ces cinquante et un mois de lutte marquèrent un tournant dans l'histoire de la guerre : premier conflit industriel - bien que la guerre de sécession et la guerre Russo-Japonaise aient donné un « avant-goût » détaillé du potentiel destructeur permis par l'essor industriel du XIX^e siècle⁴ - tant sur le plan des matériaux utilisés que de leur production⁵. La violence au front est inédite et chaque combattant subit de graves blessures quand il ne trépassé pas ; blessures physiques handicapantes à vie (amputations, brûlures par le feu et les gazs, arrachement de membres, « gueules cassées »,...) mais aussi blessures psychologiques à l'impact direct sur la société de l'après-guerre⁶. Cette violence ne vient pas seulement des canons qui scintillent au loin dans la tranchée ennemie, scrutant le moindre mouvement, le moindre malheureux qui aurait l'infortune de laisser dépasser le moindre centimètre de chair, mais aussi du terrain et de la nature qui asservissent l'homme à sa première préoccupation : survivre. La boue, le froid, la poussière, l'hygiène... autant d'ennemis contre lesquels le poilu lutte sans cesse ; la peur est omniprésente.

Les combats de la Grande Guerre peuvent se considérer en trois étapes ; guerre de mouvement qui s'achève à partir de novembre 1914, (les combattants s'enterrent pour la première fois dans l'histoire pour résister à la puissance dévastatrice de l'artillerie, et évoluer à couvert des mitrailleuses et des tireurs embusqués⁷), guerre de position qui dure

² Le traité de Lausanne ratifié le 23 juillet 1923 précise les nouvelles frontières de la Turquie héritière de l'empire ottoman.

³ « Grande Guerre », expression qui s'affirme dès l'été 1914 dans les correspondances de poilues selon Annette Becker à l'antenne de France Culture le 14 février 2011 dans l'émission *Les Lundis de l'histoire*. Emission disponible dans les archives de la chaîne.

⁴ Fin XIX^e : Adoption par les armées de mitrailleuses modernes à emprunt de gaz, abandon de la poudre noire au profit de la poudre B (à base de nitrocellulose qui ne fait pas de fumée), emploi des gazs de combat etc...

⁵ Une industrie de masse se met en route pour palier à l'effort de guerre et aux besoins des combats.

⁶ Intériorisation et banalisation de la violence ayant un lien indéniable avec l'essor des totalitarismes en Europe : le fascisme italien prend forme autour d'anciennes troupes de choc de la Grande Guerre. Il en va de même pour l'Allemagne et la Russie.

⁷ 60% des victimes militaires du conflit sont le fait de l'artillerie. François Cochet, *Survivre au front : 1914-1918 les poilus entre contrainte et consentement*, Paris, 14-18 Editions, 2006, p.80-90

Le progrès technique a permis des avancées considérables en matière d'armements : amélioration des performances balistiques (calibre 8x50mm atteignant une vitesse de 700m/s une portée pratique de l'ordre de

jusqu'à la fin de l'année 1917, puis nouvelle guerre de mouvement permise notamment par l'utilisation alliée des chars difficilement arrêtables faute d'armement spécifique. Nous ne pourrions pas revenir sur les détails (mouvements de troupes, stratégies mises en œuvre) et les évolutions militaires du conflit, mais il nous est néanmoins possible de citer quelques éléments marquants afin de rappeler au bon souvenir de nos lecteurs les moments clefs de cette période sur laquelle nous allons proposer ici une histoire⁸. Le premier grand choc a lieu dans la Marne du 5 au 12 septembre après la grande retraite d'août et se solde par une victoire française des plus inespérées. Les combats reprennent avec un nouvel élan à partir du 18 octobre 1914 jusqu'à la fin de l'année dans les Flandres avant de se déplacer en Champagne, dans l'Argonne et dans le Nord en 1915. Cette année est tragique pour les armées françaises ; c'est une véritable hécatombe : près de quatre-cent-treize mille soldats tombent au champ d'honneur d'après les chiffres officiels publiés par l'autorité militaire. L'année 1916 est marquée par la bataille de Verdun de février à décembre et les combats de la Somme. L'année suivante, les hommes se battent en Artois, dans la Marne, au chemin des dames, dans les Flandres et de nouveau à Verdun. La dernière année de guerre est marquée d'une vaste offensive allemande dans les premiers mois, stoppée et repoussée après l'offensive de Champagne (15 au 19 juillet 1918). Dès lors, la victoire semble possible pour la triple entente et se confirme après la deuxième victoire de la Marne du 31 juillet 1918. Quelques mois plus tard, l'armistice est signé, le Kaiser Guillaume II ayant abdiqué deux jours auparavant, le 9 novembre 1918. Nous rappelons ici les noms des grandes batailles qui se sont déroulées entre 1914 et 1918. Nous ne sommes pas en mesure d'en rappeler les faits précis dans notre développement car ils ne concernent pas notre sujet d'étude. Lors du traité de Versailles en juin de l'année suivante, les vainqueurs décident de réparations exorbitantes auxquelles doit s'affranchir l'Allemagne pour les destructions matérielles et humaines qu'elle a causées⁹.

L'homme avait été broyé, par la mort et la massification des victimes : un million quatre-cent mille français et coloniaux (représentant quatre-vingt-dix-sept mille victimes toutes colonies confondues¹⁰) soit environ neuf cents par jour¹¹. 27% des 18-27 ans avaient

200 à 300m et une munition mortelle à 4000m) Pour approfondir : Jean Huon, *Les cartouches pour fusils et mitrailleuses*, Paris, Crepin-Leblond, 2006

La Croix de l'Isère 12 août 1914 : La France a 21 Corps armée, la Russie 44, l'Allemagne 25

⁸ L'histoire du conflit selon le journal catholique La Croix de l'Isère

⁹ Traité que les allemands qualifieront de « Versailler Diktat » pendant l'entre deux guerres.

¹⁰ Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, *Culture coloniale, la France conquise par son empire (1873-1931)*, Paris, Editions Autrement, 2002, p.114-120

perdu la vie, et 10% de la population active masculine a été décimée¹². Toutes les nations belligérantes avaient été touchées en leur cœur, aussi bien sur le plan humain avec neuf millions de morts et huit millions d'invalides¹³ que matériel : la production industrielle s'en verra fortement émuée dans l'après-guerre, entraînant une difficile reprise des économies, sans parler de la destruction du capital humain¹⁴, facteur essentiel de croissance économique, ainsi que de l'anéantissement de nombreuses infrastructures de production (usines, mines...) et de communication – transports¹⁵ (ponts, voies ferrées, routes).

Les événements qui ont conduit à pareil calamité sont multiples et plus ou moins antérieurs à 1914. Leurs origines remontent à des causes profondes et soudaines qu'il convient de dissocier¹⁶. Les nations belligérantes ont instauré la conscription comme principe inaliénable ; le rite initiateur du passage de l'enfance à l'âge adulte se fait donc par les armes et chaque citoyen est imprégné des enseignements militaires et patriotiques¹⁷. Dès lors, l'acceptation de la guerre est facilitée par la normalisation intériorisée de l'uniforme et des armes¹⁸. Les accords d'alliance en 1914, Triple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie) et Triple Entente (France, Royaume-Uni et Russie Impériale) sont le résultat de plusieurs années de labeur diplomatique, si bien que la création d'accords de défense déclenche un phénomène de surenchère « bipolaire » : il faut tâcher de nouer des liens plus robustes que l'autre bloc d'alliance, pour l'emporter en cas de conflit¹⁹. Au cours de la période allant de 1890 à 1914, la troisième république organisa sa stratégie diplomatique autour de deux grands axes²⁰. Le premier consistant à éloigner l'Italie de la Triple Alliance²¹. Le second au renforcement de l'amitié avec la Russie et le rapprochement avec le Royaume-Uni. Le pays des Tsars suscite l'intérêt général en France pour des raisons économiques : investissements français en Russie - qui atteindront la somme de onze milliards de francs²² - et débouchés conséquent pour une industrie

¹¹ Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983, p. 600-607

¹² *Ibid*, p.606

¹³ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *La Grande Guerre : 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998, p.115-123

¹⁴ Jean-Noël Grandhomme, *La première guerre mondiale en France*, Rennes, Ouest-France, 2002, p.106

¹⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *op.cit*, p.121

¹⁶ Dominique Le Jeune, *Les causes de la première guerre mondiale*, Paris, Colin, 1992, p.7

¹⁷ *Ibid* p.77-79

¹⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, 14-18, retrouver la Guerre, Paris, Gallimard, 2000, p.113

¹⁹ Dominique Le Jeune, *op.cit*, p.9

²⁰ *Ibid*, p.10

²¹ Dès juillet 1902, la diplomatie française obtient de l'Italie un accord de neutralité en cas d'agression française de l'Allemagne.

²² Dominique Le Jeune, *op.cit*, p.10-11

française nourrissant des ambitions internationales et exportatrices²³. Ces accords avec la Russie seront passionnément relatés par la presse française de l'époque. Le 27 août 1891, un accord de défense commune est signé, et treize ans plus tard, le 8 avril 1904 une entente est signée avec la Grande-Bretagne.²⁴ Dès lors, la diplomatie française œuvre pour un rapprochement entre ses deux partenaires aux intérêts divergents en Extrême Orient. La France n'oublie pas le revers de 1871 et jette un regard nostalgique vers l'Alsace et la Lorraine. Elle lutte contre la politique bismarckienne visant à la cloisonner et très vite, les deux nations s'échauffent de nouveau avec la question des colonies allemandes en Afrique ; Théophile Delcassé, ministre des affaires étrangères la désigne clairement dès 1898 comme l'ennemie des intérêts français²⁵. A ces causes diplomatiques, viennent s'ajouter des raisons moins manifestes - à l'impact sans doute restreint - mais pourtant génitrices de discordes pour la préservation des intérêts économique-financiers²⁶. Dans un monde ayant achevé une première phase de « globalisation » selon Michel Aglietta et Jacques le Cacheux²⁷, l'augmentation accrue du commerce international, déclenche une hausse massive des IDE et marque un nouvel élan dans la guerre économique entre les nations. L'Angleterre libérale, souffrant des closes protectionnistes mises en place sur le continent, est en joute avec le Reich qui manifeste des ambitions maritimes²⁸. L'hégémonie sur mers de la Grande-Bretagne est menacée à une époque où éclatent de multiples crises internationales (Crise de Samoa en 1886, guerre Russo-Japonaise en 1905) qui mettent en évidence les bouleversements stratégiques secouant le monde aux aurores du XX^e siècle. L'Allemagne inquiète néanmoins ; avec une démographie galopante, une expansion industrielle forte et une influence grandissante sur la scène internationale ; la France soucieuse doit réagir. De 1900 à 1904, elle décide d'un soutien financier au sultanat du Maroc nourrissant le projet d'établir un protectorat sur le long terme (initiant les crises de Tanger en 1905 et d'Agadir en 1911, envenimant encore les relations franco-allemandes). Dans le même temps, des voix pacifiques se font entendre sur tout le continent, minoritaires cependant, face aux divers nationalismes, qu'il est possible de distinguer en deux courants :

²³ *Ibid*, p.10

²⁴ *Ibid*, p. 9-17

²⁵ *Ibid*, p.9

²⁶ Notons tout de même que comme l'explique Dominique Le Jeune, que le rôle joué par le capitalisme financier dans le déclenchement du conflit reste très discuté et divise les historiens.

²⁷ Qu'ils situent entre 1870 et 1913

²⁸ Dominique Le Jeune, *op.cit*, p 9-17

Le premier émerge d'une résurgence de la tradition et du christianisme, particulièrement en France dans les milieux intellectuels sous l'impulsion de Bergson²⁹ que le général De Witte, dans un discours prononcé à Voiron à l'occasion d'un défilé militaire le 29 juin 1914, résume en ces mots³⁰ :

[Dieu, Honneur et Patrie, trois mots qui contiennent et contiendront toujours le secret de la prospérité et de la grandeur de tout pays, de tout royaume, de tout empire, comme de toute république [...] que l'on ne peut ni séparer, ni disjoindre, sans oublier qu'ils ont fait tout le glorieux passé de notre pays et que seuls, ils pourront encore assurer ses destinées futures. [...] Une génération nouvelle qui a renoué les fils des traditions passées et qui en recouvrant la foi et les croyances de ses pères a recouvré toutes les forces et tous leurs élans et qui est prête à tous les généreux sacrifices...]

Le second naît dans la plupart des foyers, nourri de la peur des velléités guerrières. La guerre réapparaît soudain en Europe en 1912 et 1913 dans les Balkans (il y aura deux guerres balkaniques³¹) ; elle n'est plus une simple évocation romantique décrite par les journaux³² mais une réalité très concrète aux portes des grandes puissances qui s'y impliquent pour le maintien de leurs intérêts. En Allemagne le consensus pour la guerre est inévitable et l'empereur Guillaume II se veut le soutien (dès le 4 août) de son allié autrichien contre les revendications nationalistes serbes – soutenu par la France et ses alliés, la Russie s'investissant particulièrement dès avril 1914 pour ne pas laisser écraser la Serbie³³. Le 23 juillet 1914, presque un mois après l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand, et, suite à plusieurs semaines de tensions extrêmes, l'Autriche-Hongrie pose un ultimatum à la Serbie portant sur dix éléments, se résumant à l'arrêt de la propagande anti-autrichienne sur le territoire serbe, à l'ouverture d'enquêtes et d'actions de justices contre les fomenteurs de l'attentat - par une collaboration des enquêteurs serbes et autrichiens, impliquant l'envoi de policiers sur le territoire serbes, ce que rejeta le gouvernement de Serbie. A ce moment-là de l'histoire, les nations d'Europe s'avancent vers la guerre qui les attend inexorablement. Guillaume II proclame qu'il ne connaît plus de parties mais que des allemands, en France, les nationalistes voient le possible choc, comme l'occasion de

²⁹ *Ibid*, p. 9-17

³⁰ La Croix de l'Isère, 1^{er} Juillet 1914

³¹ Voir les cartes descriptives de ce conflit en Annexe p.

³² Guerre philippines par exemple

³³ Dominique Le Jeune, *op.cit*, p. 92-95

rétablir la « Grande France Catholique »³⁴. Dans les jours qui suivent l'ultimatum, les grandes puissances proposent diverses conciliations qui n'aboutissent pas. Le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie, provoquant la mobilisation immédiate d'un corps d'armée russe. Le 1^{er} août la guerre est proclamée contre la Russie en Allemagne, le 2 août à la Belgique et le 3 à la France. Le jour suivant, la Grande-Bretagne déclare la guerre à l'Allemagne. Les événements se sont enchaînés à une vitesse précipitée si bien que la guerre surprend en France comme l'explique Jean Jacques Becker³⁵, lorsque le décret de mobilisation est divulgué le 1^{er} août 1914³⁶.

Nous devons cependant apporter quelques nuances à la réception que les français ont faite à la guerre. En effet, il nous est possible de remarquer l'évolution de l'information portant sur la chose militaire en cet orageux mois de juillet 1914 au travers du quotidien, La Croix de l'Isère³⁷ :

Mois de Juillet 1914	Articles portant sur les perspectives d'une guerre à venir
Semaine 1 (du mercredi 1/07/1914 au dimanche 5/07/1914)	5
Semaine 2 (du dimanche 5/07/1914 au dimanche 12/07/1914)	5
Semaine 3 (du dimanche 12/07/1914 au dimanche 19/07/1914)	7
Semaine 4 (du dimanche 19/07/1914 au dimanche 26/07/1914)	13
Semaine 5 (du dimanche 26/07/1914 au dimanche 2/08/1914)	21

On peut penser au regard de ces chiffres, que les abonnés du journal ont conscience du péril grandissant qui guette leur époque et ne seraient pas surpris par le rugissement des canons. Continuons dans le sens de notre hypothèse et remarquons qu'au cours des mois de juin-juillet 1914 de nombreux articles sont publiés désignant le Reich allemand comme l'ennemi duquel il faut se prémunir. Le 2 juillet 1914 apparaît un article vantant les mérites historiques et actuels de la Légion étrangère, de sa création en 1831 à son rôle décisif en 1837 lors de la conquête de Constantine, insistant sur son actuelle importance « grâce aux allemands »³⁸. De la même manière, la revue catholique n'a de cesse – en moyenne un article tous les deux à trois jours - de faire remarquer à ses lecteurs que grâce aux sociétés

³⁴ *Ibid*, p.92-95

³⁵ Jean Jacques Becker, *La France en guerre : 1914-1918, la grande mutation*, Bruxelles, Editions complexes, 1988, p.221

³⁶ Décret du 1^{er} août 1914 publié au journal officiel du 2 août 1914, *Bulletin des lois*, n°133 p. 2228, Gallica

³⁷ La Croix de l'Isère, Juillet 1914

³⁸ *Ibid*, 2 juillet 1914

catholiques de gymnastique la jeunesse de Dieu est en mesure de défendre la France du péril germain. Au regard de ces études, il est légitime d'affirmer que la mobilisation et la déclaration de guerre ne constituent pas une surprise au moins pour une certaine frange de la population française d'appartenance catholique attachée aux intérêts nationaux.

Il était donc utile de nuancer les réactions à l'annonce du conflit finalement peu homogènes en France par l'étude d'un journal aux spécificités très marquées qu'il convient ici de préciser. La Croix de l'Isère est l'organe régional – régions restreintes géographiquement aux départements – du journal La Croix fondé par la congrégation des assomptionnistes sous forme de mensuel en 1880³⁹. Le 15 juin 1883, le mensuel devient quotidien et se caractérise par une diffusion dans les milieux catholiques populaires comme aisés et milite contre la république et le laïcisme en expansion⁴⁰. Il désigne l'ennemi non pas pour ses prises de positions politiques (le journal se veut en dehors de l'échiquier politique) mais doctrinales, s'opposant à tous ceux que Jean Ousset qualifiera plus tard d'adversaire du règne social du Christ⁴¹. En un mot, l'ennemi défend la laïcité et promeut la subversion. La loi de 1901, défendue par Waldeck-Rousseau portant sur les associations, soumet les congrégations religieuses à un régime d'exception et la congrégation des assomptionnistes est dissoute. A ce moment-là, un industriel catholique, Paul Féron-Vrau, rachète le journal et œuvre au développement de la « bonne presse » et à la diffusion du quotidien⁴². La feuille catholique prend position sur de grands sujets de société : débat sur le monde moderne, affaire des fiches, séparation de l'Eglise et de l'Etat et devient à partir de l'été 1914 un véritable outil de propagande – consenti et intériorisé de ses journalistes - au service des armées françaises et de la guerre⁴³. Au cours de 14-18, la feuille catholique évolue en Isère. De deux pages, elle passe à quatre en 1915 et son format change en 1917. Son prix est quasiment inchangé et est fixé à quinze francs l'année dans le département⁴⁴.

Au-delà d'une histoire institutionnalisée de la Grande Guerre, il semble aujourd'hui nécessaire de faire ressurgir de ce passé s'éloignant toujours plus de notre société et de nos sentiments, un vécu particulier de cette période marquante de notre vécu national : chaque enfant de France, né après cette terrible épreuve, a au moins un parent mort ou témoin du

³⁹ Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011

⁴⁰ Yves Pitette, *La Croix, biographie d'un journal*, Paris, Perrin, 2011, p.20

⁴¹ Jean Ousset, *Pour qu'il règne*, Paris, DMM, 2012 (1^{ère} édition 1959)

⁴² Yves Pitette, *op.cit.*, p.20

⁴³ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18 Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 109-136

⁴⁴ Le salaire moyen d'un ouvrier étant d'environ 100 francs par mois début XX^e

front, au point de devenir un des éléments de définition de l'identité nationale. Cependant, il serait bien naïf de considérer le français de l'époque comme une entité homogène, et absurde d'écrire une seule histoire de la guerre : de la même manière que l'expérience du combat est différente que l'on soit fantassin ou artilleur, catholique athée juif ou musulman⁴⁵. C'est dans cette perspective que notre ambition d'écrire une histoire de la Grande Guerre selon le vécu, le ressenti et les actions des catholiques français de l'époque a grandi et émane aujourd'hui de ces lignes ; bien que les communautés tendent à s'homogénéiser dans la société du front, il faut tout de même admettre des variations de sentiments et de vécu chez les poilus de diverses conditions⁴⁶. Le journal la Croix, en l'occurrence la Croix de l'Isère, était tout désigné : ses abonnés sont catholiques – ou tout du moins c'est à l'Eglise qu'il s'adresse - et adhèrent aux thèses du quotidien. Pourquoi s'abonneraient-ils à un quotidien très orienté si ce n'est par certitude de la justesse des propos et des analyses tenus dans cet organe qui se désignait comme « la bonne presse » ? Il est donc raisonnable de penser que les lecteurs du journal ont une opinion favorable sur les positions défendues par celui-ci. D'autre part, les souscripteurs de la presse catholique constituent une société d'individus à l'écart de l'ordre républicain et du monde moderne, à contre-courant, et l'étude de leur contribution au conflit laisse entrevoir un apport nouveau de connaissance. Ainsi le combat des catholiques pendant la première Guerre Mondiale au travers du journal la Croix de l'Isère doit être étudié en pleine conscience de la censure intériorisée et de la propagande faite dans ce média, sans pour autant aller à l'encontre de celle-ci. Nous entendons par là qu'au contraire d'être un obstacle (par la dénaturalisation de la vérité du terrain) cet élément constitue un apport essentiel à notre recherche : qu'en disent les catholiques ? Quelle perception de l'information veulent-ils susciter ? Quelle vision de leur combat ont-ils et transmettent-ils ? Comment et contre qui ont-ils combattu au cours de la première Guerre Mondiale ? Qui étaient ces combattants, quelles étaient leurs espérances ? Nous entreprenons ici une étude sur le combat des catholiques français pendant la Grande Guerre selon une vision de La Croix de l'Isère⁴⁷. Le journal définit ainsi sa tâche pendant le temps de guerre⁴⁸ :

⁴⁵ François Cochet, *op.cit*, p. 46-53

⁴⁶ Par ce terme, nous désignons tous les facteurs de différenciation (politique, religieux, générationnels, géographiques, sociaux...) des militaires entre eux car à leur condition de soldat précède leur existence civils, Stéphane Audoin-Rouzeau parle même de civils au front.

⁴⁷ Notons qu'au cours de notre développement sur cette question nous parlerons exclusivement des catholiques français, nous nous intéresserons donc aux catholiques comme membres de l'Eglise, et aux catholiques en tant que citoyens français. L'aspect temporel ne sera donc pas omis. De plus tous les éléments

[...Pendant la guerre, la tâche du journal catholique est plus magnifique encore : il s'agit d'exalter l'héroïsme sauveur de la Patrie, d'en indiquer la vraie source, de le faire affluer à tous les cœurs, aux cœurs de ceux qui combattent et qui meurent, aux cœurs de ceux et celles qui attendent et qui souffrent...]

Il semble par ailleurs lu dans les tranchées et apprécié de ces hommes, dont il n'a de cesse d'exalter l'héroïsme⁴⁹. Le journal est considéré comme un professeur savant mais aussi un lien, par l'anecdote - comme un incident de tramway par exemple - avec l'arrière. Cependant le problème du journal est de plaire aussi bien à l'avant qu'à l'arrière ; certains articles « agacent ou font rire parfois et cela n'a d'ailleurs pas une importance excessive », mais fait en sorte d'être présent sur le front, et c'est ainsi qu'à partir de 1915 il lance des campagnes de réclames pour que les soldats s'abonnent et le lisent au milieu des combats.

Le combat, c'est-à-dire une lutte menée par divers moyens – en l'occurrence par la foi⁵⁰ - contre des antagonismes qu'ils soient idéologiques ou politiques, est mené par les catholiques français dans le dessein de faire triompher les armées françaises et de voir un rapide retour de la paix⁵¹.

Ainsi aborder le combat des catholiques français permet de prendre la mesure de leur rôle et éventuel effort de guerre, de leur position vis-à-vis du conflit et de la violence qui au premier abord ne semble pas évidente comme le montre le récit de la Passion ; Jésus s'adressant à Pierre lors de son arrestation : « Rengaine ton glaive ; car tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive »⁵². En effet, déchiré entre devoir religieux de service de la Patrie comme affirmé à la construction du temple du vœu national dédié au Sacré-Cœur sous la plume d'Alexandre Legentil en 1871 :

[...En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore. En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, et

relatés ici seront tirés de la Croix de l'Isère et de sa perception du temps de guerre sauf précision de notre part.

⁴⁸ La Croix de l'Isère, 18 décembre 1914, « A nos lecteurs »

⁴⁹ *Ibid*, 30 janvier 1916, « Ce qu'on lit dans les tranchées » par Eugène Delahaye, Directeur du Nouvelliste de Bretagne sous-lieutenant au front.

⁵⁰ Pour ne pas porter fautive de contre sens précisons que ce combat par la foi se fait dans l'intention des protagonistes par la charité, à la source de toute vertu catholique.

⁵¹ Une à deux fois par semaine en moyenne (dès septembre 1914) l'illustré publie des articles pour la paix qui ne peut être admise que par le triomphe de la justice et la chute du Reich.

⁵² Marc 14,1

contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ nous nous humilions devant Dieu et réunissant dans notre amour l'Eglise et notre Patrie nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés. [...] et faire cesser les malheurs de la France. Nous promettons de contribuer à l'érection à Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus.]

et devoir catholique de paix et charité, il ne va pas de soi que la France catholique ait supporté la guerre et les violences comme l'écrit Tézenas de Montcel à l'abbé Calvet alors qu'il est au front analysé par Jacques Fontana⁵³ :

[...Instruit dans la charité depuis son enfance il se demande comment se comporter devant des hommes durs et des tyrans. Seule la force organisée compte à tel point que le christianisme a désarmé le monde et l'a livré aux barbares...]

Cette position peu évidente face à la violence même si celle-ci se justifie par le service de la Patrie va nous pousser à interroger leur implication dans la guerre et à discerner les éventuelles raisons de celle-ci.

Le combat qui est mené par les catholiques s'entend le plus évidemment au front, qui prend rapidement la forme d'un abondant réseau de tranchées, là où les armes s'entrechoquent, là où crépite la mitraille, là où les vivants côtoient les morts. C'est cet univers que nous visiterons dans un premier temps, longuement afin de prendre la mesure de la foi au milieu des hommes. Dans ces conditions, le culte catholique et la dévotion aux éléments de la foi chrétienne deviennent une pratique très répandue. Les poilus imprégnés des enseignements de l'Eglise vivent avec la ferme conviction que la tranchée peut devenir miraculeuse s'ils s'en donnent les armes spirituelles, et sont envahis de l'espérance qui les aide à relativiser leur existence terrestre et à s'ouvrir aux vérités du Ciel. Cependant les militaires catholiques ne sont pas les seuls à mener un rude combat pour la victoire, ils sont soutenus par leur grande famille de l'arrière servant dans des œuvres ou défendant des principes de sociétés aux services des armées⁵⁴. L'Eglise française de l'arrière instaure un

⁵³ Jacques Fontana, les catholiques français durant la Grande Guerre, Paris, Editions du Cerf, 1990

⁵⁴ Nous faisons le choix méthodologique de séparer les éclairages que nous apporterons des faits, à l'avant et à l'arrière mais nous soulignons ici qu'il n'existe pas de véritable barrière - hormis la distance physique - entre la société du front et la société civile grâce aux services de postes, aux télégrammes et aux journaux qui sont lus dans la tranchée.

véritable front de piété au service de la Patrie, et les orientations de cette lutte sont décidées par les Evêques, véritables généraux de l'arrière.

Partie I : Pratique religieuse sous la mitraille

-

La Grande Guerre est une guerre totale, poussant chaque français à un investissement personnel des plus intenses. Comme nous l'avons déjà évoqué, les hommes en âge de servir sont mobilisés à partir du 2 août 1914 en plus de ceux des classes 1911, 1912 et 1913 déjà dans leur caserne respective du fait de la loi des trois ans votée le 19 juillet 1913, loi prolongeant le service militaire obligatoire d'une année, la durée de conscription passe ainsi de deux à trois ans⁵⁵. La mobilisation se fait dans une atmosphère de consentement et de résignation silencieuse, résignation que l'on

⁵⁵ Edouard Bonnefous, Georges Bonnefous, *Histoire politique de la troisième République, Volume 1 ; l'avant-guerre (1906-1914)*, Paris, Presse universitaires de France, 1965, p.349

retrouve durant tout le temps de la guerre particulièrement chez les catholiques⁵⁶. Dans cette partie nous allons lever le voile sur l'épineuse question du rapport des catholiques face à la violence guerrière ; le catéchisme désarme-t-il ou soutient-il les hommes face à la violence ? Même si de nombreux docteurs et théologiens ont déjà traité de la violence et de la guerre chez les serviteurs du Christ – Saint Augustin en est le plus illustre – il va importer ici de mettre dans la lumière l'attitude des hommes catholiques sous les drapeaux. Les visages sont graves, les regards inquiets et l'évènement n'est pas ou très rarement célébré sous forme de festivités patriotiques. (Remarquons tout de même la distinction formulée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker dans *14-18* : *retrouver la guerre* entre le relatif enthousiasme urbain et la résignation motivée des populations rurales alors largement représentative des français⁵⁷. Très vite le pays redécouvre la guerre et son flot incessant de victimes. Les populations civiles et militaires sont largement éprouvées, poussées dans leurs derniers retranchements tant psychiques que physiques.

Nous allons ici nous intéresser à un univers très spécifique, pénétrant dans l'intimité du monde du front, évoluant au milieu des hommes par l'intermédiaire des reportages, des articles, de leurs écrits parus dans *La Croix de l'Isère* entre juillet 1914 et décembre 1918 – notons à cette occasion que nous appuierons notre réflexion sur des passages bruts de notre source afin de transporter nos lecteurs un siècle en arrière dans la boue des tranchées. Précisons aussi un fait capital : sur cinquante-deux mois de guerre, soit un peu plus de quatre années de conflit, la Croix de l'Isère instruit ses lecteurs sur le fait religieux au front principalement les deux premières années de

⁵⁶ Jacques Fontana, *Les catholiques français durant la Grande Guerre*, Paris, Editions du Cerf, 1990, p. 20-31

⁵⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18 : Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2003, p. 113

conflit⁵⁸. Plusieurs évènements sont susceptibles d'expliquer une telle ligne éditoriale : la victoire exige la condition préalable que les français acceptent la guerre, d'où l'entreprise véritable de propagande en faveur de cette dernière par les médias de l'époque ; le fait religieux sublime l'héroïcité des hommes et embellit la guerre⁵⁹. Plus simplement, nous pouvons supposer qu'à mesure que la guerre dure la censure d'état progresse et les correspondances des hommes sont de plus en plus surveillées. De plus, de nombreux thèmes (l'année 1916 après les massacres de 1915 et en plein choc de Verdun marque une rupture certaine avec l'Union Sacrée et force les catholiques à une attitude plus militante) viennent se substituer à ce portrait de la guerre, qui, une fois peint et admiré par les lecteurs du journal, n'exige pas, puisqu'il ne change pas, d'être complété.

Ainsi, nous sommes sur le point d'apporter un regard sur le combat des catholiques au front dépeint par La Croix de l'isère, directement par les témoignages d'acteurs et de reporters de guerre, non pas d'ordre militaire, mais d'ordre spirituel par la pratique religieuse. Les militaires catholiques développent le culte et font preuve d'une réelle dévotion malgré les déchaînements guerriers qui les menacent à chaque instant. Ils se protègent par une foi singulière dans la tranchée relevant de l'expérience unique que confèrent les enseignements du catéchisme catholique.

⁵⁸ Petit à petit en 1916 le journal catholique change de ligne éditoriale et la question religieuse au front est délaissée au profit du traitement de celle-ci à l'arrière.

Chapitre1 : Entre culte et dévotion

-

Le soldat français de la Grande Guerre a recours aux objets de la foi chrétienne pour décupler son ardeur dans les combats et triompher par les armes. L'expression qui explique et témoigne le plus parfaitement de ce procédé est sans nul doute celle de la bienheureuse Jeanne d'Arc : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire »⁶⁰. Dès l'ordre de mobilisation, foisonnent en effet dans les journaux de nombreuses références à Jeanne d'Arc poursuivant l'objectif d'en faire aussi bien un pieu modèle militaire, qu'une sainte au secours de ces hommes.

L'expérience de Dieu, le chemin de foi, au travers de cultes et d'une dévotion affirmée, au front se fait principalement lors des offices où « Jésus Hostie » apparaît dans toute sa gloire, aux yeux de soldats désireux de se nourrir du pain de vie, et d'accéder aux

⁶⁰ George Goyau, *Les étapes d'une gloire religieuse : Sainte Jeanne d'Arc*, Paris, Editions Laurens, 1920, disponible en ligne : Jeanne d'arc est proclamée Bienheureuse en 1909 par S. Pie X et est canonisée le 16 mai 1920 par le pape Benoît XV dans une ferveur populaire générale – une foule de français font le voyage pour Rome si bien qu'il manque de place pour que tous assistent aux offices. Le 2 mars 1922 le pape Pie XI proclame la Sainte, Patronne de la fille aînée de l'Eglise et est invoquée sous le vocable : « Sainte Jeanne d'Arc, patronne de la France, sauvez nous ! »

sacrements instaurés pour la sanctification des âmes. Chaque homme de l'Eglise du front avance sur cette route spirituelle, quel que soit son grade ou sa condition civile. L'exemple de généraux ainsi que d'autres soldats, anonymes pour la plupart, nous semblera ici opportun pour décrire cette Eglise si particulière au travers de ses chefs temporels. Ainsi nous décrirons les catholiques du front sous un large spectre d'horizons sociaux afin de déterminer l'essence même de cette Eglise du front.

Partie 1 : Le Saint sacrifice de la messe

[...chaque matin, la chapelle plus misérable que l'étable de Bethléem, où notre Seigneur descend entre mes mains. C'est ma grande force et ma consolation cette messe quotidienne. Le dimanche, je sors de terre et un peu plus loin je célèbre la messe au milieu des pins devant nos chasseurs à qui je rappelle en quelques mots les vérités éternelles un peu oubliés depuis le catéchisme ! Nous en avons tant besoin...]⁶¹



Messe dans les carrières du Soissonais en Picardie pendant la Grande Guerre

La vie au front est rythmée par plusieurs tâches autour desquelles s'articule la journée des combattants. Outre les terribles accrochages et échanges d'artillerie quasi quotidiens et meurtriers que subissent les hommes, ils partagent aussi de nombreux moments de labeur (travaux d'infrastructures, d'entretien du matériel, etc...) et de relatif repos⁶². Parmi ceux-ci, il convient de préciser la distinction entre le temps passé

⁶¹ La Croix de l'Isère, 31 octobre 1915, « Lettre de nos soldats »

⁶² Au front le combattant a peur, sa condition n'est qu'éphémère et il redoute particulièrement les tirs d'artillerie de l'ennemi qui constituent pour la plupart le premier baptême du feu. La mort vient du lointain si bien qu'elle fauche de cette manière 85% des combattants (balles et obus confondus, les obus représentant un total de 60.2% des victimes) François Cochet, *Survivre au Front, 1914-1918 : Les poilus entre contrainte et consentement*, Paris, 14-18 Editions, 2005

directement face à l'ennemi et les instants où les troupes relevées – relève qui précisons-le se fait la nuit pour éviter d'être remarquée par l'ennemi - se retrouvent à quelques kilomètres en retrait de la ligne des combats : le repos⁶³. Ce terme est trompeur car les soldats en repos prennent part à nombre de marches et d'exercices afin de maintenir la discipline et la cohésion de la troupe⁶⁴.

Nous allons nous intéresser au repos en général qui laisse le temps et la place au fait religieux. Comme nous le verrons dans la suite de notre développement, les armées françaises ont prévu la célébration de cultes pour ses membres croyants par un recours précis au clergé⁶⁵. Nous pouvons sans peine concevoir l'importance de la prière, du recueillement et de la vie de l'âme en général en des lieux où la vie corporelle est broyée littéralement par les orages d'acier et le souffle chaud de la mitraille. Néanmoins, il s'agira d'étudier l'organisation et les conditions de la messe au front qu'elle soit dite en plein air, dans des bâtiments quelconques ou dans une église, de porter un regard sur sa capacité à rassembler les hommes, puis de tenter un éclairage sur les croyances en ses vertus au service de la victoire. La messe, c'est-à-dire une cérémonie au cours de laquelle est célébré le saint-sacrifice eucharistique, présente de nombreux aspects⁶⁶ ; religieux d'abord, mais aussi sociologique (la messe est lieu de socialisation où au-delà du grade, chacun est égal devant Dieu), psychologique (indéniablement la messe apporte un réconfort aux soldats leur proposant des réponses à leurs questions sur leur condition fragile et précaire d'homme ; sans aborder ici le sacrement de la confession et la proximité avec les aumôniers, qui dans une lointaine mesure n'est pas sans nous rappeler le traitement médical reçu par nos militaires atteints de syndrome de stress post-traumatique.) Concentrons-nous cependant uniquement sur l'aspect religieux puisque notre sujet d'étude concerne les catholiques aux yeux desquels la messe présentait, en principal attrait, son caractère religieux.

Les offices sont en général quotidiens pour les unités disposant d'aumôniers ou de prêtres-soldats dans leur rang et peuvent même se dérouler plusieurs fois par jour comme

⁶³ Etienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/italiques, 2002, p. 97

⁶⁴ http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_qz.htm consulté le 2 mai 2015

⁶⁵ Les armées françaises ne sont bien évidemment pas les seuls, mais neuf ans après la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, la chose était assez notable pour le remarquer.

⁶⁶ Rappelons que dans l'Eglise catholique le sacrifice Eucharistique est source de vie et au sommet de la vie chrétienne. *Catéchisme du concile de Trente*, Paris, Dominique Martin Morin, 2004, p. 238

cela se fait dans n'importe quelle paroisse de l'arrière. Dans une de ses correspondances à ses proches, un jeune artilleur de Marseille fait part de la demande faite à son lieutenant de se rendre aux offices. Celui-ci l'y autorise à la condition de demander les horaires des messes afin d'en faire profiter toute la section, et c'est ainsi qu'il assiste aux messes de huit et neuf heures tandis que d'autres de ses camarades se rendent à celles de sept et onze heures⁶⁷. Nous retrouvons un grand nombre de témoignages attestant de l'organisation ordonnée des offices religieux sur les lignes faisant face à l'ennemi, si bien qu'il est légitime de qualifier une unité – quelle que soit son importance numérique : régiment, compagnie, section – de paroisse du front. Ce terme que nous soumettons à l'esprit attentif de nos lecteurs permet d'établir une distinction plus aisée entre la masse des soldats et la masse des fidèles. Précisons cependant que les paroisses de l'avant ne naissent pas dès le début de la guerre : elles constituent en effet le dénouement des premières semaines de guerre au cours desquelles la célébration eucharistique n'est que peu structurée dans les emplois du temps. Le processus organisant les célébrations liturgiques s'établit presque en parallèle de l'enterrement des troupes dans les tranchées facilitant la fixation des horaires et l'organisation paroissiale. Les messes au front sont dites par des militaires (aumôniers, prêtres soldats, question sur laquelle nous nous pencherons dans la suite de notre réflexion) pour des militaires. Ainsi ces hommes ont une double vocation militante de sauveurs de la Patrie par l'assistance aux offices de soldat français et de paroissiens. Une unité militaire est donc, au-delà de sa simple existence temporelle, une unité spirituelle vivant en union avec les réalités du ciel comme en témoigne ce récit d'un jeune lieutenant au cours d'un bombardement allemand⁶⁸ :

[...L'église commence à flamber et j'apprends que le bon Dieu est encore au tabernacle. Je le dis au capitaine, « emportons-le » me dit-il aussitôt...]

Au-delà d'une organisation programmée du culte, une structure matérielle est aussi nécessaire : comment célébrer une messe sans autel ou sans pain - nécessaire à la célébration eucharistique - ou plus largement sans église ? L'église n'est en elle-même pas nécessaire à la célébration du sacrifice eucharistique dans l'Eglise catholique. De ce fait, la

⁶⁷ *Op.cit.*, 4 novembre 1914

⁶⁸ *Ibid.*, 31 octobre 1914, « Lettre de nos soldats »

messe est souvent célébrée en plein air et l'église devient mobile autour d'autels portatifs, petites valises dépliées à l'intérieur desquelles se retrouvent tous les objets au service de la liturgie⁶⁹. Des autels improvisés souvent sculptés à même la terre ou la roche ou bricolés à l'aide de bois sont aussi très nombreux comme en témoigne ce chasseur alpin en poste dans les Vosges dans une lettre à son curé⁷⁰ :

[...ce qui m'a le plus réconforté dans cette forêt c'est la présence de nos vaillants aumôniers militaires qui ne craignent pas de parcourir 10km le matin pour venir des hôpitaux de la ville voisine célébrer la Ste Messe. C'est dans une grande baraque en planches avec une table comme autel qu'est célébré le Saint Sacrifice. Dimanche dernier et aujourd'hui mercredi j'ai eu le grand bonheur d'y assister et dimanche suivant une grande messe solennelle sera chantée par les poilus volontaire...]

Ou encore ce capitaine de cavalerie, Joseph de Pesquidoux, qui publie dans l'Opinion le récit d'une messe dite à l'automne 1914 sur le front par un jésuite dauphinois mobilisé depuis Beyrouth⁷¹ :

[...L'abbé entra sous la tente, prépara son calice et vêtit un ornement rouge. Deux bougies brûlaient d'une flamme droite, au-dessus des braseros, et l'ornement rutilait sous leur lueur, dans la pénombre de la tente. La messe commence servie par un capitaine d'infanterie...]

Des espaces en plein air se transforment aussi souvent en véritables édifices au service du culte. Les poilus les agrémentent de sculptures faites de bois mais aussi d'objets

⁶⁹ *Ibid*, 4 février 1916, « Association de Notre-Dame de Salut – œuvre des autels portatifs pour les prêtres à l'armée » par le directeur diocésain de Grenoble : Annonce que l'abbé B, un prêtre du diocèse vient de recevoir un autel portatif et que plusieurs prêtres ont déjà eu ce plaisir. Cette œuvre entreprise par l'association ND du Salut fut dès l'origine (décembre 1910) l'objet d'une bienveillance universelle. Pendant l'année 1915 l'association a reçu la somme de 563 314 francs. D'autre part plus de 5000 demandes d'autels étaient parvenus au secrétariat : 3520 autels déjà expédiés et 785 envois complémentaires permettent à 4305 groupes de prêtres de célébrer environ 400 000 messes par mois. Autour de ces autels, les conversions se multiplient, les sacrifices héroïques se préparent...Pour répondre aux demandes urgentes, l'association de ND de Salut fait encore appel à la charité catholique. L'autel portatif qui contient tous les objets consacrés ou bénits selon les exigences de la liturgie est renfermé dans une valise dont le poids est de 5 kilos 300 et la valeur totale est d'environ 150 francs. L'œuvre des autels portatifs se complète par l'œuvre des messes pour nos soldats morts au champ d'honneur. Plus de quatorze mille messes ont été célébrés à ce jour. »

⁷⁰ *Ibid*, 17 octobre 1915, « Lettre de nos soldats »

⁷¹ *Ibid*, 10 décembre 1914, « Une messe sur le front »

recyclés (obus, fusils, casques...) comme le décrit un sergent d'infanterie coloniale à l'occasion de la fête de la Toussaint 1914⁷²:

[...Jamais le sacrifice ne me parut si grand. Ce tabernacle construit d'humbles objets de troupes en campagne...]

Les hommes s'y adonnent aussi par leur personne en devenant par le chant de véritables « objets » au service de la liturgie, si bien que ces lieux temporaires et mobiles sont qualifiés de cathédrales. Ce terme fleurit dans les correspondances des combattants en même temps que ceux-ci s'enterrent dans les tranchées à la fin de l'année 1914. Certains soulignent même le caractère originel de leur foi établissant un parallèle évident avec les premiers chrétiens contraints de célébrer dans les catacombes. Cette expression est popularisée dans les journaux à partir de l'année 1915. Le 10 août 1915 par exemple, la Croix de l'Isère publie un article intitulé « La cathédrale dans la forêt » qui instruit le lecteur de cette pratique courante au front en décrivant les prouesses architecturales d'un petit soldat ayant bâti une cathédrale de verdure composée d'un chœur et de voutes au pied d'un immense chêne⁷³. Il n'est pas un lieu qui n'échappe aux célébrations eucharistiques : des profondeurs des tranchées aux bâtiments de guerre, chaque soldat peut se nourrir du pain de vie, puisqu'à la demande de l'amiral de Lapeyrère, des messes sont de nouveau célébrées sur les bateaux dès septembre 1914⁷⁴. Lorsque l'église ou la « cathédrale » est éloignée des troupes au contact, il n'est pas rare de voir le célébrant porter la communion sous les canons de l'ennemi comme le rapporte un officier d'artillerie (positionné en retrait du front de par son statut d'artilleur⁷⁵) assistant à une messe au quartier général de la division, le lendemain de la Toussaint 1914 à trois kilomètres de la ligne de feu. L'aumônier est allé porter le Saint Sacrement jusque dans les tranchées si bien que chaque soldat – sans distinction d'arme et de grade – ait pu communier⁷⁶.

⁷² *Ibid*, 12 décembre 1914

⁷³ *Ibid*, 10 août 1915, « La cathédrale dans la forêt ». Un autre article du 12 avril 1917 explique que les forêts constituent de véritables cathédrales gothiques dans lesquelles il est bon de « s'agenouiller aux pieds du Sauveur »

Ibid, 20 septembre 1914

⁷⁵ Jean Nicot, *Les poilus ont la parole*, Bruxelles, Editions complexes, 2003, p. 77-93

⁷⁶ *Op.cit*, 13 novembre 1914

La présence de l'église réelle, en tant que bâtiment construit comme maison de Dieu (de par sa vocation à abriter le Saint Sacrement) reste un lieu privilégié pour la messe malgré les subrogations développées pour faire face aux contraintes militaires. Le lieu en tant que tel est perçu comme un rempart à toute épreuve si bien que de nombreux témoins rapportent qu'il n'est pas inhabituel d'assister à des célébrations sous les bombes de l'ennemi, octroyant un répit certain aux âmes éprouvées par les violences⁷⁷. Un jeune prêtre soldat dauphinois écrit dans son journal, à la fin de l'année 1915 après trois mois passés dans « de sombres villages en pays luthérien », en arrivant dans un petit bourg au centre duquel se dresse une église en restauration⁷⁸ :

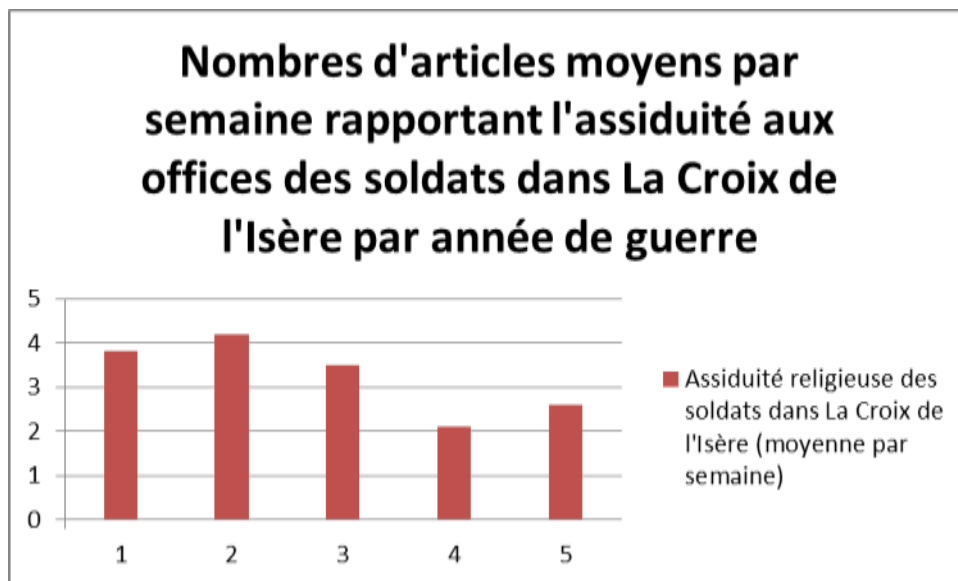
[...Comme il fait bon pourtant se réfugier à l'ombre des lourds piliers de bois dans l'enceinte étroite où sont disséminés quelques prie-Dieu ! Il faut imaginer pour le comprendre la souffrance infime d'une âme de prêtre privée durant de longs mois de la présence sacramentelle du Maître plus que jamais nécessaire. Quelle joie de pouvoir enfin dans le recueillement de l'heure matinale se préparer au Saint Sacrifice devant l'autel où déjà notre Seigneur attend l'offrande de nos cœurs ! Et quand la journée s'achève, un peu dure parfois, où donc irions-nous plus volontiers qu'à la demeure du Consolateur et de l'Ami faire nos confidences et retremper nos pauvres âmes ?... A une messe matinale, en ce matin de dimanche, j'ai la joie de distribuer à plusieurs personnes la Sainte Communion. Parmi elles, je remarque deux jeunes gens. Nous avons à neuf heures notre messe : l'assistance plus nombreuse qu'à l'ordinaire, est composée surtout de camarades des classes jeunes, de vingt à vingt-cinq ans... Peu à peu dans le silence recueilli des âmes qui s'ouvrent à la voix de Dieu, je m'abandonne au flot bienfaisant des pensées sereines. Je songe au motif d'espoir qu'offre le spectacle de notre jeunesse...]

Ce « Curé sac au dos » nous pousse à nous interroger sur l'assistance suscitée par les messes au front qui nous permettra sans doute d'estimer l'ampleur de la dévotion au cours de la Grande Guerre. Tous les témoignages qu'il nous a été donné de recueillir dans le quotidien *La Croix de L'Isère* font part d'églises bondées et d'une assiduité rarement égalée aux offices. Remarquons tout de même que les questions d'assiduité religieuse des soldats ne sont pas équitablement traitées en fonction des diverses années de guerre comme

⁷⁷ *Ibid*, 6 août 1915, « Lettre de nos soldats »

⁷⁸ *Ibid*, 2 février 1916, « Notre Jeunesse, journal d'un soldat dauphinois »

nous pouvons le constater sur le graphique ci-dessous⁷⁹. Les résultats pour l'année 1914 sont à considérer prudemment car ils ne correspondent qu'à cinq mois de conflit.



La mobilisation massive des militaires à l'occasion de chaque cérémonie religieuse fait l'objet de multiples témoignages et nous prenons parti de n'en citer qu'une, la plus explicite possible dans un village du front à l'occasion de Noël 1914⁸⁰ :

[...Les boches ont attaqué pendant les célébrations de Noël. L'église du village « F » était trop petite pour contenir la masse des soldats. Plus de mille hommes communieraient, et tous s'avancèrent après la messe du 25 décembre pour recevoir l'image du Sacré-Cœur...]

Imaginer mille hommes dans une église de village permet de prendre la mesure de l'affluence dans les églises. Cette foule correspond presque à un régiment d'infanterie constitué (composé d'une petite dizaine de compagnies de combat, de logistique et de commandement) laissant supposer que les militaires se côtoient à l'écart des distinctions dues à leur grade respectif. Les hommes sont comme enlacés dans une affectueuse atmosphère de profonde béatitude : la messe est un repos, le moment où leur condition de

⁷⁹ *Ibid*, 2 Août 1914 au 11 novembre 1918

⁸⁰ *Ibid*, 5 Janvier 1915, « Lettre de nos soldats »

soldat s'évapore et où leurs souffrances s'expriment sans craintes comme en témoigne un soldat à sa tante religieuse dans ses correspondances ⁸¹ :

[...La messe dans l'église de M dans les V. C'est le curé de la paroisse qui a officié. L'église était bondée de fidèles qui avaient tous les larmes aux yeux. Nulle part, mieux qu'à la guerre, on s'aime les uns les autres : nulle part ailleurs, on prie mieux le bon Dieu et la Sainte Vierge de nous protéger...]

Il arrive même que la hiérarchie s'efface au profit du service de Dieu comme le rapporte la semaine religieuse de Chambéry publiant une lettre d'aumônier écrite en janvier 1916⁸² :

[...J'arrive juste à l'heure par un temps affreux et des chemins impossibles. Dans l'église, un général de division, un commandant, une quinzaine de soldats et quelques femmes, voilà tous les assistants. Pas de sacristain, pas d'enfant de chœur. Je prépare toute chose, revêts les ornements sacrés et me dispose à commencer, non sans avoir parcouru du regard l'assistance pour savoir si quelques poilus voudraient bien me servir la messe. Personne ne bouge. Je récite les premières prières tout seul, mais je n'étais pas au confiteor que quelqu'un s'approche délicatement et vient se mettre à genoux à mes côtés. Qui était-ce ? Le général de division lui-même. Il a répondu, servi, sonné tout comme l'enfant le mieux exercé et n'a pas craint de rester à genoux sur les marches de l'autel tout le temps du Saint Sacrifice. Au moment de la communion, il est allé à la table sainte et a reçu le Dieu qu'il venait de si bien servir dans la personne de son ministre...]

Le saint sacrifice de la messe rassemble donc des foules considérables de militaires qui se transforment en apôtre, égaux devant le Christ, unis par la prière. C'est aussi une occasion de nostalgie : la liturgie, les chants rappellent le village, le lointain passé comme l'écrit encore le capitaine de Pesquidoux dans l'opinion⁸³ :

[...Pressés les uns contre les autres et confondus, nous écoutions le colloque émouvant. Beaucoup priaient. Leur calotte à la main, tête nue malgré le froid, ils remuaient les lèvres sans bruit, et leur visage était plein de souvenirs. Le plus grand nombre restait livré à ses pensées. Pour ceux-là, la tente s'élargissait et se transformait. Des murs surgissaient devant l'œil de leur âme et des piliers, une voûte, un parvis, un peuple à

⁸¹ *Ibid*, 26 novembre 1914, « Lettre de nos soldats »

⁸² *Ibid*, 2 Février 1916, « Autour de la guerre – Un Général servant la messe »

⁸³ *Ibid*, 10 décembre 1914, « Une messe sur le front »

genoux emplissait l'église natale, et, tenant un petit enfant par la main, suivis des leurs, ils entraient à pas assourdis et s'asseyaient à la place accoutumée...]

La célébration eucharistique est enfin l'occasion la plus parfaite pour gagner les grâces indispensables à sa sauvegarde dans les combats à venir. « La sainte messe, la communion fréquente, voilà les grands moyens de salut pour la France et pour ses défenseurs » s'écrit l'évêque de Grenoble dès les premiers jours de la mobilisation⁸⁴. Chaque homme en partance pour le front y participe dans un flot de sentiments partagés comme dans ce village dauphinois au début du mois d'août 1914, alors en pleine ébullition patriotique⁸⁵ :

[...Ces chants exécutés par des hommes partant au combat, peut-être à la mort, allaient droit au cœur. Jamais dans la vénérable église du village on n'avait rien entendu de si imposant. Tout le monde était profondément ému ...]

Celle-ci rassure et apaise le combattant qui redoute de ne pas survivre à l'assaut. On en organise avant de marcher à l'ennemi pour s'octroyer la protection du ciel mais aussi et surtout afin d'assurer les soins nécessaires au salut de l'âme par le sacrement eucharistique⁸⁶. Allant dans le sens de cette réflexion, nous pouvons souligner que dès le déclenchement du conflit, les curés sous les drapeaux sont astreints - par les Evêques de France en accord avec l'autorité pontificale - à la messe pro-populo c'est-à-dire aux intentions des fidèles⁸⁷. Les prêtres officient donc pour les poilus présents dans l'assemblée, ceux y assistant ont donc le sentiment d'être couverts par de véritables pluies de grâces spirituelles.

Le saint sacrifice de la messe s'organise donc très précisément au front au cours des premières semaines de la guerre, et se structure en corrélation avec l'avènement des tranchées. Cette forme de lutte favorise en effet l'établissement de paroisses du front et

⁸⁴ *Ibid*, 15 Août 1914, « Nouvelles religieuses »

⁸⁵ *Ibid*, 19 Août 1914

⁸⁶ *Ibid*, 1 octobre 1914, « Une messe sur le front »

⁸⁷ *Ibid*, 23 août 1914

l'érection de lieux de culte tant improvisés que préexistant. Les offices rassemblent des foules de soldats si bien que le clergé aux armées officie plusieurs fois par jour afin de permettre à tous de remplir leur devoir militaire sans compromettre leur âme. La célébration eucharistique institue aussi un temps bref au cours duquel la condition militaire hiérarchique est mise de côté : chacun se côtoie devant Dieu, et le célébrant dans ses sermons peut en toute liberté s'adresser à l'assemblée composée d'hommes du rang comme d'officiers : ces instant sont une véritable communion des hommes unis, priant, et dévoués à leur Seigneur⁸⁸.

⁸⁸ Il paraît cependant nécessaire de préciser une supposition logique : lors des célébrations, la place de chacun (plus ou moins près du chœur) varie en fonction du grade ou du statut. Cette supposition (fondée sur quelques suggestions ponctuelles dans les correspondances de soldats) ne va pas à l'encontre de l'idée d'homogénéité de l'assistance.

Partie 2 : Le poilu dévot, les nécessaires sacrements

[...confessez d'abord vos pêchés et Dieu vous donnera la victoire [...] Soldats vous pouvez porter en votre propre cœur, le cœur même de Jésus qui en sa personne a divisé le courage. Communiez, et quand les passions humaines et les lâchetés de la science viendront se disputer votre cœur, mettez la main sur votre poitrine de soldat, sentez battre en vous le cœur même de Jésus et marchez ! Vous serez vous aussi pour Dieu et pour la France sans peur et sans reproche. ...]⁸⁹



Soldats français communiant pendant la Grande Guerre⁹⁰

Le saint sacrifice de la messe est une occasion de prière et d'obtention de grâces pour de très nombreux soldats. L'office a vocation à la célébration eucharistique au cours de laquelle le catéchisme nous enseigne la transformation du pain, en corps réel de Notre Seigneur Jésus Christ, mystère merveilleux que celui de la transsubstantiation. La communion eucharistique est le point culminant de la liturgie et de la vie chrétienne : elle est à la source de toutes grâces pour le chrétien. Ainsi il n'est pas envisageable avec

⁸⁹ La Croix de l'Isère, 10 Août 1914, « Discours de Jeanne d'arc »

⁹⁰ <http://lescarnetsdefrederic.over-blog.com/2015/02/journal-du-4-au-16-fevrier-1915-cafard-et-cauchemards.html> Consulté le 10 mai 2015

sérieux de ne pas nous attarder sur cette question essentielle de la foi catholique : la dévotion par les sacrements. Ceux-ci, au nombre de sept dans l'Eglise catholique, ont été institués par le Christ lors de sa vie terrestre et confiés à l'Eglise pour la sanctification des âmes⁹¹. Nous allons donc nous pencher sur la relation entretenue par les poilus aux divers sacrements en nous attardant sur leurs vertus et les manières d'y accéder.

La dévotion au front est un élément marquant de la guerre. Les combattants comptent sur les sacrements (au front ceux-ci se résument principalement aux sacrements : de pénitence, eucharistique et d'absolution) pour se rapprocher de Dieu - alors que les affres de la guerre les en éloignent - et se prémunir de la mort tant corporelle (terrestre) que spirituelle par l'impossibilité de salut de l'âme, qui damnée, en enfer, se retrouve privée de la lumière de Dieu. Le trépas n'est en effet pas une fin, mais l'étape au cours de laquelle l'âme accède à la vie éternelle au paradis illuminé par la présence divine, après avoir été purifiée au purgatoire. La vie éternelle, voilà l'enjeu pour les soldats catholiques de la Grande Guerre ! Cependant, le croyant ne peut y accéder avec certitude sans les sacrements délivrés par des prêtres comme en témoigne ce jeune « curé sac au dos » écrivant à l'un de ses paroissiens comment ils étaient montés à l'assaut d'une position allemande et lui rapportant les paroles d'un jeune camarade grièvement blessé⁹² :

[... ça fait du bien votre absolution ! Il me manquait quelque chose. Jusqu'ici j'étais inquiet mais maintenant ça va bien, je suis tranquille...]

Ou encore ce jeune sous-lieutenant d'artillerie à sa famille dans les premiers jours de la mobilisation⁹³ :

[...Je ne sais le sort que me réserve la providence [...] J'ai d'ailleurs pris toutes mes dispositions de conscience : confesser et communier, et ainsi je me sens plus à l'aise pour accomplir ma tâche sans peur [...] Ne vous laissez pas accabler à la grâce de Dieu.]

⁹¹ Les sacrements fixés dans le deuxième concile de Lyon (1274) dans l'ordre chronologique d'une vie de catholique : baptême, eucharistie, confirmation, ordination, mariage, pénitence, extrême-onction.

⁹² *Op.cit*, 2 septembre 1914, « Lettre d'un prêtre soldat »

⁹³ *Ibid*, 23 août 1914, « Lettre de nos soldats »

Le recours aux sacrements est donc régulier et nécessaire à la vie périlleuse des soldats catholiques. A l'avant, ceux-ci rythment les moments décisifs : avant l'assaut, pendant l'assaut lorsque l'homme tombe, après l'assaut lorsque l'âme de celui-ci est salie par les inévitables violences de guerre. L'ordre des sacrements est ainsi régulier, fonctionnant de manière cyclique selon le tableau suivant :

Avant l'assaut	Pendant l'assaut	Après l'assaut
Communion Confession	Extrême-onction	Confession Communion

L'extrême-onction est sans nul doute le sacrement le plus significatif en matière de dévotion des hommes, à un moment où la vie leur échappe ; l'Eglise les accompagne dans leur dernier souffle, les apaise et les prépare à la gloire du ciel par l'acceptation de l'inévitable. Ce prêtre soldat nous en livre l'édifiante illustration rapportant les derniers instants d'un camarade dans une lettre à sa sœur religieuse⁹⁴ :

[... je m'agenouille près de lui, entend sa confession sous les balles. Ce fut une conversion du ciel que nous eûmes pendant ce temps. Il me disait « oh que je suis heureux d'avoir un prêtre près de moi pour mourir ! Oh répétez-moi ça, que je vais aller voir le bon Dieu ! » Je le réconfortais, je le choyais. Comme il aimait faire son sacrifice de la vie. « Dites-lui : Mon Dieu je vous aime ! Mon Dieu je tiens bien à la vie, malgré cela je vous la donne, je souffre mais je vous offre mes souffrances, aidez-moi à souffrir ...]

Le clergé joue un véritable rôle au service de Dieu et des hommes. Ceux-ci ne trouvent aucun repos car la tâche de délivrer les sacrements est immense mais ils s'y attèlent avec la douceur de leur apostolat. L'Eglise de France en est consciente, et en soutien, déclare le 2 août, que tout prêtre approuvé peut absoudre les soldats⁹⁵. La rubrique « Impressions de guerre » de la Croix de l'Isère publie chaque mois plusieurs témoignages de religieux aux armées rapportant cette soif de nourriture spirituelle. Nous faisons le choix

⁹⁴ *Ibid*, 14 octobre 1914, « Lettre de soldat »

⁹⁵ *Ibid*, 3 août 1914

de retranscrire un témoignage significatif d'un correspondant du journal qui s'approche d'un brancard et se présente comme étant l'aumônier au blessé et fait part de son expérience de la guerre⁹⁶ :

[... C'est l'aumônier mon petit qui vient te dire bonjour. Ô merveille je vois les deux mains inertes qui se cherchent l'une l'autre, se joignent dans un geste de prière et se lèvent vers moi. Oh Monsieur l'aumônier que je suis content ! Tu souffres beaucoup ? Je n'y pense pas ! Est-ce que tu as pensé à faire ta prière depuis que tu es blessé ? Oh ! Oui allez, et même que j'ai bien remercié le bon Dieu. Je ne sus que répondre « remercier » dans une circonstance où tant d'autres auraient eu peine à réprimer une plainte, peut-être même un blasphème. C'était un lyonnais ; tout de suite il se mit à me parler de Fourvière. Les yeux morts semblaient en contemplation devant la sainte colline et la basilique de là-haut. Touchante coïncidence ! Quand je voulus voir le nom inscrit à son poignet je m'aperçus que sauf une lettre, ce fils fidèle de Marie portait le même nom que sa mère du ciel, comme il fut heureux quand je lui en fis la remarque...]

Durant la nuit du 17 juin 1915, l'aumônier se trouvait seul dans un carrefour de tranchées et, arrivant dans une tranchée récemment conquise, y découvre trois mourants dont deux n'avaient plus la force de parler.

[...C'est l'aumônier petit. Quelle chance justement je priais. Je souffre tant ! Je voudrais trop mourir ; est ce que c'est un péché dites ? Quel genre de blessé avais-je devant moi ? Vite un coup de lampe électrique, rapide, pour ne pas nous faire repérer, en formant abat-jour avec la paume de la main. Pauvre ami ! Ce n'était plus qu'un tronçon d'homme ; une jambe était partie, l'autre pendait, paquet de drap sanglant et terreux enveloppant des os broyés. Sous le même éclair j'avais regardé le nom : c'était un de ces noms bretons dont la sonorité rappelle trop le mot d'Armor pour qu'on ne les oublie jamais. Le cher enfant avait remarqué mon examen. « Monsieur l'aumônier croyez-vous que je puisse vivre ? Mon petit, tu sais moi je ne suis pas médecin. Il faut toujours espérer ; mais s'il te fallait mourir, cela t'ennuierait-il ? Oh ! Non au contraire. Tu iras voir le bon Dieu. Il y eut un silence. Comme ça ? Tout de suite ? Oh ! Non. Et pourquoi pas ? Oh ! Monsieur l'aumônier je ne le mérite pas. Comment n'as-tu pas fait ton devoir ? Si, si autant que j'ai pu, mais comme les autres, pas mieux. Et maintenant tes souffrances est-ce que tu les acceptes ? Oh ! Oui toutes. Pour l'expiation de tes fautes ? Oui. Pour la France ? Oui pour la France ! Pour tes parents ? Oui pour tous. En union aux souffrances de notre Seigneur. Oh oui ! » Et en disant cela, de quel cœur il pressait sur ses lèvres le crucifix que je lui tendais. « Mais alors mon petit pourquoi ne veux-tu pas aller au ciel tout droit ? Je ne sais pas...Si vite ! Je ne croyais pas qu'on pouvait. Alors peut être dans quelques minutes ? Peut-être...Oh que je

⁹⁶ *Ibid*, 9 Mars 1916, « Impressions de guerre »

suis content ! » Et pour endormir sa souffrance il se remit à prier tandis que je procédais sur ses chers membres meurtris aux suprêmes onctions...]

Les impressions de cet aumônier sont éloquentes et montrent l'aspiration du militaire blessé à recevoir les sacrements. Il n'est pas un cas à part : force est de constater que les témoignages similaires d'aumôniers abondent particulièrement entre 1914 et 1916 dans le journal catholique⁹⁷.

Les poilus ont aussi recours aux sacrements pour se prémunir de la mort et des maux de la guerre. Le dimanche 3 août 1914 à Grenoble, les appelés sous les drapeaux, saisissent spontanément l'occasion du quartier libre avant d'embarquer dans les trains pour se rendre dans les églises afin d'y communier et de s'y confesser⁹⁸. Le 6 août, un témoin grenoblois rapporte que les confessionnaux sont « assiégés » par les soldats⁹⁹. Dans ce sens, Xavier Boniface explique dans son *Histoire religieuse de la Grande Guerre* que la mobilisation religieuse au service de la Patrie se fait progressivement alors que le recours à l'Eglise est spontané pour des raisons et aspirations individuelles¹⁰⁰. Quelques témoignages se distinguent cependant de cette tendance comme le courrier du grenoblois Edouard Perron à un ami¹⁰¹ :

[...Je fais le sacrifice de ma vie pour la France. Je vais me confesser, communier et en avant...]

Les militaires eux-mêmes expriment leur dévotion par leur besoin de sacrements. Au cours du début août 1914, de nombreux officiers font la demande que leurs hommes puissent communier sans être à jeûn quand ils ne pourront le faire le matin¹⁰². La question religieuse cohabite en parfaite harmonie avec les exigences opérationnelles. La Croix de l'Isère encourage activement les soldats à faire usage des sacrements ; dans le courant

⁹⁷ *Ibid*, 8 septembre 1916, « Un aumônier militaire »

⁹⁸ *Ibid*, 4 août 1914

⁹⁹ *Ibid*, 6 août 1914

¹⁰⁰ Xavier Boniface, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014

¹⁰¹ *Op.cit*, 10 août 1915, « Grenoble au champ d'honneur », sa fiche est consultable à l'adresse suivante consultée le 12/05/2015 :

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=1011664&debut=0

¹⁰² *Ibid*, 10 août 1914.

1915, le quotidien publie une histoire romancée d'un soldat surnommé *le petit patrouilleur*¹⁰³. Celui-ci se distingue par l'exacerbation de son courage et ses actions pleines d'éclat sur la ligne de feu. Comme tout héros, il se définit par un caractère distinctif, unique et puise ses attributs de « super soldat » dans la communion et confession quotidienne¹⁰⁴ :

[... Dès lors je lui portais la communion aux tranchées presque tous les jours. Il en était avide. Nous faisons ensemble, une courte préparation, une courte action de grâces et toujours il ajoutait en me remerciant : « je me sens plus fort qu'avant. » [...] Presque toutes les nuits il partait en patrouille si bien qu'on ne l'appelait plus que le « petit patrouilleur ». Le jour il faisait « ses cartons » : son poste de prédilection était celui d'une sentinelle avancée à trente mètres de la tranchée allemande...]

Nous n'avons ici évoqué que trois sacrements, faisant le choix de nous attarder sur les soldats catholiques. Nous traiterons cependant par la suite et de manière plus judicieuse que si nous en avions traité ici, d'autres sacrements donnés au front. L'histoire du petit patrouilleur nous suggère que les soldats catholiques, sublimés par leur foi, font preuve d'une conduite au feu exemplaire et héroïque.

¹⁰³ *Ibid*, « Le petit patrouilleur »

¹⁰⁴ *Ibid*, Juillet 1915, « Le petit patrouilleur »

Partie 3 : L'exemple de soldats catholiques

[...Demandez à Dieu qu'il m'inspire les gestes et les paroles capables de faire de tous mes hommes des héros. ...]¹⁰⁵

[...ces hommes dont quelques-uns seraient tués peut-être le soir, qui le savaient et s'en remettaient au tout puissant, l'implorant pour leur pays et pour les êtres chers quittés plus que pour eux même...]¹⁰⁶



Une messe à Moreuil dans la somme, le 15 août 1916¹⁰⁷

Au cours de la Grande Guerre, la Croix de l'Isère est animée par la volonté de figer ces actes héroïques et d'immortaliser la mémoire des combattants. Les collaborateurs du journal catholique ont conscience de la postérité future de leur époque, et c'est ainsi que la feuille iséroise se lance dans un concert quotidien de louanges à la France et à ses héroïques défenseurs. Très vite, l'on distingue des hommes, au courage et à l'héroïsme

¹⁰⁵ La Croix de l'Isère, 15 février 1915, « L'officier français »

¹⁰⁶ *Ibid*, 12 décembre 1914

¹⁰⁷ <http://albert-kahn.hauts-de-seine.net/archives-de-la-planete/mappemonde/themes-transversaux/> consulté le 13 mai 2015

inspirés par la foi. Le journal insiste ; de l'amour de Dieu, résulte l'amour de la Patrie. Nous allons arrêter notre développement à trois aspects d'exemplarité qui nous permettront de faire rayonner le caractère exemplaire des paroissiens du front, tant pour apporter d'édifiants modèles aux concitoyens de l'arrière qu'à leurs camarades.

L'exemplarité s'exprime le plus souvent dans les correspondances des hommes, là où leurs déclarations conservent un caractère privé. Ainsi, il n'est pas rare de voir le conscrit supplier ses proches d'accepter son possible trépas. Les familles doivent suivre l'exemple catholique de leurs soldats pour affronter le deuil comme le fit la famille Vinay de Chatte dont les trois frères - Ernest amputé d'un pied, Paul blessé au genou et Louis tombé à Verdun et cité à l'ordre de la division - anciens élèves du pensionnat de l'Aigle ont été enrôlés. Un camarade de Louis raconte au journal catholique qu'il aimait recevoir la sainte communion avant chaque attaque et ce dernier écrivait à ses parents, peu avant sa mort en ces termes émouvants et révélateurs¹⁰⁸ :

[... Je serai mort en bon chrétien et en bon français, pour Dieu, pour la France, pour ma chère famille. Ne me pleurez pas car lorsque vous lirez ces lignes je serai dans un monde meilleur, où tout au moins à la porte du paradis, bonheur infini ! [...] Que le chagrin de ma mort vous soit adouci par la pensée que je suis tombé après avoir fait tout mon devoir... Réclamez ma déclaration au dépôt de mon régiment si vous ne la recevez pas [...] Au revoir, vers Dieu, au ciel, et en formant les vœux les plus ardents pour la victoire de la France. Toujours à vous pour l'éternité...]

En publiant de telles lignes, la Croix de l'Isère suggère à ses lecteurs que la noblesse vertueuse émanant de ces propos est une constante que l'on retrouve dans chaque âme catholique marchant à l'ennemi. En effet, de nombreux articles et témoignages convergent dans le même sens, qui se résume à cette aspiration d'un « petit chasseur », Daniel Desvallières, fils du peintre George Desvallières qui, dans une lettre à ce dernier, explique qu'il sera heureux de « mourir pour quelque chose qui en vaut la peine » alors qu'il n'a que dix-neuf ans et est mobilisé depuis deux ans. Précisant la nature de cette cause il évoque son attachement à Dieu, à sa Patrie et à ses proches et prie ardemment Saint-Joseph de lui

¹⁰⁸ *Ibid*, 1 avril 1916, « Grenoble – soldats dauphinois »

donner les forces de servir ces derniers jusqu'au bout¹⁰⁹. La devise qui inspire l'exemplarité face au trépas de tels soldats peut donc en toute justice se résumer à trois termes proches, car procédant l'un de l'autre dans le décalogue : Dieu, Patrie, Famille.

L'Eglise servant les armées n'est pas seulement un modèle dans la mort mais aussi s'illustre par une conduite au feu exemplaire. Délivrés des tourments du trépas par l'expérience de Dieu, ceux-ci n'hésitent pas à se lancer dans des actions aux conséquences incertaines pour leurs existences¹¹⁰. Encore une fois il est difficile ici pour nous de soumettre à nos lecteurs un fait parmi tant d'autres, tant ceux-ci abondent - au quotidien presque – dans la Croix de l'Isère. Citons l'exemple du lieutenant André des Vosseaux qui va nous permettre d'édifier notre lecteur des difficultés rencontrées au traitement de certaines informations¹¹¹. Son frère, Xavier est déjà mort lorsque celui-ci tombe le 28 mai. Remarquons tout de même qu'en confrontant le site Mémoire des hommes et l'article du 22 août 1915 de la Croix de l'Isère, certaines informations comme les dates de naissance ne correspondent pas (1892 et 1894 sachant qu'ayant intégré l'école spéciale à 18 ans, il est sans doute né en 1894, mais les dates de trépas sur les fiches militaires ne concordent pas avec celles proposées par la croix de l'Isère)¹¹². Par ailleurs il semblerait que les initiales fournies par le registre des saint-cyriens (A.L.B.J.C.M.H que nous supposons être Albert Louis Bernard Joseph Charles Marie Hubert) morts pour la France ne correspondent pas avec celles figurant sur le site Mémoire des hommes (Louis Bernard Marie Joseph Georges Xavier Hubert). Il nous semble légitime de prendre le parti du journal catholique puisque celui-ci s'est renseigné en direct quasiment puisque, comme il le signale, s'est servi d'informations fournies par son homologue parisien. Au contraire, le site Mémoire des hommes fournit un jugement rendu par un tribunal s'étant déroulé deux ans après le décès, le 10 juillet 1917, et l'on peut imaginer, que des erreurs se soient glissées au regard de la masse de dossiers traités pendant la guerre.

Refermons ce bref interlude d'ordre méthodologique et continuons notre réflexion sur l'exemplarité du soldat catholique lors de l'assaut. La feuille catholique fait part d'une

¹⁰⁹ *Ibid*, 1 mars 1916, « Le petit chasseur »

¹¹⁰ L'expérience de Dieu concerne les éléments essentiels que nous avons déjà traités, la messe et les sacrements.

¹¹¹ http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=1287632&debut=0 consulté le 15 mai 2015. Remarquons que plusieurs que les deux premières fiches disponibles sur le site sont en double exemplaire. Le nom figure aussi dans le registre de la promotion de la Croix du drapeau adoubée en 1914 :

<http://fr.calameo.com/read/000461091fb464db59ff7>

¹¹² *Op.cit*, 22 août 1915, « Belles figures de chef chrétien, le lieutenant A. des Vosseaux »

devise qu'affectionnait André en campagne, « Vive Dieu, vive la France ! » dès son baptême du feu à Pierrepont le vingt-deux août 1914. Dès octobre 1914, son chef de corps écrivait une note visant à faire acte de son éclat dans le combat, se jetant à la tête de ses hommes avec mépris de la mort. Lorsque son frère, Xavier tombe le 28 mai 1915, il n'assiste pas aux obsèques par peur d'abandonner ses hommes mais fait célébrer une messe qu'il sert lui-même pour le repos de l'âme de ce dernier. Il tombe le 3 juillet 1915, foudroyé par un obus allemand de 105 alors qu'il organise la défense de ses positions. Le jeune André va toujours de l'avant avec mépris de la mort, certain d'agir pour Dieu et pour la France, et porte un édifiant témoignage du caractère exemplaire des militaires catholiques, sur lequel la Croix de l'Isère n'a de cesse d'insister.

Souvent, cette exemplarité provient de figure mystifiée par leur « passé français ». C'est ainsi que l'on retrouve le descendant de Jeanne d'Arc combattant selon le glorieux modèle de ce cadeau de Dieu, en la personne du Maréchal des logis de Terline de son prénom, Jehan Fernand Marie Joseph Macquart de Terline, naît le 21 juillet 1892 à Blendecques¹¹³. Remarquons qu'il porte le même prénom que son ancêtre, Jehanne. Sa mort est annoncée par un communiqué du 29 juillet 1916. Aviateur brillant, il est récompensé de la médaille militaire. Un jour de juillet, il prend en chasse un as allemand célèbre pour ses victimes et se retrouve, en vol, derrière les lignes ennemies. Ayant épuisé ses stocks de munitions et ne voulant laisser filer son adversaire, conscient de son geste, il pousse le manche de son avion et le projette contre l'allemand. Il faut par l'exemple inspirer tous les hommes des tranchées et cette mystique de l'héroïsme intemporel, gravée par les liens du sang, se retrouve avec tous les descendants de héros de la France catholique avec l'idée que la Grande Guerre est une occasion nouvelle d'exalter l'héroïsme. Ainsi, la revue du Bas-Poitou publie en 1916 et 1917 une série d'études sur les martyrs héroïques du conflit. Parmi ceux-ci, on retrouve quatre des sept fils du lieutenant-colonel, marquis d'Elbée qui n'est autre que le descendant du général de l'armée catholique et royale, morts pour la France¹¹⁴. La mort d'un de ses fils, Bernard, ingénieur chimique à Bilbao, caporal au 49^{ème} RI constitue un exemple de courage et d'abnégation. Blessé au bras le 22 août 1914, il refuse de quitter le front reprenant son poste le lendemain pour défendre un pont qu'il tint jusqu'à la mort. Il nous faut souligner que ce rappel de héros, eux-mêmes descendants de

¹¹³ *Ibid*, 9 août 1916, « Un arrière petit neveu de Jeanne d'arc », notons que son nom figure sur le monument au mort de son village natal.

¹¹⁴ *Ibid*, 9 mars 1917, « Les fils d'Elbée »

héros, intervient principalement à partir de l'année 1916 et de la bataille de Verdun. Nous pouvons supposer que la Croix de l'Isère essayait de raviver dans l'esprit des hommes l'idée de fin glorieuse chez qui la mort était devenue une réalité trop familière.

Les soldats catholiques sont dépeints comme des militaires au comportement exemplaire, remplissant leur devoir pour Dieu et la France. Ils portent un regard méprisant sur la mort et font preuve d'une témérité hors norme à l'ennemi. Lorsque la guerre devient longue et la lassitude s'empare des esprits, il est bon de réveiller l'aspiration héroïque par l'exemple de descendants d'apôtres historiques français de Dieu.

Le Front est donc un lieu où le culte est omniprésent. Les combattants catholiques articulent leurs journées autour des offices et font preuve d'une intense dévotion par leur faim véritable de sacrements grâce auxquels ils se distinguent par une exemplarité sans égal. Leurs chefs eux-mêmes s'en remettent à Dieu si bien que tous forment l'Eglise du front et participent à la vie paroissiale dans les tranchées.

Chapitre2 : La tranchée et la foi

-

Au-delà du simple fait cultuel et liturgique au fondement de toute vie chrétienne, il conviendra de remarquer que la tranchée est un lieu de miracles, lieu de convergence entre les réalités du ciel et de la terre. Le miracle, c'est-à-dire un phénomène interprété comme une intervention divine, présente un double aspect : visible ou invisible mais toujours perceptible. Le terme « tranchée » est utilisé ici dans son intention large, et même si celui-ci n'est pas linguistiquement exact, il désignera ici le lieu de proximité avec l'ennemi.

Outre son autorité laïque (correspondant à la hiérarchie militaire), la tranchée est moralement conduite par les religieux. Ceux-ci tiennent une place particulière dans la société du front, inspirant les combattants de manière miraculeuse. La foi est un secours qui les conduit au dépassement et à l'héroïsme, et constitue une source inégalable de vertu militaire dont témoigne deux grands généraux français de la guerre : Foch et De Castelnau.

Partie 1 : « Les curés sac au dos »¹¹⁵

[...peu importe son rang social il vient de France, exerce son ministère au plus proche du feu, convertit les âmes et donne les sacrements. . . .]¹¹⁶



Aumônier militaire d'un bataillon de chasseurs alpins¹¹⁷

Les curés sac au dos ont joué un rôle imminent important auprès des combattants. Tous ne servent pas de la même manière, mais tous sont appelés à l'accomplissement de leur apostolat quelles qu'en soient les conditions. Les curés servent aux armées sur deux

¹¹⁵ La Croix de l'Isère, 26 avril 1917, « Les curés sac au dos », Nous désignons par ce terme tous les religieux servants dans les armées qu'ils soient en service au front ou dans des hôpitaux.

¹¹⁶ *Ibid*, 8 mai 1915, « L'aumônier »

¹¹⁷ <http://www.militaria1940.fr/t4962-les-aumoniers-militaires> consulté le 17 mai 2015

principes distincts : le premier est législatif, le second volontaire. Dès le mois d'août, ils sont près de quarante-quatre mille membres à se porter au secours de la patrie¹¹⁸. Leur histoire n'est pas simple et leur existence controversée sous la III^{ème} République. Essayons d'en extraire les principaux moments sur le schéma ci-dessous¹¹⁹ :

20 mai 1874	8 juillet 1880	27 avril 1881	15 octobre 1905	Janvier 1906	Janvier 1907	1912	8 Août 1914	avril 1917
Le ministre de la guerre institue les aumôniers militaires	Reprise de la « guerre anticléricale ». Loi organisant la présence des aumôniers	Suite à la loi du 8 juillet 1880 : Un aumônier par QG d'armée, un par ambulance de corps, un par division de cavalerie ou territoriale et un par garnison de dix mille hommes.	La loi écarte les religieux volontaires au service dans les hôpitaux	Les obsèques des soldats peuvent se célébrer en fonction du culte	Suppression des aumôniers dans les forces maritimes	Organisation des religieux dans les armées par Millerand, ministre de la guerre.	Rappel de huit cents religieux exilés par la politique anticléricale pour subvenir aux besoins des écoles et hôpitaux ¹²⁰	Note du ministre de la guerre, Painlevé, pour généraliser les curés comme soldats de ligne et non plus comme brancardiers.

Ainsi, l'existence des aumôniers n'est pas chose si évidente en 1914. La loi de 1901 force l'exil des congrégations religieuses et témoigne de la volonté républicaine de contrôler les choses de Dieu, non pas en les faisant jurer fidélité comme cela se faisait aux aurores de la République, mais en décidant de leurs légitimité¹²¹. Remarquons tout de même que seuls deux pays prévoient un statut pour les aumôniers militaires, la France et l'Italie¹²². Au début du conflit, la loi prévoit donc deux religieux par groupe de brancardiers de corps, un par division de cavalerie, quatre par corps d'armée et un par division de réserve¹²³. Cette loi ne suffit cependant pas ; de son application, seuls quatre-vingt-quatre aumôniers sont

¹¹⁸ Dont 12 000 religieuses. Xavier Boniface, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014

¹¹⁹ La Croix de l'Isère, 20 mai 1915, « Histoire des aumôniers », Geoffroy de Grand-Maison et du 26 avril 1917, « Les curés sac au dos »

¹²⁰ *Ibid*, 8 août 1914

¹²¹ <http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=LEGITEXT000006069570> consulté le 17 mai 2015

¹²² Xavier Boniface, *op.cit*

¹²³ *Op.cit*, 9 août 1914, le 12 août 1914 la Croix de l'Isère précise : 1 corps d'armée inclus 2 divisions, et 1 division rassemble 2 brigades d'infanterie + 1 régiment d'artillerie. Sachant qu'une brigade est composée de plus de 10 000 hommes.

sous les drapeaux à la fin août 1914¹²⁴. Y-at-il eu une erreur dans l'estimation de la nécessité religieuse parmi les protagonistes de celle-ci ou une volonté ferme d'exclure les religieux des armées françaises, traditionnellement catholiques ? Au cours du conflit, ce chiffre évolue cependant à la hausse sous l'influence de personnalités catholiques – particulièrement dans les premiers temps de la mobilisation- comme le Sénateur du Finistère Albert de Mun (1897- octobre 1914)¹²⁵. Nous traiterons de cette question plus tard dans notre développement. Cependant, lorsque le conflit éclate, Malvy – Ministre de l'intérieur - suspend la loi de 1901 et de nombreux prêtres se portent au secours de la France, volontairement et répondant à l'appel d'union sacrée du Président Poincaré le 4 août 1914.¹²⁶ Ils sont trente-deux mille à servir sous les drapeaux, dont vingt-trois mille prêtres (trois mille au clergé séculier et vingt mille au clergé régulier), quatre mille séminaristes, cinq mille seront rappelés à Dieu, quatorze mille autres décorés selon l'historien Xavier Boniface¹²⁷. Complétons et précisons un peu ces chiffres auprès de quelques diocèses et de congrégations à des moments clefs de la guerre recensés dans le tableau ci-dessous¹²⁸.

¹²⁴ Nous estimons ce chiffre des 46 divisions d'infanterie, 10 divisions de cavalerie, 25 divisions de réserve et 12 d'infanterie territoriale mobilisées en 1914, informations complémentaires : http://fr.wikiversity.org/wiki/Recherche:Mobilisation_de_1914 consulté le 17 mai 2015 Xavier Boniface précise que 200 postes d'aumôniers titulaires étaient prévu.

¹²⁵ *Op.cit*, Août-Septembre 1914

¹²⁶ Xavier Boniface, *op.cit*

¹²⁷ Pour approfondir, se référer au colloque du 15 novembre 2014 organisé à Paris sous l'initiative de Mgr Ravel, Evêque aux armées.

¹²⁸ La Croix de l'Isère, publiée aux dates indiquées sur le tableau

Diocèse/ Congrégation	Effectif total depuis la mobilisation	Blessés graves	Disparus	Blessés légers	Prisonniers	Décorés Toutes distinctions confondues	Mort pour la France
Grenoble 5 août 1914	300 religieux accompagnent les soldats	-	-	-	-	-	-
3 octobre 1916 « Livre d'or du Clergé du diocèse de Grenoble »		16	3	-	6	36	22
1 ^{er} Juillet 1915 « Les Jésuites sur le front » Chiffres du 25 juin 1915	592	-	10	-	19	44	42
Jésuites 8 août 1915 « Nouvelles religieuses » - statistiques de la Croix de Paris du 7 août 1915 (chiffres du 31 juillet)	615 dont 281 au front (57 aumôniers, 20 infirmiers aumôniers, 78 infirmiers, 126 combattants, 203 hôpitaux de l'arrière	109	7	37	18	63	47
22 septembre 1915 « Nos prêtres à l'armée » Ceux des missions africaines (société des missions africaines, SMA)	Sur 180 membres de la SMA au 31 juillet 1914 : 88 prêtres 40 séminaristes dont 8 combattants Mobilisés au Sénégal	-	-	-	-	« Tous sont passés de soldat à sous- officier ou officier »	8
Septem 1916, « Les missionnaires de la Salette à la guerre » selon Jean Bouillat ¹²⁹ Chiffres du 2 août 1914 au 2 août 1916	82 dont 46 combattants 12 brancardiers 24 dans les hôpitaux à l'arrière	-	-	-	-	9	-

Tableau représentant les effectifs et les victimes religieuses de la Guerre par congrégation ou diocèse

¹²⁹ Jean Bouillat est novice des missionnaires de la Salette à Saint Jean de Bournay

Les chiffres fournis par la Croix de l'Isère pour la moitié de la guerre semblent corroborer - en les doublant, ils seront un peu en dessous du bilan final mais ce n'est sans compter les offensives de l'automne 1916 et le retour meurtrier à la guerre de mouvement début 1918 - les estimations de Xavier Boniface concernant les cinquante-deux mois de lutte. Il est aussi possible de conjecturer au regard « du livre d'or du clergé du diocèse de Grenoble » publié le 3 octobre 1916 que les hommes décorés ne constituent pas une majorité à être tombés ; ainsi, les chiffres ne se répètent pas et seuls vingt pour cent des décorés figurent sur liste des morts. A contrario, plus de la moitié des distingués a été blessée au moins une fois¹³⁰. Nous soumettons à votre attention deux chiffres contradictoires concernant les Jésuites entre le 25 juin et 31 juillet 1915 : le premier concerne le nombre de prisonniers qui diminue entre ces deux dates, passant de dix-neuf à dix-huit. Le second se rapporte au nombre de disparus qui chute de dix à sept individus. Deux hypothèses s'offrent à notre interprétation ; la première, qui semble la plus plausible du fait que ces chiffres soient publiés de sources officielles, laisse supposer qu'un jésuite a été libéré au cours du mois de juillet 1915 – sans doute grâce à l'intercession pontificale en faveur des prisonniers de guerre – et que les éléments portés disparus ont été retrouvés : il n'est pas rare que les cadavres soient enterrés par les amas de terre projetés par les obus ou soient difficilement identifiables de par ses membres meurtris¹³¹. La seconde hypothèse présage d'erreurs dans le bulletin officiel tenu par les armées, ou d'inexactitudes relayées par le journal La Croix et sa branche de l'Isère, qui pourraient être dues à une simple inattention en matière de traitement de l'information, ou à la volonté de renforcer, dans l'esprit du lecteur, l'ampleur du sacrifice jésuite en cours. Ce postulat ne tient pas un seul instant car l'on peut supposer que la feuille aurait insisté sur d'autres paramètres plus significatifs comme le nombre de morts.

Comme l'illustrent les chiffres ci-dessus, les religieux ayant fait leur service avant la loi de 1905 sont affectés au service de santé des armées, pour y servir comme brancardiers ou infirmiers. Les autres combattent directement¹³². Ces hommes, même s'ils n'ont pas la fonction définie d'aumônier servent aussi ainsi, conformément à leur vocation apostolique. Les religieux aux armées ont un rôle bien défini : le soin des hommes. Ils se

¹³⁰ *Op.cit*, 3 octobre 1916, « du livre d'or du clergé du diocèse de Grenoble »

¹³¹ Les noms des victimes de la guerre sont publiés par les armées dans un bulletin officiel. Nous terminerons notre développement par l'étude de l'action pontificale au service des victimes de la guerre, raison pour laquelle nous ne précisons pas plus ce sujet ici.

¹³² Xavier Boniface, *op.cit*

préoccupent tant des corps que des âmes meurtris et remplissent leur ministère au plus près de la mort, là où les âmes doivent être sauvées. Cette tâche semble exaltante, et le clergé trouve une place de choix au milieu des laïcs comme en témoigne ce récit d'un chartreux aux premiers temps de la mobilisation¹³³ :

[... Nos compagnons de corvées et de chambre sont très respectueux pour nous. La présence des moines et des prêtres parmi les soldats excite la sympathie générale. L'union du clergé et du peuple marquera le commencement d'une ère nouvelle....]

La sympathie pour les religieux s'en allant au front est générale. A Grenoble, lorsque les chartreux descendent à la gare pour rejoindre le front, ils sont accueillis par la foule aux cris de « Vive Dieu, Vive les chartreux »¹³⁴. Le constat est sans appel : chacun est conscient des sentiments patriotiques de ces hommes expulsés quelques années auparavant comme le résume la Croix de l'Isère le 25 août 1914¹³⁵ :

[... En fils dévoués à leur chère Patrie dont les politiciens les avaient chassés, ils se sont levés pour défendre le sol natal en péril. Ils n'avaient cessé lui disait un père de répandre leurs prières pour que la France devint plus grande, plus unie et surtout plus chrétienne, mais aujourd'hui ils sont partis afin de verser leur sang pour une aussi noble cause....]

Loin des leurs, les militaires voient en ces hommes le moyen d'établir une proximité réelle à leur famille, à leur paroisse, ils sont en quelque sorte les garants de leur identité d'homme. Un soldat d'infanterie coloniale écrit à ses parents en novembre 1914 : « Lorsque dans son sermon le prêtre nous retraça la vie du soldat et nous parla de nos foyers, de l'éloignement des autres et du champs de bataille, de la victoire et de la délivrance, des larmes jaillirent de tous les yeux »¹³⁶.

¹³³ *Op.cit*, 23 août 1914

¹³⁴ *Ibid*, 10 août 1914

¹³⁵ *Ibid*, 25 août 1914

¹³⁶ *Ibid*, 14 novembre 1914

Le clergé des tranchées est aussi garant du patriotisme, dans cette France des clochers où la majeure partie de la population française est encore rurale¹³⁷. La France se définit par ses villages, par ses églises. Dans une lettre l'Amiral Bienaimé, Député de Paris, demande au ministre de la guerre, la réintroduction d'aumôniers sur les bâtiments de guerre français pour ces mêmes raisons : « De tous ces enfants du littoral dont la foi patriotique s'exalte surtout au souvenir du clocher familial »¹³⁸.

Le clerc dans la guerre est aussi une source intarissable de force morale. Un aura émane de sa personne et rayonne dans le cœur des combattants. La Revue des Deux Mondes publie un article de Victor Giraud où celui-ci apprécie l'action du prêtre à la guerre¹³⁹ :

[... Avant tout ça, le prêtre en effet, c'est la sécurité religieuse pour le bataillon auquel il appartient. L'incroyant lui-même est obligé de tenir compte dans une guerre comme celle-ci de la valeur, des forces morales... Le prêtre à la guerre est forcément une réserve de joie et d'entrain... On ne saurait nier dit Monsieur le Vicaire Giraud que l'idée religieuse soit une des principales sources de l'idéalisme national et la guerre aura eu pour résultat de mettre ce fait en pleine lumière. » « L'auteur montre avec des lettres à l'appui comment les soldats comprennent et admirent cette action du prêtre, combien ils l'aiment, lui donnent leur entière confiance, combien ils admirent leur courage quand ils vont sous les obus les ramasser sur le champ de bataille, combien également ils apprécient dans les ambulances leurs soins vraiment maternels. C'est une belle réponse à tous ceux qui hantent encore le spectre clérical...]

Les religieux évoluent aisément dans la guerre. Le front est l'endroit où l'exercice apostolique devient le plus marqué, la mort sévissant, les enseignements dogmatiques prennent un sens tout différent qu'en temps de paix. Au combat, tout est plus intense, et le clergé des tranchées est un apôtre de la vie éternelle, témoin admiratif des vérités du ciel, comme le rapporte un aumônier militaire, l'Abbé de Chabret, le 15 mars 1916¹⁴⁰ :

¹³⁷ En 1911, seul 44% des français vivent en ville. http://www.alternatives-economiques.fr/1914--la-france-avant-la-tourmente--un-portrait-economique-et-social_fr_art_1306_68727.html consulté le 18 mai 2015

¹³⁸ *Op.cit*, août 1914

¹³⁹ *Ibid*, 24 février 1916, « Les lettres du Front », par Victor Giraud. Universitaire français catholique et secrétaire général à la Revue des Deux Mondes né en 1869 et mort en 1853.

¹⁴⁰ *Ibid*, 8 septembre 1916, « Un aumônier militaire »

[... Je sors de huit jours de bataille et d'une bataille fantastique. Je suis allé à l'assaut avec les troupes et j'ai circulé constamment sous les tirs de barrage de l'artillerie, sous les feux de mitrailleuse ; j'ai vu faucher autour de moi beaucoup de mes camarades et de mes meilleurs amis. Nous sommes restés deux jours sans manger et trois jours sans boire, étant coupés du reste du monde [...] J'ai vu des choses si admirablement belles et grandes que je suis profondément reconnaissant à Dieu de m'avoir fait passer ces jours au milieu de tant d'héroïsme. J'ai vu les vagues d'hommes qui partaient à l'assaut se mettre à genoux devant moi avant de s'engager pour que je leur donne l'absolution et ma bénédiction : j'ai vu nos hommes marcher sous le feu le plus effroyable et s'avancer en ordre au pas comme à la parade. J'ai vu les mourants s'en aller vers le ciel dans un élan de foi et de confiance et je puis vous dire que je me suis toujours senti l'âme calme, limpide et très unie à Dieu ayant l'impression que j'étais entouré par la protection des morts et de vos prières. ...]

Enfin, les religieux servant dans les armées ont un rôle de protecteur. Ils donnent les sacrements qui constituent un véritable réconfort pour les soldats et illuminent leur vie comme nous l'avons déjà étudié et remplacent, quand l'occasion leur est donnée, des pères de famille dans le danger. Ce fait est rapporté de nombreuses fois pendant la guerre dans La Croix de l'Isère. L'abbé M par exemple, du diocèse de Grenoble demande en janvier 1916 à quitter le groupe de brancardiers divisionnaires pour le poste de brancardier régimentaire dans un bataillon de chasseurs à pied, remplaçant ainsi un ouvrier de Troyes, père de quatre enfants¹⁴¹. Ils se sacrifient aussi pour eux inspirés par le modèle du Christ, expiant pour sauver les hommes. L'abbé Cottancin, originaire de Saint-Barthélemy Lestra dans la Loire, l'abbé Vidal et professeur de rhétorique à Montbrison gravement atteint par un obus le 12 juin, lundi de Pentecôte, alors qu'il était brancardier divisionnaire. Il est décrit comme un Saint par son camarade, l'abbé Vidal alors qu'il agonise assis contre un mur dans le réfectoire des brancardiers. Ses camarades défilent devant lui l'assurant de leurs prières¹⁴². Il a la cuisse arrachée par l'explosion et reçoit l'absolution vers dix heures. Quelques instants plus tard, il se sent coupable de ne pas avoir refusé une injection de morphine, pour s'unir plus parfaitement encore aux souffrances du Christ. Serrant fort son crucifix contre son cœur, il s'adresse à un officier athée au début des combats à qui il a fait don d'un insigne du Sacré-Cœur :

¹⁴¹ *Ibid*, 5 février 1916, « Grenoble – Nos prêtres soldats »

¹⁴² *Ibid*, 23 juillet 1916, « La mort d'un Saint », par l'abbé Vidal

[... merci d'avoir accepté cet insigne, cela vous portera bonheur. Vous n'êtes pas marié Monsieur l'officier, mais choisissez une fille bien, pieuse, et fondez un foyer bien chrétien. J'offre ma vie pour vous afin que vous soyez bienheureux et bien au bon Dieu. ...]

Puis, achevant sa phrase, il expia. Au front, le clergé est serviteur de Dieu, et en humble apôtre se donne aux hommes. Ponctuellement, ils peuvent aussi organiser des processions lors des fêtes chrétiennes et célébrer des mariages sur le front, et même organiser l'installation de troupes dans des villages ainsi l'apport logistique¹⁴³.

Les curés sac au dos servent donc principalement au sein du service de santé des armées comme infirmiers et brancardiers. Loin d'être préservés des périls de la guerre, leur fonction les amène au plus près du danger, là où il faut secourir les camarades blessés, souvent dans la fournaise de la mitraille. Ils ont donc double vocation, militaire et sacerdotale, convergente vers le soin des hommes. Brancardiers, ils sauvent les corps, curés, ils soignent les âmes. Leur participation à la guerre est spontanée, revenant fidèlement dans la Patrie prodigue ; très bien accueillie par les populations, leur présence est garante de patriotisme. Ils contribuent à entretenir, attiser, et ranimer parfois, la flamme sacrée de la Patrie dans le cœur des hommes, et les protègent spirituellement par les sacrements et la prière. Enfin, ils sont les plus pauvres et humbles apôtres du Christ ressuscité qui, par sa passion, sauva le monde ; ils n'hésitent pas à le suivre jusque dans son calvaire, offrant leurs souffrances pour leurs camarades et pour la France.

¹⁴³ *Ibid*, 30 août 1915, « Le carnet d'un aumônier », publié dans Le Correspondant

Partie 2 : La foi au secours du combattant

[...Ce sera en chantant que je combattrai demain pour Dieu et pour la France [...] Hier matin je me suis confessé à un aumônier qui suit la division et depuis je suis plus fort que jamais [...] Je prie souvent, chaque fois qu'il y a alerte...]¹⁴⁴



Sainte Thérèse de Lisieux réconfortant un soldat blessé, Fusain de Pierre Léon Adolphe Annould¹⁴⁵

¹⁴⁴ La Croix de l'Isère, 28 août 1914, « Lettre de soldats », Un cultivateur de Vienne écrit à sa femme du front.

¹⁴⁵ <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/apres-1897/la-1ere-guerre/1ere-guerre-cartes-postales-et-images>, consulté le 18 mai 2015. Sainte Thérèse (1873-1897) n'est béatifiée qu'après la guerre, le 29 avril 1923. Néanmoins, chacun la considère déjà comme une sainte depuis son décès le 30 septembre 1897 à Lisieux. Le fusain a été commandé par le Carmel de Lisieux et livré en 1915.

La présence permanente de la mort au front pousse les hommes à s'interroger sur leur existence et leur condition humaine. Comme nous l'avons déjà décrit auparavant, ceux-ci trouvent les réponses dans la foi, il faut croire pour tenir. Priant ils ne sont plus seuls dans cet océan de désespoir, mais épaulés de toutes les milices célestes prêtent à déjouer la mort et à guider leurs balles vers leurs ennemis.

A chaque assaut, les hommes s'élancent dans le « no man's land » au milieu des barbelés, des balles, des obus se fracassant à terre et parfois des gaz¹⁴⁶. Imaginons ensemble, un court instant, l'ambiance sonore et odorante entourant le poilu, réfugié dans la boue d'un cratère d'obus, de l'eau jusqu'au chevilles, le corps putréfié d'un camarade tombé la semaine passée, gisant sur le barbelé d'à côté. Quelle vision d'effroi, que faire, alors que l'assaut échoue et que la compagnie en débâcle regagne péniblement ses lignes, l'homme inévitablement s'en remet à Dieu ; il serre son crucifix contre son cœur et de ses lèvres surgit un murmure « Mon Dieu, j'ai un très grand regret de vous avoir offensé, car vous êtes infiniment bon, infiniment aimable... ». Ce soldat pourrait être André de Gaillard Bancel, fils du député catholique de l'Ardèche, sous-lieutenant au 252^{ème} d'infanterie qui monte à l'assaut récitant son acte de contrition le 12 décembre 1914 et tombe, fauché d'une balle en pleine tête¹⁴⁷.

Ou encore, ce jeune lieutenant de Zouaves qui demande à l'abbé Hamon de Bourg des Comptes, d'apporter des soins particuliers à ses hommes. Ce dernier relate les faits dans une lettre destinée au diocèse de Rennes¹⁴⁸. Il lui demande de bénir sa compagnie dont le capitaine a péri la veille. Lors de la bénédiction, deux heures avant l'assaut, il leur parle de leurs âmes, de Dieu, de leur famille suscitant un sanglot général de l'assistance. La prière avant l'assaut semble donc apporter le réconfort nécessaire à soulager les hommes, acte de foi les libérant de la servitude des combats. L'abbé leur explique ensuite qu'il leur faut réciter l'acte de contrition pour le pardon de leurs fautes autant de fois que nécessaire, et le lieutenant, s'approchant de lui, lui confie le pressentiment de son trépas. Heureux d'être amené à verser son sang pour la France, il demande à être enterré avec sa croix de communion si chère à ses yeux. Très vite dans l'histoire du conflit, la foi des combattants, les pousse à demander aux évêques de France, un engagement papier pour s'assurer, à son décès, des secours spirituels de l'Eglise et de ne pas mourir sans la présence d'un

¹⁴⁶ André Bridoux, *Souvenirs du temps des morts*, Paris, Albin-Michel, 1930

¹⁴⁷ *Op.cit.*, 1^{er} juillet 1915, « André de Gaillard Bancel, fils du député catholique »

¹⁴⁸ *Ibid.*, 30 août 1915, « Les Zouaves », lettre publiée dans la Semaine Religieuse de Rennes le 24 juillet 1915

aumônier¹⁴⁹. La Croix de l'Isère publie cette formule, à découper dans le journal, à remplir et à donner à son aumônier après avoir précisé son identité :

[...Conformément à la loi du 9 décembre 1905 et aux circulaires du 15 novembre 1905 et du 24 janvier 1906, je réclame près de moi le prêtre catholique pour le cas où je serais blessé ou malade, à l'hôpital ou ailleurs. Si je meurs, je veux les prières de l'Eglise catholique. C'est ma volonté en pleine jouissance de mes facultés, j'en demande l'exécution...]

Les poilus n'hésitent pas à montrer leur foi et à affirmer l'objet de leur combat. Leur croyance est apparente dans la tranchée. Leur capote, veste longue de couleur bleue, se garnit bien souvent de médailles et autres insignes religieuses. Un artilleur au départ pour le front de la gare de Grenoble s'adresse à un curé lui montrant sa médaille¹⁵⁰, « Vous savez Monsieur le Curé, c'est pour Dieu et pour la France ». Le port de la médaille est généralisé et s'affirme dès l'été 1914. A Grenoble et Lyon, des catholiques distribuent le 3 août 1914, des médailles en grande quantité mais les réserves s'épuisent très vite, si bien que dès le 10 août, les diocèses de Grenoble et de Lyon sont en rupture de stock¹⁵¹. Chacun afflue pour obtenir la médaille qui garantira sa protection et son espérance, par le saint qui la représente. Ces distributions offrent une double occasion d'attiser la ferveur religieuse et patriotique ; lors de la Pentecôte 1915 à Grenoble, des médailles et insignes pieux sont distribués aux soldats accompagnés de brassards tricolores¹⁵². La foi vient donc au secours du patriotisme des hommes, croyant en Dieu, leur attachement à la France devient inébranlable !

Au cours de leurs temps libre, les hommes se livrent aussi à de véritables ateliers artistiques pour confectionner des objets en matière recyclée (obus, étuis, douilles...), objets pour le quotidien et au service de Dieu¹⁵³. Les tranchées se transforment en véritables chapelles : des cavités sont creusées dans la terre à l'intérieur desquelles sont déposées des statuettes ou des crucifix, autorisant les âmes pieuses à choisir le Saint qui recueillera ses prières et sera le plus à même d'intercéder auprès du divin. Un poilu écrit à sa femme, qu'à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception, ils ont aménagé la

¹⁴⁹ *Ibid*, 12 août 1914

¹⁵⁰ *Ibid*, 14 octobre 1914

¹⁵¹ *Ibid*, 10 août 1914

¹⁵² *Ibid*, 24 mai 1915, « Pentecôte en temps de guerre »

¹⁵³ http://crd1418.org/espace_scientifique/archeo/archeo_gg.htm

tranchée ainsi : « On a taillé pour la fête de la Sainte-Vierge, un autel orné de deux croix, un chapelet, des médailles, une statue de la Vierge, deux de Saint-Antoine et une de Jeanne d'Arc »¹⁵⁴. Lors de l'assaut, ils vont monter avec des emblèmes religieux fixés sur les drapeaux comme un témoin un soldat, correspondant de la Croix de l'Isère en juillet 1915 lors de l'assaut d'Hébuterne¹⁵⁵.

Les militaires prient aussi le chapelet, prière qui unit les hommes par les mêmes réceptions. Celle-ci a en effet la particularité d'être collective et contribue à vivifier les croyances. Charles Chanoz, élève en philosophie au séminaire Saint-Antoine dans la région grenobloise, combattant contre les turcs, s'attarde sur ce point dans la correspondance qu'il entretient avec sa mère¹⁵⁶. Il prie le « bon Père » deux fois par jour et, les jours de repos, va voir l'aumônier avec deux ou trois de ses camarades pour y réciter le chapelet. Un camarade de Dolomieu rapporte à sa mort, dans un assaut à la baïonnette, que son corps est encore à quelque mètres de la tranchée turque mais « ...son âme est dans une Patrie meilleure, il voulait être prêtre, il a été hostie, le bon Père là-haut a bien dû l'accueillir, il n'oubliera au ciel, ni sa mère ni la France... ».

La prière du chapelet est très courante, la Croix de l'Isère nous rapporte l'anecdote suivante : « trois hommes se rencontrent à Grenoble et en discutant constatent qu'ils sont tous vétérans de la guerre. Le premier parlant, sort un chapelet de sa poche ce que font les deux autres. Tous gardent leur chapelet et le considèrent comme source de protection¹⁵⁷. »

La foi accorde aussi aux hommes des protections exceptionnelles. La prière, le recours aux médailles et insignes semblent protéger des coups de l'adversaire. L'abbé Hamon qui sert dans une unité de zouaves poursuit dans sa lettre avec ce récit d'une au front qu'il célèbre grâce à un hôtel portatif. Lors de l'élévation, un obus tombe à cinq mètres de sa position. Tous se jettent à terre, sauf lui-même et le chef de bataillon présent. Par miracle, personne n'est touché ; l'abbé fait immédiatement le lien avec la protection octroyée par le saint sacrement. Le miracle prend aussi souvent une forme plus merveilleuse. Nous ne développerons ici que celui cité par la Croix de l'Isère, à savoir celui de la Marne, mais nous attirons l'attention de nos lecteurs sur d'autres récits de miracles, comme les anges de Mons qui seraient apparus aux soldats britanniques les 22 et

¹⁵⁴ *Ibid*, 23 décembre 1914, « Lettre de nos soldats »

¹⁵⁵ *Ibid*, 14 juillet 1915

¹⁵⁶ *Ibid*, 3 septembre 1915 « Au champ d'honneur »

¹⁵⁷ *Ibid*, 8 juillet 1917, « Souvenir de guerre »

23 août 1914, sujet occulté par la presse catholique iséroise. Dès septembre 1914, la Croix de l'Isère qualifie le subit revirement de la Marne de miracle. Celui-ci est attribué aux prières qui se sont élevées à l'occasion de la neuvaine à Notre-Dame organisée par les évêques de France à partir du 15 août, fête de l'assomption de la Vierge Marie, à la fête de la nativité (le 8 septembre, jour du repli des armées allemandes) mais aussi à la protection de la basilique de Montmartre¹⁵⁸. L'idée du miracle fait autorité dans les milieux catholiques français mais il est surprenant de constater qu'aucun récit miraculeux n'est fait de ce cet évènement inattendu bien qu'il soit évoqué en moyenne une fois tous les dix jours jusqu'en décembre 1918¹⁵⁹. En fait, le miracle dont tout le monde parle c'est celui d'août 1914 qui se poursuit durant toute la durée de la guerre : les français, absolument pas préparés, tiennent contre une armée supérieure tant en nombre qu'en matériels¹⁶⁰.

Enfin, rajoutons que la prière, tout comme la messe et les sacrements –puisque ces moments de la vie chrétienne sont souvent indissociables - arme le combattant d'héroïsme. Monsieur Barthou de la ligue de l'enseignement (ligue strictement laïque et peu favorable à l'Eglise) reconnaît même que « la prière est bonne pour armer d'héroïsme le combattant » dont « l'admirable sang-froid lui vient des forces surnaturelles¹⁶¹.

La foi est donc un lien auquel se rattacher dans les moments effroyables, qui influe un souffle héroïque et patriotique dans le cœur des hommes et leurs prières les protègent de la mort, au moins spirituelle. Les croyances ne se cachent pas et s'affirment sur l'homme et dans les tranchées où l'expérience de Dieu peut se faire seule ou en groupe. Enfin, le miracle présente deux aspects : miracle individuel où le combattant échappe prodigieusement à la mort et miracle collectif où des masses constatent le miracle. Ceci est évoqué pour traiter de la Marne en septembre 1914 même si le caractère miraculeux n'est jamais abordé.

¹⁵⁸ *Ibid*, 17 mai 1915, « Le miracle de la Marne », par Léon Daudet dans l'Action Française

¹⁵⁹ *Ibid*, Septembre 1914 à Décembre 1918

¹⁶⁰ Jacques Fontana, *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*, Paris, Editions du Cerf, 1990, p.81

¹⁶¹ *Op.cit*, 20 octobre 1914

Partie 3 : Des généraux pratiquants

[...A genoux devant le Sacré-Cœur, le général Foch a demandé au Sacré-Cœur, en lui consacrant les armées dont il avait la charge : premièrement une victoire prompte et définitive, deuxièmement une paix glorieuse pour la France...]¹⁶²



Général Edouard de Curières de Castelnau au moment au titre de grand officier de la légion d'honneur

Dans toute armée, les hommes suivent théoriquement l'exemple de leurs supérieurs hiérarchiques, qui idéalement, font office de véritables figures paternelles ! Les officiers généraux, pères de milliers d'hommes comptent parmi les images connues par les soldats et leurs noms font l'objet de véritables légendes. Parmi ces généraux, deux retiennent notre attention particulière par la place qu'ils occupent dans les journaux catholiques, Foch et De

¹⁶² Alain Denizot, *Le Sacré-Cœur et la Grande Guerre*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1994, p. 130-140

Castelnau. Ferdinand Foch est né le 2 octobre 1851 à Tarbes et commande successivement entre 1914 et 1918 le vingtième corps d'armée, la IX^e armée et devient le commandant en chef des forces alliées en 1918¹⁶³. Foch est décrit comme un général très pieu et proche de l'Eglise de France. Alors que celui-ci occupe le poste de commandant en chef de forces alliées en 1918, il consacre les armées au Sacré-Cœur en la basilique de Montmartre¹⁶⁴. Nous traiterons de ce point d'une grande importance par la suite mais remarquons que ce fait est resté secret et qu'ainsi il ne figure pas dans notre source. Celle-ci fait part d'évènements et d'anecdotes appartenant au général. Il est décrit comme un homme au caractère changé par la guerre, « autrefois brusque et nerveux », grand stratège capable de s'entendre grâce à sa maîtrise de la langue avec ses homologues et amis anglais Sir Douglas Haig et le maréchal French. Il fait preuve d'initiative et est à l'origine du renseignement par voie aérienne. Les poilus ont confiance en Foch qui leur demande beaucoup - comme lorsqu'ils sauvèrent la route de Calais sous son commandement « débordé sur ma gauche, débordé sur ma droite, j'attaque partout » - mais s'investit tel un père pour ses enfants et leur obtient des rotations plus fréquentes et des cuisines roulantes. Lorsqu'un journaliste lui demande quelle est la plus grande impression qu'il a eue pendant la guerre il rétorque sans hésiter : « c'est de voir nos soldats supporter leurs misères le sourire aux lèvres » ou encore « nos fantassins, on devrait se mettre à genoux devant eux »¹⁶⁵. Foch remplit son devoir avec acharnement si bien que, lorsqu'il atteint l'âge de la retraite dans l'armée d'active, le 1^{er} octobre 1916, il bénéficie d'une loi qui le maintient en service actif¹⁶⁶. Les officiers sous son commandement apprennent de celui-ci et l'admirent comme le capitaine dauphinois Dubarle, tombé le 4 mars 1915 qui le décrivait à son père en ces mots¹⁶⁷ :

[... Le général Foch est un prophète que son Dieu transporte. Le général dit : « l'art de la guerre ne consiste pas pour les chefs d'un rang élevé à foncer sur l'ennemi à la façon d'un sanglier ; il faut qu'il y ait accord de toutes les volontés de soumission du subordonné à une direction supérieure. La guerre est le département de la force morale ; la bataille une lutte de deux volontés ; la victoire une supériorité morale chez le vainqueur, une dépression morale chez le vaincu...]

¹⁶³ Barthélémy Edmond Palat, *La part de Foch dans la victoire*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1930, p.15

¹⁶⁴ Alain Denizot, *op.cit.*, p.130-140

¹⁶⁵ La Croix de l'Isère, 21 juillet 1916, « Le général Foch », article tiré du Soleil du Midi

¹⁶⁶ *Ibid*, 3 octobre 1916, « Le général Foch »

¹⁶⁷ *Ibid*, 5 avril 1918, « Le général Foch et A.Dubarle »

Enfin Foch est aussi décrit comme le pacificateur, celui qui gagne les batailles et négocie la paix. En effet, lors de l'armistice du 11 novembre 1918, c'est lui qui a la charge d'accueillir les propositions des envoyés du Kaiser, il est garant de la paix victorieuse¹⁶⁸ :

[... A l'heure où nous écrivons ces lignes, jeudi à midi nous ne savons pas encore de source officielle quel accueil a été fait ou sera fait par le maréchal Foch aux envoyés du Kaiser et du peuple allemand. Ce n'est pas une paix quelconque qui accourt, c'est la paix, fille de notre victoire....]

Le général fait cependant preuve d'humilité, vertu chrétienne par excellence, et déclare au chanoine Schenékelé lors d'une visite en la cathédrale de Strasbourg peu après l'armistice : « Cette victoire nous la devons à Dieu et c'est pour le remercier que je suis venu ici »¹⁶⁹.

Il fréquente régulièrement les offices avec ses hommes, et ses succès militaires lui viennent des grâces qui en découlent, vérité si évidente, que des hommes comme Clemenceau s'aventurent à l'admettre. Arrivant à l'improviste au quartier général à Bonbon en 1918, celui-ci demande à voir le général. Lorsqu'il est informé de la présence de ce dernier à la messe, il répond : « Ne le dérangez pas, cela lui a trop bien réussi, j'attendrai ! »¹⁷⁰.

Etudions maintenant l'image donnée par le quotidien catholique d'un autre général, Edouard de Curières de Castelnau. Né à Saint-Afrique, la même année que Foch en 1851, héritier des traditions militaires et depuis Saint-Cyr (promotion du Rhin, un clin d'œil du destin) appelé par la Guerre, il forgea ses armes contre lors de la première guerre Franco-prussienne de 1870 et lors des événements de la commune. Célèbre comme apôtre du Christ, il est même qualifié de général de Jésuitière indigne de ses fonctions¹⁷¹. Très jeune, il apprend son catéchisme et voue un culte particulier à Notre-Dame, sans doute sous les conseils de son parrain, le vicaire général Giray du sanctuaire de la Salette¹⁷².

¹⁶⁸ *Ibid*, 8 novembre 1918

¹⁶⁹ Alain Denizot, *op.cit*, p. 115-120

¹⁷⁰ Alain Denizot, *op.cit*, *Chapitre III*

¹⁷¹ *Op.cit*, Novembre 1915

¹⁷² *Ibid*, 19 avril 1915, « Notre-Dame de la Salette et le général de Castelnau »

Lorsque celui-ci apprend la mort de son premier fils, Xavier, alors qu'il est en pleine réflexion de stratégie militaire dans une tente de campagne. Le messenger lui annonce la terrible nouvelle, il s'arrête de parler, détourne le regard avant de reprendre son propos¹⁷³. Il est un serviteur dévoué à la cause de la Patrie et croit fermement à l'idée d'immortalité de l'âme comme il l'explique en se rendant sur les tombes de ses camarades, à la Toussaint 1914¹⁷⁴. A la mort de son troisième fils, Hugues (le second tombé est Gérald) le journal catholique isérois s'interroge sur « quels sentiments ont dû envahir le cœur du général ? » et suppose la réponse « Une fois encore sa grande foi chrétienne a dû lui apporter la plus sûre des consolations »¹⁷⁵. Nous ne pouvons malheureusement pas ici relater tous les faits notables des actions du général pendant la guerre ; néanmoins soumettons à votre bon regard les informations complémentaires sur celui-ci en annexes¹⁷⁶.

¹⁷³ *Ibid*, 27 août 1914

¹⁷⁴ *Ibid*, 3 novembre 1914

¹⁷⁵ *Ibid*, 10 octobre 1915, « Le Père et le chef ». Gérald marche sur les traces de son père. « Il est un des premiers à se porter volontaire pour occuper un poste avancé périlleux, avec un camarade « on les voyait partout indifférent au danger ». Il est blessé grièvement le 1^{er} octobre en repérant des positions ennemies sous une pluie d'obus. Il a servi dans le 20^{ème} corps dont la devise est « ohé les Alboches ! Ces sales têtes de pioche ! C'est nous les costauds à Curières de Castelnau. »

¹⁷⁶ P.

Partie II : Croire et espérer face au trépas

-

La Grande Guerre est une guerre industrielle qui produit des victimes à la chaîne. La chair humaine ne peut rien contre l'acier des obus et des balles qui pleuvent sur la ligne de front. Cette zone des combats, où les belligérants sont séparés par une étendue, minée et recouverte de barbelés ; le no man's land. Entre chaque assaut les hommes le franchissent et souvent deux fois lorsque la vague se brise contre les murailles adverses. Ce terrain est vite un cimetière à ciel ouvert, où les morts se putréfient pour le plus grand bonheur des charognards devant le regard horrifiés de leurs camarades. Face à une telle réalité l'esprit doit s'évader, s'enraciner dans une nouvelle dimension pour perdurer et survivre malgré le sort. L'homme s'évade donc par la vie intérieure il croit et amène à lui les vérités du ciel qui lui permettent d'espérer et de vivre.

Chapitre 1 : La tranchée, entre ciel et terre

-

Dans ce chapitre il s'agira d'étudier la proximité et les liens que la tranchée offre aux hommes avec le ciel. La Croix de l'Isère dépeint un front où les hommes évolueraient déjà, même avant leur mort, dans un monde de l'au-delà, surnaturelle presque, où les sens de chacun aiguisés par la guerre et les réalités de la vie seraient en éveil pour admirer les grâces venues du ciel. Les Saints-Patrons de France n'hésitent pas à se porter au secours des poilus lorsque l'occasion se présente, Notre-Dame est une mère dans la tranchée et le Sacré-Cœur assiste les francs dans leurs luttes.

Partie 1 : Les Saints-Patrons de France au secours des poilus

[...A la fin de la messe furent distribuées des médailles à Saint-Michel avec au dos les mots, Dieu et Patrie...]¹⁷⁷



Jeanne d'Arc, messagère de Dieu carte postale de la Grande Guerre

La foi est un secours certain pour le poilu. Celle-ci s'appuie sur le recours à des saints particuliers, particulièrement sur les patrons de France.

Outre Notre-Dame et le Sacré-Cœur (sur lesquels nous détaillerons notre récit) suscitant la confiance générale des fils de France, les hommes prient particulièrement Saint-Michel, l'archange patron de la France, mais aussi la bienheureuse Jeanne d'Arc, et « Sainte-Thérèse » comme en attestent de nombreuses correspondances et Ex-Voto

¹⁷⁷ La Croix de l'Isère, 1 décembre 1914, « La classe 1915 »

Source de l'image en ligne : <http://www.christaldesaintmarc.com/l-epopee-de-jeanne-d-arc-en-cartes-postales-une-magnifique-conference--a113149284?noajax>

déposées par les militaires. Des neuvaines sont organisées en l'honneur de ces saints (ou saints en devenir), la deuxième semaine de septembre pour le pourfendeur de Lucifer et la seconde du mois de mai pour la pucelle d'Orléans¹⁷⁸. Au front, les poilus sont intimes avec deux saintes particulières ; Jeanne d'arc la bienheureuse et Thérèse de l'enfant Jésus¹⁷⁹. Au-delà d'être toutes deux des femmes porteuses de l'affection maternelle dans l'imaginaire des hommes, leur vie témoigne de l'œuvre de Dieu parmi les hommes. L'enfant de Domrémy est célébrée chaque année, le 8 mai, date correspondant à la libération d'Orléans en l'an 1429¹⁸⁰. Les églises se remplissent de militaires à cette occasion et l'assistance est transportée par la foi à laquelle se mêle le sentiment patriotique¹⁸¹. La figure de Jeanne est aussi véhiculée auprès des blessés par les sœurs de la Croix-Rouge qui donnent des médailles de la Sainte de France, de Notre-Dame et de Sainte-Genève¹⁸². Enfin, la libératrice d'Orléans façonne l'héroïsme des tranchées et n'hésite pas à venir, physiquement, au secours des combattants¹⁸³. C'est ainsi qu'au mois de décembre 1914, la Croix de l'Isère publie un article attestant que de nombreux soldats allemands auraient vu Jeanne d'Arc combattre aux côtés des Français dans les tranchées, et même lui auraient tiré dessus sans succès¹⁸⁴. Le sentiment de combattre aux côtés de Jeanne se répand donc et est entretenu par l'arrière qui, dans les correspondances, n'hésite pas à envoyer au front des cartes pieuses préservant pareil espoir.

¹⁷⁸ La Croix de l'Isère, Mai et Septembre pour chaque année de la guerre.

¹⁷⁹ Nous les qualifierons de saintes puisque c'est ainsi que les soldats les nomment, néanmoins elles ne seront béatifiées qu'après la guerre.

¹⁸⁰ Rappelons sa mission de proclamer le Christ Roi de France par l'intermédiaire de Charles VII : dans le *Brevarium Historial* (archives du Vatican) est fait mention de cette phrase de la pucelle : « Moi Jeanne, je donne ce royaume à Jésus » et le Christ répond dans la bouche de Jeanne « et moi, Jésus, je rends le royaume à Charles » Fait connu sous le terme de triple donation, Charles donnant son Royaume à Jeanne le donnant elle-même à Jésus rappelant ainsi le baptême de Clovis et la vocation très chrétienne de la France.

¹⁸¹ *Op.cit*, 16 mai 1915, « La fête de Jeanne d'Arc »

¹⁸² *Op.cit*, 7 octobre 1914

¹⁸³ Il est d'ailleurs remarquable de constater que La Croix de l'Isère ne fait jamais part des apparitions mariales dans la Marne au cours de la guerre – malgré de nombreux témoignages qui inscrivent l'évènement dans la postérité – mais rapporte un fait moins connu, la présence de Jeanne dans les tranchées.

¹⁸⁴ *Op.cit*, 22 décembre 1914



VA-T'EN ! Carte postale de la Grande Guerre par Sergueï Solomko¹⁸⁵

La dévotion à la petite Thérèse de l'enfant Jésus est moins rapportée dans le journal catholique mais découle naturellement du modèle de Jeanne pour qui elle éprouvait une immense admiration (toutes deux sont aujourd'hui patronnes secondaires de la France). Très peu d'articles en font part, mais il convient tout de même d'en dresser un bref tableau. Le cimetière de Lisieux devient un véritable lieu de pèlerinage pendant la guerre où les armées défilent pour se confier à la petite carmélite¹⁸⁶. Les hommes écrivent directement au Carmel de Lisieux pour y confier leurs prières, lettres qui ont été archivées et constituent aujourd'hui un vivier important de preuves matérielles de cette dévotion à « la petite Thérèse »¹⁸⁷.

¹⁸⁵ <http://www.delcampe.net/page/item/id,136664465,var,SOLOMKO-VA-T-EN-1482-Patriotique-Jeanne-D-arc-et-Soldat-Guerre-18-CPA,language,F.html> consulté le 20 mai 2015. Nous constatons que sur l'image, Jeanne est déjà représentée avec une auréole, qui laisse présager de sa sainteté, bien qu'officiellement elle n'ait pas encore été béatifiée.

¹⁸⁶ Sébastien Vogt, *La dévotion des combattants à la « petite sœur » Thérèse de Lisieux pendant la première guerre mondiale*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Jean-Noël Grandhomme, Université de Strasbourg, 2012, p. 45

¹⁸⁷ *Ibid*, p. 46

Jeanne d'Arc et la carmélite présentent enfin le point commun d'avoir été canonisées, grâce à leur présence dans le cœur des hommes pendant la guerre. Ce fait en lui-même constitue déjà un miracle au-delà des procès de canonisation¹⁸⁸.

¹⁸⁸ La sœur de l'enfant Jésus est canonisée le 17 mai 1925

Partie 2 : Notre-Dame, une mère dans la tranchée

[...A la première bataille de la Marne, nous avions devant nous dans le ciel une Dame blanche qui nous tournait le dos et nous repoussait de ses deux mains. Malgré nous, nous étions pris de panique, nous ne pouvions plus avancer. Trois de nos divisions au moins ont vu cette apparition. C'était sûrement la Sainte-Vierge ! A un moment, elle nous a tellement épouvantés que nous nous sommes tous enfuis, les officiers comme les autres. Seulement le lendemain ils ont défendu d'en parler sous peine de mort : si toute l'armée l'avait su, elle aurait été démoralisée. ...]¹⁸⁹



Apparition de la Sainte-Vierge à Mélanie et Maximin à La Salette en Isère le 19 septembre 1846

Une autre figure féminine fait l'objet d'une dévotion immense pendant la Grande Guerre, celle de Notre-Dame. Traditionnellement dans l'Eglise catholique, la prière à la

¹⁸⁹ Témoignage d'un soldat allemand à Liège après l'armistice.
<http://www.christaldesaintmarc.com/l-epopee-de-jeanne-d-arc-en-cartes-postales-une-magnifique-conference--a113149284?noajax>

mère du Sauveur est perçue comme la plus efficace¹⁹⁰. Marie, c'est la figure de la Mère, douce, pleine d'amour pour ses enfants, immaculée (le pêché n'a pas d'empire sur elle, terme que certain confondent avec son caractère virginal¹⁹¹) et qui intercède sans cesse auprès du Christ. La France est très liée à Notre-Dame : sur l'étendard de Jeanne figurait les noms « Jésus, Maria » ou encore Louis XIII la proclamant Reine de France le 15 août 1637¹⁹². La révolution française et l'avènement des lumières marquent le début des persécutions pour l'Eglise catholique en France : la République proclame la déclaration universelle des droits de l'Homme et du Citoyen le 26 août 1789, quatre ans plus tard elle pose les principes de cet idéal contre la Vendée inféodée au nouvel ordre social¹⁹³. Le Roi assassiné, sa tête présentée à la foule, la France libérée du tyran peut le remplacer par de vrais républicains, respectueux de l'Homme, comme Robespierre, Carrier, Westermann ou encore Turreau. C'est dans ce contexte que commence le XIX^e siècle, que l'on pourrait qualifier de « siècle de Marie » : la Sainte-Vierge apparaît quatre fois ; en 1830 rue du Bac à Paris à Sœur Catherine, en 1846 auprès de deux enfants, Maximin et Mélanie à La Salette, du 11 février au 16 juillet 1858 à Lourdes à la petite Bernadette et en 1871 à Pontmain aux jeunes Eugène et Joseph¹⁹⁴. Le message de Notre-Dame est sensiblement le même, et en le simplifiant à l'outrance, il pourrait se résumer à la nécessaire conversion de l'âme française pour ne pas s'attirer la colère de son Fils. La Grande Guerre et avant elle la guerre franco-prussienne de 1870-1871 est donc perçue comme un divin châtiment¹⁹⁵. C'est dans ce contexte que le culte à Notre-Dame est très répandu sinon le plus répandu au front et donne une dimension toute miraculeuse à la tranchée. Chacun est fier d'arborer une médaille de sa « Mère du ciel » en laquelle réside leur entière confiance et ferme espérance la priant à chaque instant¹⁹⁶. Il est très fréquent que les unités se consacrent à la Reine de France, particulièrement dans les hauts lieux dédiés à Notre-Dame comme Lourdes et La Salette. Au mois d'août 1914, de nombreuses unités défilent dans ces sanctuaires. A Lourdes par exemple, un régiment de Hussard de réserve se confesse, communie et assiste à la messe au rosaire puis défile à cheval devant l'Evêque de Tarbes les bénissant¹⁹⁷. Le 5

¹⁹⁰ Jean, 2, 1-11 Les noces de Cana

¹⁹¹ Le dogme de l'immaculée conception est défini par la bulle *Ineffabilis Deus*, le 8 décembre 1854.

¹⁹² Alain Denizot, *Le Sacré-Cœur et la Grande Guerre*, Paris, Nouvelles Editions latines, 1994

¹⁹³ Alain Denizot, *Le Sacré-Cœur et la Grande Guerre*, Paris, Nouvelles Editions latines, 1994

¹⁹⁴ Jean Stern, *La Salette volume 3*, Paris, Les éditions du Cerf, 1991, p. 146.

¹⁹⁵ Nous développerons cette thèse dans la troisième partie de ce chapitre.

¹⁹⁶ La Croix de l'Isère, 26 novembre 1914, « Lettre de nos soldats »

¹⁹⁷ La Croix de l'Isère, 30 août 1914, l'article ne le précise pas

août, au collège Notre-Dame de Guingamp, les soldats d'une compagnie du 48^e de ligne prêteront serment devant la Vierge, auprès de leur capitaine, de vaincre ou de mourir¹⁹⁸. Dans le même temps, une compagnie de soldats bretons traverse la France pour faire le pèlerinage de La Salette¹⁹⁹. Au front, la confiance envers la bienheureuse mère de Dieu ne faiblit pas comme en témoigne ce père de famille à ses enfants dans une lettre peu avant Noël 1914, « J'ai confiance en Dieu et en la Sainte-Vierge, je serai préservé des boulets et des balles »²⁰⁰. D'autres remercient la Vierge pour ses bienfaitrices intercessions comme ces alpins stationnés en Alsace. Le fait est relaté par la Croix de l'Isère et nous faisons le choix de vous livrer l'article dans le détail car il dévoile de la foi déployée par les hommes et de l'aide de Notre-Dame²⁰¹ :

[...Un maréchal des logis du ...^e d'artillerie de Montagne souffrait, l'hiver dernier de voir les hommes de sa pièce exposés sans vêtements chauds à l'âpre vent d'Alsace. Il écrivit pour eux au Puy, sachant bien que dans la ville des dentelles, pour réchauffer nos soldats, le cliquetis des aiguilles avait remplacé la chanson des fuseaux. Son appel ne resta pas sans écho, il eut bientôt la joie de distribuer autour de lui un ballot de lainage. Les artilleurs ainsi munis voulurent perpétuer le souvenir du bienfait car ils n'ignoraient pas que, le Puy et Notre-Dame étaient inséparables, leur reconnaissance devait monter jusqu'à la vierge noire. Ils choisirent en son honneur un formidable ex-Voto : leur canon qu'ils baptisèrent d'un beau nom, Notre- Dame du Puy. Marie agréa l'hommage de ces jeunes français elle qui porte parmi ses noms glorieux celui de Reine de la Victoire, fit désormais partager son titre à son filleul de bronze. Il batailla si vaillamment sur les hauteurs d'Alsace que le général à la suite de combats heureux, citant à l'ordre du jour tous les canonnières, voulut aussi décorer le canon. Et voilà comment en un coin de terre reconquise Notre- Dame du Puy reçut la croix de guerre, quant au maréchal des logis, il refusa les galons de chef, puis l'épaulette d'officier mitrailleur voulant rester jusqu'au bout de l'épopée le servant de sa pièce et par là le chevalier de Notre-Dame...]

Notre-Dame apporte le soutien nécessaire aux hommes et prend miraculeusement part à la guerre. Dans leurs correspondances, les hommes font aussi part à leur famille de leur reconnaissance à la Vierge s'ils « s'en tirent sains et saufs » ; comme ce paysan, servant à Poperinghe en Belgique le 24 octobre 1914, l'écrivait à son épouse²⁰² :

¹⁹⁸ La Croix de l'Isère, 30 août 1914

¹⁹⁹ *Ibid*, 14 août 1914

²⁰⁰ *Ibid*, 23 décembre 1914

²⁰¹ *Ibid*, 31 décembre 1915, « Autour de la Guerre »

²⁰² *Ibid*, 19 janvier 1916, « Nos paysans à la guerre », on peut supposer que son épouse n'envoie que tardivement la lettre de son mari à la feuille catholique, puisque presque dix-huit mois sont passés entre l'écriture de cette lettre et sa publication.

[...Je crois bien que le pays où nous sommes est bien sous la protection de la Sainte-Vierge car ses statues et ses autels ornent les rues et les maisons. Ce qui fait que nous sommes très bien protégés...Moi en revenant, s'il plait à Dieu, j'irai faire un voyage à Lourdes ça fera le tour de France ...]

Un de ses camarades raconte :

[...Hier encore j'ai pu m'agenouiller quelques instants au pied d'une superbe petite grotte consacrée à Notre Dame de Lourdes et je vous assure que cela réconforte de se retrouver aux pieds de notre mère du ciel, lorsque les circonstances nous obligent à être si loin de notre famille [...] Il faut savoir attendre et se dire que, quand le Bon Dieu trouvera que l'épreuve a assez duré, et bien, il saura y mettre fin [...] Et si la Sainte-Vierge ne nous soutenait pas de son intercession il y a des moments où l'on pourrait se décourager ; mais avec Dieu et Marie, il n'y a pas de découragement possible ...]

Enfin la Reine des Victoires s'investit aussi directement dans la guerre : même si la Croix de l'Isère ne relate jamais en détail l'évènement du miracle de la Marne comme le fit le courrier de la Manche en 1917, il nous est quand même nécessaire d'aborder la question du miracle de septembre 1914. Pour développer cette question, nous nous appuyerons sur les propos d'Alain Denizot qui précise de ces témoignages concernant le miracle, que seul un religieux peu en juger²⁰³. La France est au bord de la rupture : le 2 septembre, les armées allemandes sont à quarante-cinq kilomètres de Paris, et le gouvernement français quitte Paris pour Bordeaux. La situation semble désespérer, les troupes françaises en large infériorité numérique sont épuisées par la retraite et manquent de vivres et de munitions²⁰⁴. L'armée allemande est stoppée net à partir du 5 septembre et recule, en déroute le 8, jour de la nativité de la Vierge Marie. Cent mille hommes ne parviennent plus à avancer, stoppés comme par une force venue du ciel protégeant la France, fille aînée de l'Eglise. Plusieurs témoignages d'allemands relatent ce fait et sont unanimes : devant la déroute des armées françaises, la Reine de France est elle-même venue au secours de son royaume. Ce fait est occulte et l'allemand qui en parlerait serait puni de mort conformément à la décision de sa hiérarchie de cacher ce miracle. Certains prisonniers ou blessés ont quand

²⁰³ Alain Denizot, *Le Sacré Cœur et la Grande Guerre*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1994, Chapitre III

²⁰⁴ Ibid, Chapitre III

même témoigné de ce fait édifiant. Un soldat allemand, prêtre de condition blessé avoue à des sœurs religieuses le fait juste avant d'expier :

[...Comme soldat, je devrais garder le silence, comme prêtre, je crois devoir dire ce que j'ai vu. Pendant la bataille de la Marne, nous étions surpris d'être refoulés car nous étions légion, comparés aux Français et nous comptions bien arriver à Paris. Mais nous vîmes la Sainte-Vierge toute habillée de blanc avec une ceinture bleue, inclinée vers Paris [...] elle nous tournait le dos et de la main droite, semblait nous repousser [...] Cela je l'ai vu et un grand nombre des nôtres aussi. ...]

Un autre soldat allemand, très grièvement atteint et condamné par ses blessures raconte²⁰⁵ :

[... Vous m'avez soigné avec beaucoup de charité, je veux faire quelque chose pour vous en vous racontant ce qui n'est pas à notre avantage, mais qui vous fera plaisir. Je paierai ainsi un peu de ma dette. Si j'étais sur le front, je serais fusillé, car défense a été faite de raconter, sous peine de mort ce que je vais vous dire: vous avez été étonnés de notre recul si subit quand nous sommes arrivés aux portes de Paris. Nous n'avons pas pu aller plus loin, une Vierge se tenait devant nous, les bras étendus, nous poussant chaque fois que nous avions l'ordre d'avancer. Pendant plusieurs jours nous ne savions pas si c'était une de vos saintes nationales, Geneviève ou Jeanne d'Arc. Après, nous avons compris que c'était la Sainte Vierge qui nous clouait sur place. Le 8 septembre 1914, Elle nous repoussa avec tant de force, que tous, comme un seul homme, nous nous sommes enfuis. Ce que je vous dis, vous l'entendrez sans doute redire plus tard, car nous sommes peut-être 100.000 hommes qui l'avons vu.]

Notre-Dame est donc présente dans la tranchée et opère de nombreux miracles auprès des combattants ; le plus célèbre étant sans nul doute celui de la Marne. La dévotion à Notre-Dame est la plus répandue dans la tranchée, celle-ci cristallisant toutes les attentes et espérances des hommes. Remarquons tout de même un fait pour le moins surprenant : non seulement la Croix de l'Isère ne parle pas dans les faits de l'apparition de Notre-Dame sur le front repoussant les allemands dans la Marne en 1914, mais le journal ne fait pas non plus allusion à l'apparition de Versailles (elle serait apparue à Marcelle Lanchon future

²⁰⁵ Ibid, Chapitre III, Alain Denizot cite le courrier de la manche du 14 janvier 1917. Il faut d'ailleurs remarquer qu'André Laurent dans son livre sur la Bataille de la marne (André Laurent, *La Bataille de la Marne*, Paris, Broché, 1982) n'en fait guère allusion ce qui peut s'expliquer par la date de parution : le renouveau historiographique de l'étude de la Grande Guerre connaît un tournant dans les années 1990.

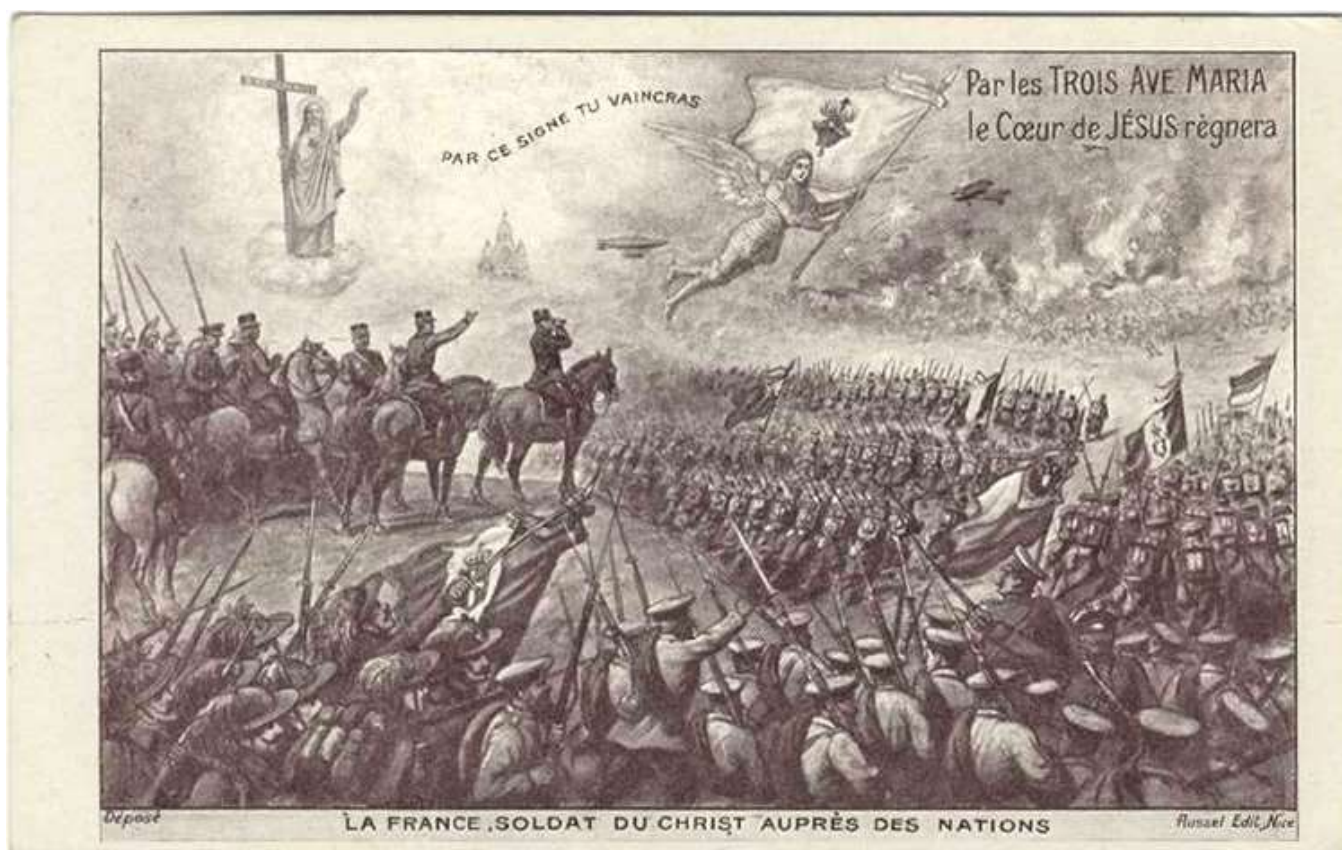
religieuse le 8 septembre 1914 en la chapelle Notre-Dame des armées²⁰⁶) mais surtout aux apparitions de Fatima du 13 mai au 13 octobre 1917 très significatives puisqu'elles rassemblent des milliers de personnes autour de Jacinthe, François et Lucie qui assistent à des phénomènes miraculeux comme le miracle du soleil²⁰⁷. En période de guerre le journal ne centrait pas l'information sur l'étranger en paix mais sur la guerre. Ainsi les informations n'ont pas pu arriver jusqu'aux rédactions françaises et trouver un écho dans le cœur des lecteurs.

²⁰⁶ Aucune enquête canonique n'a été effectuée à ce jour

²⁰⁷ Le soleil se met à « danser » dans le ciel Benoit Bemelmans, Jacinthe de Fatima. Souffrir pour sauver les pêcheurs, Paris, TFP, 2010, p. 53

Partie 3 : Le Sacré-Cœur

[...O Christ Jésus, Fils du Dieu vivant, vrai Dieu et vrai homme, véritablement présent dans l'hostie sainte, moi citoyen français en mon nom et au nom de ma famille, en union avec toute la France catholique, je vous reconnais librement et solennellement comme souverain Seigneur et Maître et comme chef suprême de la patrie française [...] Dans la mesure de mes forces et de ce que vous donnerez d'influence et de liberté, je vous promets de travailler à rétablir par votre Sacré-Cœur votre règne social sur la France.. . . .]²⁰⁸



Carte postale reçue au Carmel de Lisieux pendant la Grande Guerre²⁰⁹

²⁰⁸ La Croix de l'Isère, 25 décembre 1915, « Acte d'hommage au Sacré-Cœur » (à renouveler le jour de Noël)

²⁰⁹ <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/apres-1897/la-1ere-guerre/1ere-guerre-cartes-postales-et-images>

La dévotion à Notre-Dame reste néanmoins le plus souvent intime et personnelle contrairement au culte du Sacré-Cœur qui s'établit dans une optique religieuse et patriotique, prière collective donc. Ces deux vénération sont très liées comme le souligne, Louis Joseph, Evêque de Grenoble suggérant que la prière à Marie et la façon la plus sûre de toucher la Sacré-Cœur²¹⁰.

Le Sacré-Cœur tient une place centrale dans le conflit²¹¹. Sa dévotion remonte aux origines de la nation française si bien que la France est liée au cœur même de Jésus. Plusieurs évènements entrecroisent religion et fait politique : du labarum de Constantin en 306 (l'In Hoc Signo Vinces de la victoire dans les Alpes contre les armées de Maxence), le baptême de Clovis qui marque la naissance du royaume des francs²¹² à la bannière de Saint-Louis et à l'étendard de Jeanne d'arc. L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur est double : sensible (dévotion corporelle) et spirituel (invisible, dévotion symbolisée par la charité du Christ et son amour pour les hommes qui se témoigne par sa passion et dans l'eucharistie). A l'époque moderne, la dévotion au Sacré-Cœur se précise sous l'impulsion des religieuses de la visitation (les initiales sur le blason de l'ordre, IMS, sont en fait la réunion des initiale IHS (Jesus hominum salvator) et MA (Maria). Les visitandines sont les premières en France à rendre un culte établi au Sacré-Cœur, puis Saint-Jean Eudes, le fondateur de la congrégation de Jésus et Marie, pense le premier à un culte liturgique au cœur de l'aimable Sauveur. C'est à cette période que se développe véritablement la dévotion au Cœur de Jésus : en 1673, le 1^{er} juillet pour la fête de la visitation, à Paray-le-Monial, Margueritte Marie Alacoque (1647-1690), membre de l'ordre, a une vision du Sacré-Cœur. La voyante aura plusieurs visions successives qu'elle résumera en douze points à l'attention des monarques et des fidèles (Nous ne détaillerons pas le message du Sacré-Cœur mais nous vous invitons à vous y référer en annexes pour mieux saisir l'ampleur de la dévotion à celui-ci). Avançons encore un peu dans la chronologie (sautant l'épisode des guerres de Vendée pendant lesquelles les soldats de l'armée catholique et

²¹⁰ *Op.cit*, 5 août 1914

²¹¹ Nous développons ce paragraphe suivant les propos d'Alain Denizot dans *Le sacré Cœur et la Grande Guerre*

²¹² Nous soumettons à nos lecteurs cet extrait de l'ecclesiae remensis d'Hincmar, archevêque de Reims, élément à l'origine de la Patrie pour les catholiques français : [...Soudain une lumière plus éclatante que le soleil inonde l'Eglise ! Le visage de l'évêque en est irradié. En même temps une voix retentit : apprenez mon Fils que le royaume de France est prédestiné par Dieu à la défense de l'Eglise romaine qui est la seule véritable Eglise du Christ. Ce royaume sera un jour grand entre tous les royaumes et il embrassera toutes les limites de l'Empire romain. Et il soumettra tous les peuples à son sceptre. Il durera jusqu'à la fin des temps ! Il sera victorieux et prospère tant qu'il sera fidèle à Dieu. Mais il sera rudement châtié toutes les fois où il sera infidèle à sa vocation...]

royale portaient un Sacré-Cœur à la poitrine) et arrêtons-nous à la construction du temple du vœu national, symbole fort, sur les ruines de la commune. Le Sacré-Cœur de Montmartre se construit sur le vœu national des catholiques de France comme l'exprime Alexandre Legentil en 1871²¹³. Au front le Sacré-Cœur est omniprésent : sur l'homme, sur les armes et même sur les drapeaux si bien que le gouvernement dû interdire le port de cette pieuse image²¹⁴. Comme nous le suggérons dans la première partie de ce chapitre, Foch consacra les armées françaises au Sacré Cœur entre le 8 juillet 1918, date à laquelle l'abbé Boyer, curé de Bonbon lui écrit l'urgence qu'il y a d'« agenouillé devant une statue du Sacré-Cœur de Jésus, Roi de France, lui consacrer toutes vos armées françaises. » Le 16 juillet 1918, le général lui rend visite et lui annonce qu'il a fait tout ce que l'abbé lui demandait et « même plus ». Les armées ont donc été consacrées au Sacré-Cœur et quatre mois plus tard s'achevait cette guerre qui semblait interminable.

Les soldats des armées françaises n'ont pourtant pas attendu 1918 pour s'offrir au divin cœur et ont même été à l'initiative de ce pieu projet. La Croix de l'Isère transmet à ses lecteurs les lettres de soldats, où ceux-ci réclament que des campagnes pour la consécration des armées et de la France au Sacré-Cœur soient entreprises²¹⁵. Le général Cherfils lui-même fait part de sa volonté dans le journal catholique de Paris de consacrer les armées au Cœur de Jésus. Il cite un de ses soldats qui lui avait écrit dans ce but :

[...et vous demande du fond de ma tranchée à cent-cinquante mètres de l'ennemi la permission de soumettre une idée à votre haute compétence. Cette idée est née sur un champ de bataille et ne rencontre parmi nous que d'enthousiastes approbations...]

Dès les premières semaines de mobilisation, civils et militaires se mélangent à Montmartre, se reliant de nuit comme de jour pour supplier le Sacré-Cœur d'accorder la victoire, chantant le cantique « Pitié mon Dieu c'est pour notre Patrie »²¹⁶. A la mobilisation, les hommes sont accueillis dans les gares par des distributions gratuites

²¹³ Voir en annexe, précisons par la même occasion que la basilique n'est pas consacrée pendant la guerre. La consécration initialement prévue le 17 octobre 1914 par le cardinal Amette, jour de la fête de la bienheureuse Marguerite Marie, n'arrive que le 16 octobre 1919.

²¹⁴ Nous traiterons de cette affaire dans le troisième chapitre

²¹⁵ *Op.cit.*, 25 janvier 1915, « La guerre et Montmartre »

²¹⁶ *Ibid.*, 19 août 1914, « A Montmartre » Nous pouvons supposer selon les informations fournies par l'historien de Montmartre le Père Jacques Benoist qu'il s'agit du cantique composé par Aloys Kunc en 1872.

d'insignes du Sacré-Cœur qui leurs apportent réconfort et protection au combat. Ceux-ci témoignent que « l'on sent vraiment l'amour de notre Seigneur pour la France malgré l'étreinte terrible de l'épreuve, on peut avoir confiance »²¹⁷.

Au cours de leurs permissions, les militaires n'hésitent pas à se rendre en pèlerinage à Paray-le-Monial ; le culte du divin cœur ne fait aucune exception, du chasseur, marsouin, artilleur, zouave au général chacun se rend ou a au moins les mains jointes, en union de prière, avec les fidèles du sanctuaire. Paray-le-Monial et Montmartre deviennent véritablement les capitales de la France du temps de guerre. Le général Pau par exemple se rend en grand succès - acclamé par les pèlerins - le 15 septembre 1914 à Paray-le-Monial²¹⁸. A Montmartre, ont lieu, pendant toute la durée de la guerre, des cérémonies qui rassemblent les acteurs de la guerre, tant militaires, politiques que religieux : la Croix de Paris dresse le portrait de ces cérémonies²¹⁹ :

[...La nef principale et le chœur étaient bondés d'hommes parmi lesquels beaucoup d'officiers, de soldats et de mutilés de guerre. Au premier rang, les délégations des diverses académies, un grand nombre de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux, de membres de corps constitués. Après le chant du Magnificat Mr Crépin gardien de la basilique est monté en chaire. Il salue le cardinal. Mgr Herscher représentant de l'Alsace, l'élite intellectuelle et parlementaire, l'armée, les Hommes de France au Sacré Cœur, la foule [...] Aujourd'hui encore, c'est une prière vraiment nationale qui s'élève vers le ciel ...]

L'insigne du Sacré-Cœur a une vertu miraculeuse pour de nombreux poilus, eux-mêmes surpris de ne pas avoir été tués lors des combats. Un soldat des terres froides du Dauphiné, téléphoniste dans la Meuse et légèrement blessé à la tête par un éclat d'obus, écrit à sa femme²²⁰ :

[...ne t'inquiète pas de moi je suis complètement rétabli et je vais reprendre le service. Je puis dire que j'ai pu voir la mort de près. Sur cent fois quatre-vingt-dix-neuf on devait y rester [...] Voir tout briser à côté de nous, et rester intact : vraiment c'est chose extraordinaire. Je te dirai que trois heures avant le bombardement, il y avait à côté de nous un sergent Fourier, qui est je crois, un curé, et qui venait chaque jour nous rendre visite. Il nous a remis le matin même à nous deux de petits Sacré Cœur. J'en avais quatre, il m'en avait donné

²¹⁷ *Ibid*, 28 septembre 1914, « Le Sacré-Cœur et l'armée française »

²¹⁸ *Ibid*, 14 mars 1915, « Le général Pau à Paray-le-Monial »

²¹⁹ *Ibid*, 29 mars 1916, « Nouvelles religieuses »

²²⁰ *Ibid*, 22 octobre 1915, « Lettre de nos soldats »

un pour moi et pour chacun de nos trois petits enfants. Je t'en envoie un pour la petite malade. Il la protégera...]

Le Sacré-Cœur qui avait protégé le père protégea en effet si bien l'enfant que le lendemain du jour où on lui fit porter l'image bénie venue du front elle se trouva complètement rétablie.

Enfin, les drapeaux des armées françaises sont exposés dès le début de la guerre à Paray-le-Monial dans la chapelle des manifestations du cœur de Jésus. Les drapeaux alliés viennent s'y ajouter dès avril 1915²²¹.

Le Sacré-Cœur fait donc l'objet d'une dévotion collective et patriotique. Paray-le-Monial et la basilique de Montmartre rassemblent de nombreux pèlerins en provenance des armées, sans distinction de grade, et deviennent les capitales de la France catholique. Enfin, le Sacré-Cœur protège les unités et les hommes qui s'abandonnent à lui.

²²¹ *Ibid*, 1 mars 1917, « Les drapeaux alliés à Paray-le-Monial »

Chapitre 2 : L'espérance

-

La Foi permet au poilu de développer sa vertu militaire et le transforme en véritable défenseur héroïque de la France. Bien que physiquement dans la tranchée, son âme voit au-delà des réalités terrestres et est touchée par les vérités de Dieu. De son cœur abonde l'espérance qui jaillit de sa personne, subjuguant les camarades.

Libéré des servitudes du trépas, le soldat est conscient de son incertaine destinée dans ces vastes plaines éteintes fauchées par la mort où chaque moment est l'occasion d'être pénétré par l'acier. Le ciel couvert d'intempéries foudroyantes, n'est pas pour autant rayonnant d'espérance. L'espérance, qualité disposant le chrétien à placer sa confiance dans les promesses du Christ, à prendre appui, non pas sur ses forces, mais sur les vertus de la grâce du Saint-Esprit. Celle-ci résulte de la prière sur laquelle nous nous sommes déjà attardés et pousse le croyant sur les traces de Celui qui est la Vie, Jésus sauveur des hommes, par sa passion. Ainsi l'homme de la tranchée Lui offre ses souffrances, s'abandonne à Lui, à l'idéal pour lequel il offre sa vie. L'appel de Dieu est pressant si bien qu'il s'exprime aussi par la conversion des âmes.

Partie 1 : Des soldats, saint martyrs, sur les traces du Sauveur

[... Peut être notre fierté d'hommes et de français sera-t-elle humiliée comme la vôtre par les chaînes et les opprobres dont la couvrira un ennemi vainqueur. Peut-être même, ô Jésus ! Nous demanderez-vous de répandre tout notre sang pour la France comme vous avez répandu tout le vôtre pour l'humanité sur la croix de votre calvaire. Notre humilité accepte pleinement cette mort comme expiation juste et salutaire de nos fautes [...] Notre espérance attend de cette mort jointe à la vôtre une valeur de rédemption qui méritera à notre pays des grâces magnifiques de résurrection et de prospérité religieuse et sociale...]²²²



Pour l'Humanité, Pour la Patrie. Carte postale de la Grande Guerre, (peinture de J-J Weerts)

²²² La Croix de l'Isère, 5 octobre 1915, « Prière d'un soldat »

Carte postale reçue au Carmel de Lisieux pendant la Grande Guerre. Le peintre du tableau représenté est un peintre académique, Jean Joseph Weerts (1846-1927)

Au cours de la guerre, dès les premiers assauts, l'espérance est omniprésente parmi les paroissiens du front. Celle-ci est suscitée par de multiples facteurs ; la rapide mobilisation des hommes au secours de la Patrie, l'espoir d'une guerre courte, l'union sacrée du mois d'août, la ferveur religieuse dans les armées et le miracle de la Marne. Cependant de multiples facteurs laissent entrevoir plusieurs aspects de l'espérance. Ainsi seule l'espérance qui naît de la vie intérieure et spirituelle du cœur des hommes retiendra notre attention.

Cette espérance est puisée dans la volonté de l'homme catholique d'offrir ses souffrances pour le Salut de la Patrie, à l'image du Christ en croix, qui, du haut de son Calvaire, racheta l'humanité toute entière. Dès le 7 septembre 1914 soit trente-cinq jours après l'entrée en guerre, la Croix de l'Isère compare dans un article rhétorique les morts et les blessés français « à Notre Seigneur Jésus-Christ qui a versé son sang pour nous »²²³. Le même mois, Henri Cuzin sous-lieutenant au 11^e BCP tout juste sorti de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr - promotion de la Croix du Drapeau – tombe à l'ennemi en s'écriant « Vive Dieu et vive la France »²²⁴. L'acceptation du don de soi est générale et chacun s'efforce de s'y soumettre par la prière comme le sous-lieutenant Jacques Jacquier, ancien élève des Minimes et des facultés catholiques de Lyon, mort pour la France le 16 juin 1915 à l'âge de 22 ans²²⁵. Il compose cette prière que la feuille catholique iséroise publiera à titre posthume²²⁶ :

[...Merci de nous avoir donné pour Patrie la France que vos Pontifes romains, les successeurs de Pierre, ont appelé leur fille aînée et qu'ils nous ont prédit d'être le nouveau Israël, le peuple chéri entre tous de votre prédilection [...] Peut être notre fierté d'homme et de français sera-t-elle humiliée comme la vôtre par les chaînes et les opprobres dont la couvrira un ennemi vainqueur. Peut-être même, ô Jésus ! Nous demanderez-vous de répandre tout notre sang pour la France comme vous avez répandu tout le vôtre pour l'humanité sur la croix de votre calvaire. Notre humilité accepte pleinement cette mort comme expiation juste et salutaire de nos fautes [...] Notre espérance attend de cette mort jointe à la vôtre une valeur de rédemption qui méritera à notre pays des grâces magnifiques de résurrection et de prospérité religieuse et sociale...]

²²³ *Op.cit*, 7 septembre 1914

²²⁴ *Ibid*, 20 septembre 1914 / Livre d'or des Saint Cyriens morts pour la France/ BCP, bataillon de Chasseurs à Pied

²²⁵ http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=664885&debut=0 consulté le 20 mai 2015

²²⁶ *Op.cit*, 5 octobre 1915, « Prière d'un soldat »

Ainsi l'espérance est double pour ce sous-lieutenant : sa résurrection mais aussi et surtout le redressement de la France tel que sa condition de catholique le pousse à concevoir celle-ci ; ce qui en fait un saint de France. Les prières ne sont pas composées seulement par les hommes du front. L'arrière en écrit aussi afin de « préciser leurs angoisses et y substituer l'espérance » pour reprendre le terme de Maurice Barrès²²⁷. (Maurice Barrès -1862-1923 - écrivain et homme politique français, il sera entre autre académicien, et définit la Patrie, comme la terre et les morts). Ainsi, l'académicien vante un ouvrage « à l'aspect peu remarquable » intitulé Cantiques pour les soldats de J.Bellouard à deux sous l'exemplaire²²⁸. Cet ouvrage est à l'attention des soldats et les familles sont invitées à le faire parvenir jusqu'au front.

La mort n'est cependant pas perçue par tous comme l'accomplissement du service de la Patrie selon le modèle de Dieu. Un « petit breton », Jean Marie le M..., agonisant auprès d'une sœur de la Croix-Rouge lui confie, « Ma sœur le médecin dit que je vais mourir, c'est pénible de mourir si jeune, je voudrais bien rester sur la terre pour travailler à la gloire de Dieu... » et en mourant il plaque un crucifix contre son cœur et exprime sa joie de contempler le Seigneur et la victoire de la France²²⁹. L'espérance est ici limpide, définie par le mourant. Spirituelle d'abord par la contemplation de Dieu au paradis, temporelle ensuite, par la victoire de la France.

Cette victoire n'est pas seulement terrestre. Il s'agit aussi d'une victoire morale contre « l'empire de la subversion » aux frontières s'étendant bien au-delà des baïonnettes allemandes²³⁰. Cette victoire s'acquiert par la guerre et grâce à la guerre. La Croix de l'Isère écrit en septembre 1914²³¹ : « Le souffle de foi et d'amour qui est passé sur notre armée et sur la France entière est déjà un souffle de résurrection et de vie surnaturelle ». Ainsi, l'espérance de la victoire française inclut aussi une dimension spirituelle : la victoire de la France catholique. Cette victoire implique le martyr catholique, qui, au-delà de la dimension spirituelle, édifie les acteurs politiques promoteurs de l'idée laïque d'avant-guerre. La France catholique espère que son sacrifice ne sera pas vain politiquement. Maurice Barrès écrit²³² :

²²⁷ *Ibid*, 8 février 1916, « Prières et chants pour le temps de la guerre » par Maurice Barrès

²²⁸ Voir un exemple de cantique en annexe

²²⁹ *Ibid*, 13 mai 1915, « Les derniers moments d'un petit breton »

²³⁰ Voir le chapitre III

²³¹ *Ibid*, 29 septembre 1914, « Le Sacré-Cœur et l'armée française »

²³² *Ibid*, 6 décembre 1915, « La leçon qui vient du front » par Maurice Barrès

[...Mais s'il convient aussi que nous sachions pour vous en aimer davantage que vous êtes les saints et les martyrs de la France. Au milieu de vous le prêtre n'est pas déplacé. Il n'y compromet pas son caractère sacré. On serait mal à l'aise de le voir mêlé à une guerre de gloire et guerroyant pour rien, pour le plaisir ; mais il est à sa place quand nous sommes engagés dans une lutte qui est en même temps que la libération de Metz et de Strasbourg, le plus haut conflit intellectuel et moral. Un colosse de violence, servi par un incomparable outillage de meurtre s'élance pour écraser le monde des esprits, pour anéantir le dépôt des plus antiques traditions. Les anges du ciel devraient se porter eux même sur la brèche, les ailes étendues. Les envahisseurs arrivent avec leurs héros et leurs dieux. C'est Luther et, plus loin, tout le Valhaila qui accourent. Prêtres de France vous défendez mieux que nos Eglises qu'ils bombardent, vous défendez nos âmes qu'ils visent...]

Ainsi, le croyant de la tranchée est membre véritable des milices célestes pour préserver la France de Satan et autres esprits mauvais qui veulent envahir la France afin de perdre les âmes. L'espérance de la reconnaissance de Dieu et de ses gestes pour la France est ici une thématique omniprésente. Les combattants catholiques sont donc des saints de France, qui placent en la providence toute leur confiance et acceptent leur destinée. Barrès achève son article par une considération sur le rapport des poilus à la guerre, « Le jeu de la guerre ne les enivre pas ; ils n'ont pas l'amour de l'aventure et du danger, mais ils acceptent leur sort avec patience parce que quelque chose qui les dépasse le leur a imposé. ». Ils correspondent aux canons de sainteté par leur humilité, leur sacrifice, leur piété, leur espérance et leur militantisme au service de Dieu.

Leur sainteté s'inscrit dans une longue tradition qui remonte aux premiers temps de l'Eglise, celle du martyr. Bien que les martyrs chrétiens des premiers siècles ne disposent pas d'armes, ne portant ainsi pas de coups aux persécuteurs les distinguant ainsi des martyrs de la Grande Guerre, Louis Venard écrit dans la Croix de l'Isère²³³ :

[...Chez tous ces héros qui d'un mouvement spontané s'élancent bien au-delà du strict devoir, ne retrouvons nous pas cette volonté, cette passion oserai-je dire de sacrifice qui caractérise le martyr ? Il reste il est vrai qu'ils s'immolent pour une cause humaine, si grande et si sainte soit elle et non pas pour la religion, la foi. Sans doute : n'oublions pas pourtant que dans la guerre présente il y a en jeu bien plus que des intérêts purement humains, que c'est pour le droit, la justice que nous avons la conviction de lutter. Et dès lors ceux qui meurent volontairement pour ces grandes choses ne sont-ils pas fondés à croire que c'est en définitive pour Dieu qu'ils se sacrifient ? C'est bien en tout cas la conviction de tant de soldats chrétiens dont la mort

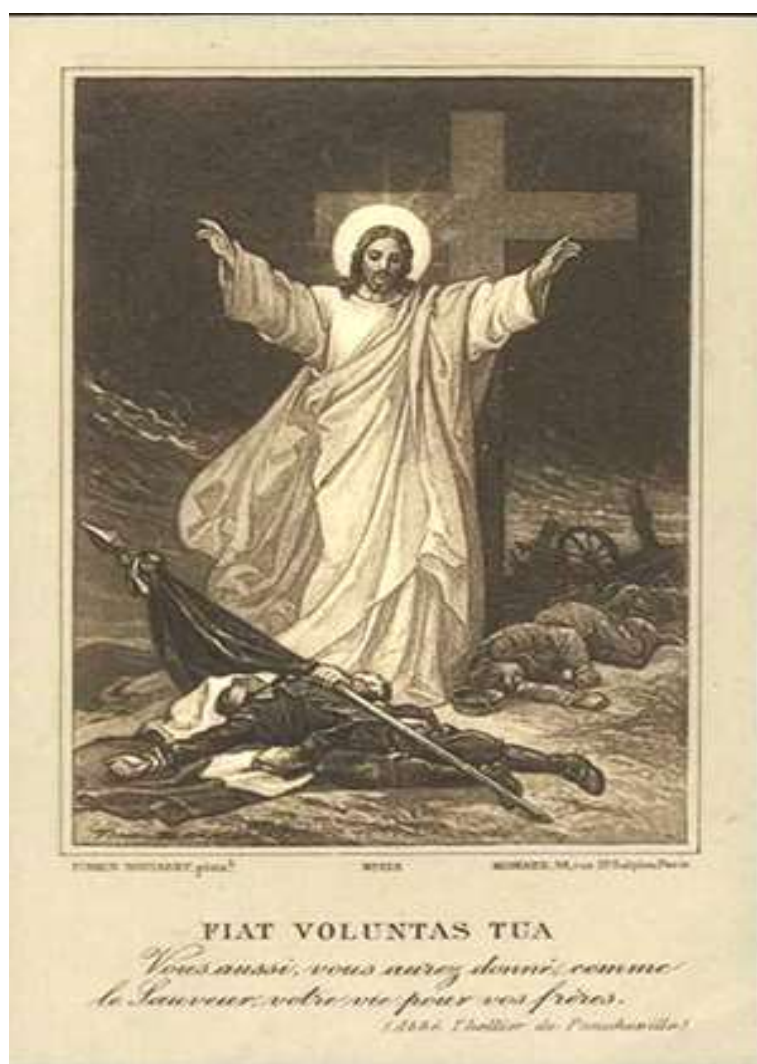
²³³ *Ibid*, « Soldats et martyrs », par Louis Venard

offerte à Dieu en union avec le sacrifice de Jésus Christ pour le Salut de la France revêt par là même le caractère religieux d'un véritable holocauste [...] Eux aussi sont les témoins du Christ. Leur mort est une affirmation des réalités invisibles vers lesquelles se portent ardemment leurs regards qui se ferment aux choses de la terre....]

Ainsi le caractère de martyr est employé et en fait des saints particulièrement éminents, au ciel et sur la terre, saints de Dieu et saints de France. Leur sacrifice consumé, la France pourra être sauvée : ils deviendront eux-mêmes, par leur mort, pierre angulaire de la Patrie reposant dans l'éternelle gloire du ciel, enlacés à jamais dans la douceur des trois couleurs.

Partie 2 : Expier ses fautes, s'abandonner à Dieu

[...moi je vous le répète mon sacrifice est fait : mon âme est à Dieu, mon corps à la Patrie et je me ferai vaillamment tuer pour les bons français ...]²³⁴



Que votre volonté soit faite. Carte postale reçue au Carmel de Lisieux pendant la Grande Guerre (archive en ligne du Carmel de Lisieux)

²³⁴ La Croix de l'Isère, 18 mai 1915, « Soldats Chrétiens »

La sainteté des croyants, martyrs de la patrie se fonde sur le caractère expiatoire de la guerre et l'abandon de soi qui en découle. Les poilus sont conscients de l'éventualité probable de la mort mais l'acceptent en bon chrétien comme le neveu de Monseigneur Bellet, le capitaine Louis Penet qui avant de tomber en servant le premier régiment de Dragons, change d'uniforme disant à son lieutenant, « je veux être beau pour me présenter à Dieu. »²³⁵.

Les paroissiens du front font le plus souvent part de cet abandon de leur personne dans les correspondances à leur famille lorsqu'ils savent que l'avenir les propulsera dans la bataille. Ils s'acceptent comme objets des dessins de Dieu comme ce jeune artilleur écrivant à Madame F de Grenoble, la nièce d'un général estimé²³⁶ :

[...Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Je ne suis plus maintenant que sa chose dans ses mains toutes puissantes. Et quoi qu'il advienne je dirai alléluia car voyez-vous maintenant que le petit sacrifice est fait je suis heureux...]

Ils ne sont pas en recherche d'une quelconque gloire humaine, ni d'honneurs, mais veulent simplement que l'on se souvienne des raisons qui prédominent sur leur propre existence, sans doute pour édifier leurs familles de l'arrière et en faire de meilleurs chrétiens, de meilleurs français. Cette correspondance pourrait être qualifiée de testamentaire comme en témoigne ce jeune caporal de Villard de Lans au 10^e bataillon de chasseurs à sa mère²³⁷ :

[...Je fais le sacrifice de ma vie pour mon pays et je veux que tu sois fière de ton fils...Allons j'espère que tu seras courageuse et que tu porteras vaillamment ta croix en bonne française que tu es [...] Il m'arrivera ce que le bon Dieu voudra ; Je te répète de ne pas pleurer, il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra, c'est lui qui tient nos destinées

²³⁵ *Ibid*, 25 mai 1915, « Soldats Dauphinois » par Mgr Bellet

²³⁶ *Ibid*, 22 septembre 1915, « Lettre de nos soldats »

²³⁷ *Ibid*, 26 septembre 1914, « Lettre de soldat »

Ou encore cet instituteur des terres froides en Dauphiné écrivant à son père la veille de l'offensive en Champagne le 24 septembre 1915²³⁸ :

[...Mon cher Papa, tu ne t'étonneras pas de ne pas recevoir de mes nouvelles [...] Peut être Dieu voudra-t-il le sacrifice de ma vie. Mais alors tu te consoleras. Ce sera douloureux pour toi mais glorieux aussi de savoir que ton fils Joseph a lutté comme un soldat du bon Dieu et de la France pour ses droits et pour ses libertés... PS : ça va être formidable]

Quelques jours plus tard, son père reçoit une seconde lettre, datée du 25 septembre, dans laquelle son fils lui annonce qu'il a été blessé aux jambes par un éclat d'obus de 210 le contraignant à ramper seul, deux-cents mètres en arrière des lignes, où un capitaine blessé à la tête le porta jusqu'à un poste de secours.

Au-delà de l'abandon de sa personne, le poilu conçoit la guerre comme le moyen d'expiation des fautes ; individuelles et collectives voyant en le déchaînement des canons et le crépitements des mitrailleuses comme autant d'occasions de rédemption selon le poète et sergent, Marcel Drouet²³⁹ :

[...Je pense à vous, mon Dieu, qui avez voulu toutes ces choses pour votre plus grande gloire et pour l'établissement de votre justice. Tous ces malheurs, ces tristesses, tout ce sang répandu sont inspirés par vous en manière de rédemption...]

Cette thèse est reprise et développée par d'autres militaires catholiques : la guerre n'est plus seulement l'occasion de souffrir pour la remise des péchés, mais devient une chance de pardon. Le lieutenant Pierre de Rozière tombé le 1^{er} octobre 1915 écrit²⁴⁰ :

²³⁸ *Ibid*, octobre 1915, « La veille de la bataille, l'acceptation du sacrifice »

²³⁹ *Ibid*, 6 décembre 1915, « La thèse de l'expiation ». Pour approfondir sur Marcel Drouet, poète resté souvent méconnu mais cité au Panthéon : http://centenaire-14-18-me-fa.tice.ac-orleans-tours.fr/eva/sites/centenaire-14-18-me-fa/IMG/pdf/Marcel_Drouet.pdf consulté le 21 mai 2015

²⁴⁰ *Ibid*, 6 décembre 1915, « La thèse de l'expiation ». Pour consulter la fiche du lieutenant : http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=1325898&debut=0

[...La guerre est une terrible chose, mais c'est une souffrance qui est une grande grâce pour ceux qui l'endurent, individus ou nations. La France et moi avions bien besoin de ces coups de marteau. Cela n'est pas fini. Mais pour ma part ceux que je recevrai seront les bienvenus. La Providence ne tapera jamais plus fort qu'il ne faut sur notre pauvre dos....]

La Croix de l'Isère résume, le 6 décembre 1915, dans un article « La thèse de l'expiation » les tenants et les aboutissants de cette thèse dans l'imaginaire des croyants en citant le Pape Saint Grégoire :

[...Ne voyez-vous pas dit-il, que l'Etat gémit sous le poids de nos pêchés ; et que, joignant nos crimes aux forces ennemies, c'est nous seuls peut être qui allons faire pencher la balance ? [...] Quand deux peuples se font la guerre, Dieu veut se venger de l'un et souvent de tous les deux mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui dépasse de bien loin la portée des hommes...Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre car son tour viendra au temps ordonné...Un ensemble de coïncidences malheureuses s'est joint à la faiblesse organique de la France pour déjouer tous ses efforts. Et cet ensemble a été tel que, véritablement, quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques, une sorte d'expiation de fautes nationales...En présence de si prestigieuses infortunes on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : le doigt de Dieu est là ...]

L'expiation est donc une chance rendue possible par la guerre sans laquelle la France ne pourrait pas racheter ses fautes récentes (politique anticléricale) et passée (révolution française et rupture avec le baptême de Clovis).

Les poilus de l'Eglise du front acceptent de s'abandonner à Dieu et à la France, cause qui les dépasse infiniment et les laisse espérer dans les desseins de Dieu. Ainsi la guerre devient l'espérance d'une France pardonnée de ses pêchées servie par des français édifiés par la vertu chrétienne de leurs soldats.

Partie 3 : L'appel de Dieu

[...La jeunesse qui s'était détournée de Dieu est venue dès les premiers jours de la mobilisation se mettre sous sa protection. Quand une accalmie se produit au milieu de ces grandes batailles qui durent des semaines et qu'entre deux orages de mitraille et de balles il est donné à nos prêtres soldats de pouvoir célébrer la messe, c'est la compagnie toute entière qui y assiste, et c'est parfois un ancien militant du socialisme qui la sert ...]²⁴¹



Carte postale de la Grande Guerre reçue au Carmel de Lisieux
(archive en ligne du Carmel de Lisieux)

²⁴¹ La Croix de l'Isère, 18 mai 1915, « Soldats Chrétiens »

L'espérance peut aussi prendre une forme toute autre pour les catholiques du front. Celle-ci reste spirituelle mais se distingue de la guerre en elle-même et de ses conséquences, même si cette dernière en est le vecteur. La guerre est en effet le lieu, où s'opèrent nombre de conversion d'âmes, aiguisée par la proximité à la mort et les liens noués avec des camarades catholiques. En effet, le service dans les armées peut être l'occasion pour des individus de se confronter à de nouveaux horizons inexplorés jusqu'alors dans un pays où chacun est clôturé à sa corporation avec une très faible mobilité sociale. C'est ainsi que, quelque part en Alsace, un 18 février 1916 des poilus se retrouvent terrés dans un petit abri à bombardement n'ayant rien d'autre à faire que se protéger du froid. Parmi eux, un correspondant du journal catholique qui rapporte la scène dans son carnet de guerre²⁴² :

[...L'équipe est originale (un notaire, un ouvrier anarchiste, un bijoutier et un curé). Le notaire amène la question du salut de l'âme et le soldat constate que l'ignorance religieuse est grande...]

Nous axerons ici notre réflexion sur l'expression de Jean Guiraud (qui figure en citation au début de cette partie) dans la Croix de l'Isère du 20 octobre 1914²⁴³. Cette citation présuppose en effet, d'un revirement idéologique majeur dans l'histoire du conflit et du début de ce siècle : le retour à Dieu. Précisons que ce phénomène ne débute pas avec la guerre mais qu'il l'avait précédé dans les milieux universitaires sous l'impulsion de philosophes comme Bergson²⁴⁴. Cependant, c'est avec la guerre que celui-ci va prendre une réelle ampleur.

Les conversions de la guerre apportent leur flot d'espérance. Même si pour certains, elles s'opèrent dans un contexte où, l'homme renvoyé à l'état primaire par les armes, est privé de raison (les attaques de l'humanité contre l'Eglise que nous aborderons dans le chapitre III), ces conversions n'en restent pas moins miraculeuses - fruits d'un intense questionnement existentiel autorisé seulement par la guerre - porteuses de foi et véhiculant l'espérance chez le converti comme chez ses camarades déjà baptisés selon le

²⁴² *Ibid*, 24 février 1916, « Ce qui se dit dans la tranchée »

²⁴³ *Ibid*, 20 octobre 1914, « Les leçons de la guerre » par Jean Guiraud

²⁴⁴ Alain Denizot, *Le Sacré-Cœur et la Grande Guerre*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1994, Chapitre II

modèle du sergent Duroyer²⁴⁵. Rentrant en permission dans sa famille à Arras un samedi, le jeune sous-officier demande à son père qu'on lui accorde une heure le lendemain. Intrigué, ce dernier lui en demande la raison, loin de se douter de la réponse de son fils qui a besoin d'aller à la messe pour le dimanche de l'Assomption. Le père, libre penseur est comme paralysé par la nouvelle. A demi-mot, il murmure que son fils aurait mieux fait de mourir et, interrogé sur ses croyances par le jeune poilu, il répond qu'il croyait avoir armé le cerveau de sa descendance contre les basses superstitions. Le soldat lui parle alors des plaines ravagées par la mort qu'il a traversées, des longues nuits à monter la garde dans la tranchée, contemplant la lune et s'interrogeant sur l'ordre de l'univers, des martyrs admirables qu'il a vu naître et mourir, ne pouvant croire dit-il, à la fin de telles âmes, croupissant dans la boue. Il explique à son père abasourdi, qu'il a vu l'âme au milieu de la mitraille dompter les corps tremblants, comme deux forces s'affrontant en un seul être. La sœur du sergent arrivant, le père se rit de ce fils qu'il ne reconnaît plus, alors le jeune chef sort un chapelet immaculé du sang d'un camarade breton, qui mourant, l'avait imploré de le réciter pour lui. Troublé, l'homme explique à son fils que tout cela semble si distant alors que pour son enfant, cela est tout proche. Ce portrait édifiant d'une conversion de soldat nous instruit donc de l'évolution des mœurs induites par la guerre. Le sergent Duroyer à sa mobilisation est sans doute possible, libre penseur selon l'enseignement qu'il a reçu de son père. Sa confrontation à la mort l'amène à s'interroger sur l'existence et c'est ainsi qu'il en déduit l'existence de Dieu.

Monseigneur de Gibergues, l'évêque de Valence, va même jusqu'à considérer que²⁴⁶ :

[...La vérité, pas un de ceux qui reviennent de la ligne de feu ne songe à la nier. C'est qu'en face de l'ennemi, dans la tranchée, avant la bataille, la religion est un grand honneur et le scepticisme démonté. C'est dans une ferme croyance en l'au-delà que nos braves soldats puisent le courage de mourir pour la Patrie...]

Ainsi, la conversion devient le moyen de mieux servir la Patrie en acceptant de se donner à elle. Il n'est pas rare aussi d'assister à des communions ou à des baptêmes sur le front.

²⁴⁵ *Op.cit*, 17 janvier 1915, « Le fils revient » par Pierre l'Ermite

Pour plus d'informations sur ce chroniqueur à La Croix : <https://assr.revues.org/22945> consulté le 22 mai 2015

²⁴⁶ *Ibid*, 3 novembre 1914, « Lettre de Mgr de Gibergues »

Nous avons évoqué la place prédominante des sacrements dans la guerre sans parler de ceux-ci car ils concernent directement la conversion de l'âme. Un jour, au fond d'une tranchée, Lucien P, cultivateur dauphinois de la classe 1914 avoue à son adjudant, qu'il n'a jamais fait sa première communion ce qui l'empêche de goûter au pain de vie. Comprenant son tracas, le sous-officier supérieur entreprit de lui faire son catéchisme que Lucien passa haut la main. Comme pour l'accueillir en Eglise, ses camarades se cotisèrent pour lui acheter un souvenir pieu à dix-sept francs le jour de sa communion²⁴⁷.

Les conversions sont aussi le témoignage d'un retour de la France à sa vocation originelle : la défense et la promotion de la foi. C'est ainsi qu'un prêtre brancardier au 22^e régiment d'infanterie, originaire de la Tour du Pin analyse la spiritualité des tranchées comme un signe immense d'espérance pour la France. Nous ne résistons pas à la tentation de le citer dans son intégralité tant son intervention dans la Croix de l'Isère est évocatrice de la conversion en temps de guerre²⁴⁸ :

[Ce que la guerre au point de vue religieux fait apparaître, n'est autre que ce qui avait été semé dans l'âme française tout le long de son passé chrétien. Les enfants des catéchismes, des patronages, des cercles catholiques, avaient été des communiantes : ils avaient en eux les germes de la vie chrétienne, quand l'armée les a pris. Dans les classes élevées de la société, il y avait toute une élite qui vénérât et pratiquait une religion jadis décriée ; Lote, Péguy, Lafont vivaient de l'idéal pour lequel ils sont tombés : Dieu et Patrie [...] D'un bond elle remonta aux plus hautes cimes de l'héroïsme en s'appuyant principalement sur sa foi religieuse. Nous l'avons bien vu, nous prêtres catholiques. Au départ du régiment, des soldats qui étaient hier des inconnus pour moi me réclament et me veulent au milieu d'eux. Pendant les nuits de garde, sous les obus, dans la rafale des balles, à la vue des morts et des blessés on voit bien qu'ils pensent et qu'ils prient comme ceux qui les attendent au foyer. Au régiment pas un seul blessé qui refuse les sacrements. Nous avons vu des agonies et des morts irradiés par le plus beau don de soi, par de la douceur, par un secours venu d'une main invisible, d'une main remplaçant celle de la maman absente. Oui je sais il y en a qui blasphèment encore, qui parlent grossièrement, tant l'habitude est plus une seconde nature. Leurs souffrances, leur vie de mortification, leur vaudra la grâce du repentir [...] Quant aux rumeurs infâmes nos soldats savent ce qu'il faut en penser : au 22^{ème} nous sommes neuf prêtres, sur ces neufs, six sont volontairement au front...]

²⁴⁷ *Ibid*, 8 mai 1915, « Première communion sur le front »

A titre de comparaison 1 kg de pain coûte 42 centimes en France en 1915. Source : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reco_0035-2764_1950_num_1_2_406752

²⁴⁸ *Ibid*, 4 avril 1916, « Lettre de nos soldats »

Ainsi, il y a dans les conversions individuelles la conversion de la France, renaissante par la guerre grâce à sa foi religieuse trop souvent oubliée. Cette foi, ceux qui en sont imprégnés et qui n'hésiteront donc pas à s'abandonner entièrement à elle, veulent tout de même s'assurer de sa pérennité dans la France de demain, dans la génération d'après-guerre. En conséquence le poilu catholique veille à la conversion de sa famille au-delà même de la mort dans les correspondances testamentaires. Ce type de conversion constitue une source immense d'espérance ; d'une part ses proches prieront pour lui, d'autre part il aura contribué à son échelle à réorienter la France vers Dieu. Cette lettre, rédigée par un père au front le 7 juin 1915 à 11h pour son fils Paul dont la mère est déjà au ciel et y sera rejointe trois jours plus tard par son mari²⁴⁹ :

[Mon bien aimé Paul, c'est pour toi que j'écris cette lettre bien que tu n'aies que trois mois et dix jours. Cette lettre tu la liras un jour si Dieu te prête la vie [...] En ce moment je suis plein de courage et d'ardeur surtout en face de l'ennemi. Je suis là pour défendre et chasser ceux qui veulent envahir notre chère France [...] Dans ce combat y laisserai-je ma vie ? Dieu seul le sait. Malgré que j'ai la ferme confiance de revenir près de toi, cela n'empêche pas de prévoir toutes choses et de t'adresser ces quelques lignes. Mon bien aimé Paul tu as déjà eu le malheur de perdre ta maman chérie bien jeune encore. Tu n'as que ton papa mon petit aimé qui est là -bas sur le front bien loin de toi ! Et combien encore il voudrait être près de toi, veiller sur toi, te voir grandir en force et en sagesse ! Oui ce serait bien mon plus grand bonheur ici-bas mais si Dieu veut une seconde victime que sa sainte volonté soit faite ! Au ciel je serai avec ta maman, nous veillerons sur toi, nous prierons pour toi et nos parents jusqu'à ce que tu viennes prendre place près de nous. Toi mon petit Paul, tu es aujourd'hui ma force, mon courage et ma consolation : tu es le seul qui peux me donner ces trois sentiments. Il ne faut pas seulement contenter ton papa et tes parents. Il y a aussi ton Dieu à contenter. Pour y arriver il faut l'aimer, le servir et nourrir ton âme en t'approchant souvent de la Sainte Eucharistie. Ici ma plume s'arrête, elle serait heureuse de te voir travailler au ministère des autels. Cette pensée est ma plus grande consolation [...] Je charge ta marraine qui est ta seconde mère de veiller sur toi. Tu la respecteras, tu lui obéiras. Du front ton cher papa t'envoie sa bénédiction paternelle. Pendant toute ta vie tu prieras pour ton papa et ta maman. Au ciel nous t'attendons. Au revoir....]

Les hommes gardent donc l'espérance par la conversion de leurs proches à leur idéal. Ainsi ils auront rempli leur devoir de chef de famille et de français devant Dieu.

L'appel de Dieu dans la tranchée convertit les hommes en les poussant à s'interroger sur des questions nouvelles. Ces questions, seule la guerre aurait pu les

²⁴⁹ *Ibid*, 12 octobre 1915, « Testaments et héros » publié dans les Echos de Notre-Dame de France

déclencher chez des individus aux opinions souvent assurées avant-guerre et qui voient toutes leurs croyances s'effondrer devant les réalités apportées par la présence de la mort. C'est la vie elle-même qui prend un sens nouveau, souffle spirituel qu'il faut transmettre à l'ensemble des français pour un retour de la France à sa vocation originelle.

La ligne de front pendant la Grande Guerre est donc un lieu important de spiritualité La tranchée est un véritable lieu de foi, Ces prières montant à Dieu, celui-ci produit de multiples miracles à portée aussi bien individuelle que collective. Enfin, les croyants sont animés d'un sentiment commun, vertu d'excellence, l'espérance. Celle-ci les pousse à suivre le modèle du Dieu mort sur la croix pour racheter les hommes en s'abandonnant à lui, rachetant ainsi ses péchés et ceux de la France. L'espérance naît enfin de la conversion massive des âmes induite par la guerre, suscitant la confiance pour l'avenir dans une France plus au service de la providence.

Partie 3 : L'engagement catholique de l'arrière, combattre pour la victoire

-

La Grande Guerre est une guerre totale qui tourne l'ensemble des sociétés européennes vers le front. La vie à l'arrière s'articule selon les besoins du front si bien que l'ensemble de la société civile constitue bel et bien une « arme » à part

dans les armées qui pourrait s'apparenter au soutien logistique et humain²⁵⁰. En effet, l'arrière est aussi en guerre pour la victoire des forces combattantes et de l'ensemble de la nation. Ce conflit pour les civils s'apparente à la fabrication des matériaux nécessaires à la guerre et aux soldats ; l'économie est alimentée par la guerre et pour la guerre. Chacune, chacun, s'active dans une usine d'armement, aux champs ou à la mine guerroyant ainsi indirectement contre l'envahisseur. Outre la lutte matérielle, nous allons ici nous pencher sur l'autre forme de plan sur lequel l'arrière mène une véritable campagne pour la victoire : le combat de l'Eglise. Le terme peut choquer mais il correspond véritablement à l'entreprise des catholiques de l'arrière pendant la guerre. Au front, les pères, les frères, les enfants combattent avec leurs armes, l'arrière prie pour que les canons touchent plus sûrement leur cible, pour détourner le danger de leurs proches et agit pour soutenir le front par des actions et des initiatives privées, mais aussi pour s'attaquer aux fondements idéologiques de l'ennemi. Combattre peut sembler être un bien grand mot face aux enseignements du catéchisme de catholique mais ce n'est pas sans compter sur la nature de cette guerre. En effet, l'Allemagne a envoyé ses armées outre Rhin pour écraser la France, et sa politique est à l'origine du conflit. Ainsi l'Allemagne est fautive et la guerre peut être le moyen de rendre la justice. Celle-ci prend donc une dimension toute spirituelle car l'Eglise admet la guerre si toutefois celle-ci est juste²⁵¹. Par ailleurs, très vite les catholiques de France, ou au moins les lecteurs de la Croix (de Paris et en province) vont considérer l'Allemagne comme un pays majoritairement protestant (80% de protestants, 20% de catholiques dans les faits en 1914²⁵²), luthérien, adversaire de l'Eglise romaine et des pontifes successeurs de

²⁵⁰ Jay Winter...

²⁵¹ Saint Thomas d'Aquin définit la guerre juste en trois points : l'auctoritas principis, la guerre doit relever de la puissance publique s'inscrivant dans la causa justa (cause juste) pour l'intentio recta faisant le triomphe de tous.

²⁵² DONNER LA SOURCE

Pierre donnant une dimension nouvelle à la guerre : la croisade. Le 11 novembre 1918, jour de l'Armistice, la Croix développe un long article sur le terme de la victoire écrivant, « le monstre n'est plus sur son piédestal ; ses armées ne sont plus en France ; bientôt elles ne seront plus en Belgique, l'épouvantable nuit va faire place à l'aurore ! »²⁵³. Il y a ici l'allusion directe à l'ange déchu chassé du ciel (le royaume de Dieu, comme la France fille aînée de l'Eglise) par les armées françaises (protégées par Saint-Michel), Satan qui n'est pas parvenu à perdre l'âme française par l'intervention de Dieu. Pour ce faire une idée de l'ampleur de l'Eglise de France, citons le Révérend-Père Olivier (assomptionniste blessé au front) dans la Epoca, journal catholique espagnol qui lui demanda de dresser un état des lieux du catholicisme en France en 1917²⁵⁴ :

[...la France compte aujourd'hui dix-huit mille missionnaires des vingt congrégations : treize mille sont prêtres (dont dix mille sont français) et cinq mille sont frères (dont quatre mille sont français). La France donne donc quatorze mille apôtres, toutes les autres nations catholiques réunies 4 000. Il y a 53 000 religieuses de missions appartenant à trente congrégations, 42 000 sont françaises contre 11 000 pour toutes les autres nations catholiques réunies. Je vous demande si cette nation peut être appelée athée ?]

Les catholiques de l'arrière s'engagent donc pour la victoire au travers d'œuvres en faveur des armées, en rejoignant massivement le front de la piété et en suivant les princes de l'Eglise, les évêques de France véritables défenseurs de la Patrie.

²⁵³ La Croix de l'Isère, 11 novembre 1918, « La grande victoire »

²⁵⁴ La Croix de l'Isère, 16 septembre 1917, « Le catholicisme en France »

Chapitre1 : L'œuvre catholique au service des armées

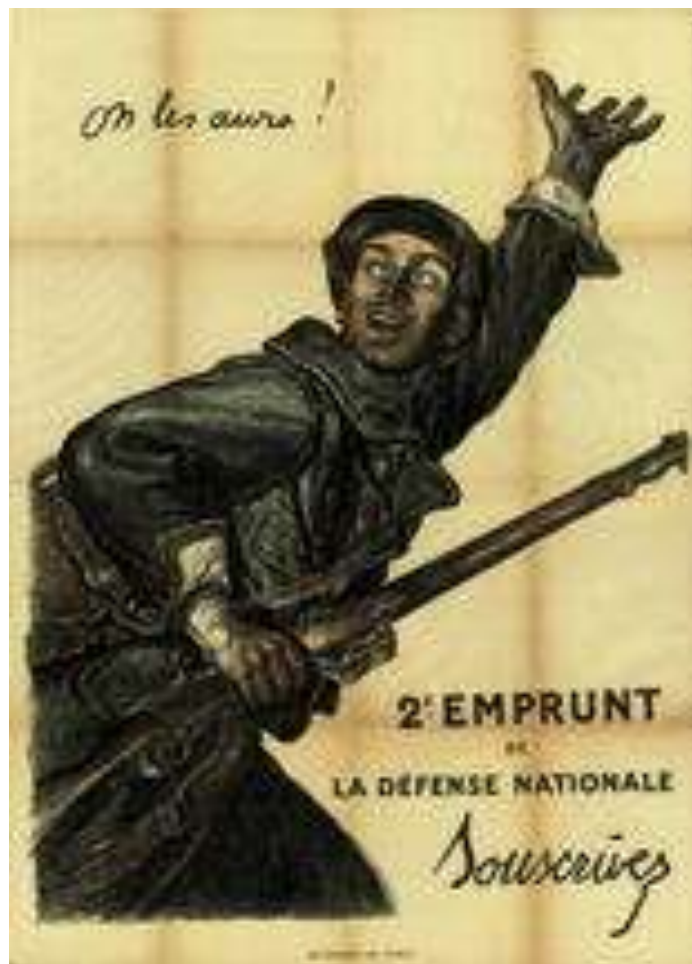
-

Les armées françaises combattent dans des conditions extrêmes épuisant les hommes et les matériaux. Les militaires sont parfois très mal équipés et comptent sur l'arrière pour pallier les manques des magasins d'habillement régimentaires²⁵⁵. La guerre a un coût si élevé que chaque français pourra, s'il le peut, participer à l'effort financier. Pendant le temps de guerre il est aussi nécessaire pour les civils d'épauler les armées par un combat idéologique, quasi doctrinale contre les forces ennemies. Ainsi l'on renforce des notions importantes pour justifier de la guerre dans l'âme des combattants, raison qui contribue inéluctablement au maintien des forces morales de la tranchée. Enfin l'œuvre catholique participe pendant la guerre mais surtout à la belle époque à forger de bons serviteurs du royaume de Marie. C'est ainsi qu'elle s'attache à renforcer les croyances et affermir les convictions patriotiques pour que chacun réponde, au-delà de ses forces, à l'appel de la nation.

²⁵⁵ François Cochet, *Survivre au front : 1914-1918 les poilus entre contrainte et consentement*, Paris, 14-18 Editions, 2006

Partie 1 : L'œuvre catholique et la collecte pour les armées et victimes de guerre

[...Dites-vous bien que chaque souscription de cent francs, c'est la vie d'un soldat épargnée, c'est une larme séchée dans les yeux des mères, c'est un coin du sol français reconquis, c'est un recul de la barbarie teutonne, c'est plus de justice, plus d'amour dans le monde...]²⁵⁶



Affiche de réclame pour le second emprunt de la défense nationale en octobre 1916 par le peintre illustrateur Jules-Abel Faivre

<http://archives.allier.fr/1942-mobiliser-l-economie.htm>

²⁵⁶ La Croix de l'Isère, 13 octobre 1916, « Pour l'emprunt national » par F.G

La Grande Guerre est très coûteuse et l'Etat français seul ne peut subvenir aux coûts du conflit. Il a donc recours chaque année à des campagnes pour l'emprunt de la défense nationale. Dans chaque lieu public de France sont affichées des réclames pour l'emprunt. L'Eglise se presse, sous l'initiative des Evêques, d'apporter sa contribution à la campagne si bien que la participation catholique soulage l'effort de guerre de la nation. Outre l'emprunt, des catholiques, par l'intermédiaire d'associations, contribuent à aider matériellement les hommes du front et leurs familles pour lesquelles l'Etat n'a pas toujours ni le temps ni les moyens d'intervenir.

Quatre emprunts nationaux sont lancés au total pendant la première guerre mondiale en France : novembre 1915, octobre 1916, novembre 1917 et octobre 1918 pour pallier l'effort de guerre²⁵⁷. En effet, les prêts émis par la Banque de France et la création monétaire ne suffisent plus dès la première année à financer le conflit. Les peintres et artistes de l'époque se mirent à rivaliser d'imagination et de talents pour réaliser des affiches pour l'emprunt. Souscrire à l'emprunt devient vite le moyen de faire son devoir patriotique mais sans doute aussi, pour quelques uns, d'investir dans une optique de bénéfices (avec un taux d'intérêt à 5%)²⁵⁸. Certains soldats semblaient aussi hostiles à l'emprunt comme l'écrit ce mobilisé du 264^e d'infanterie à sa femme : « Si je te disais qu'ils ont le toupet de demander aux soldats de souscrire pour la continuation de la guerre et de les faire tuer. »²⁵⁹. Les catholiques semblent pourtant entièrement imbriqués avec l'emprunt à l'image comme en atteste, Monseigneur, l'évêque de Grenoble dans une lettre adressée à son diocèse début novembre 1915 au lancement de la première campagne : « Tous les français doivent avoir à cœur de coopérer dans la mesure de leurs forces et ressources pour le salut de leur Patrie. »²⁶⁰. A cela, il demande à ses fidèles de préférer les dons à la défense nationale qu'au denier du culte. Dans tous les diocèses de France, cette demande est répétée : l'Eglise délaisse ses revenus pour les offrir au « salut de la Patrie ». Monseigneur Burchany, auxiliaire du Cardinal Archevêque de Lyon, complète la campagne pour la souscription en y ajoutant une réflexion théologique : « Dieu nous incite à donner notre vie pour

²⁵⁷ Alexandre Sumpf, *Les emprunts nationaux de 1916 et 1917*, L'histoire par image, Réunion des musées nationaux : http://www.histoireimage.org/site/etude_comp/etude_comp_detail.php?i=711&d=1&a=532 consulté le 24 mai 2015

²⁵⁸ Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des français*, Paris, Perrin, 1998, p.159

²⁵⁹ Jean Nicot, *Les Poilus ont la parole. Lettre du front, 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 2003, p.163

²⁶⁰ *Op.cit.*, 5 novembre 1915, « Emprunt national et denier du culte » une lettre de l'Evêque de Grenoble

l'indépendance de notre nation » et ajoute qu'il semble ainsi normal de devoir donner ses ressources, continue en affirmant que c'est un moyen pour les fidèles de témoigner de leur fidélité à leurs évêques et enfin « à nos chers soldats » en leur épargnant de nouvelles souffrances. Il conclut, « devant de pareils motifs, comment un chrétien pourrait-il hésiter à donner ? »²⁶¹. Déjà avant le début des campagnes de souscription, le clergé français s'affaire pour financer l'effort de guerre : le 20 août 1915, la Croix de l'Isère publie un texte de la semaine religieuse de Grenoble, où l'évêque, remercie ses diocésains de l'avoir pris comme intermédiaire pour confier à la banque de France la somme de 27 780 francs en pièces d'or dont ils étaient détenteurs²⁶². Cet or est en effet nécessaire pour maintenir les crédits à l'étranger, assurant la solvabilité de la Banque de France²⁶³. Le clergé organise l'emprunt par paroisse : les curés sont invités à en faire la promotion dans leurs sermons, et organisent la souscription. Ainsi, dans les campagnes délaissées par les organes provinciaux de la banque de France, des particuliers se font intermédiaire de cette dernière et parmi eux les curés. En 1916, dans les terres froides (zone géographique en Isère), la Banque de France reçoit les souscriptions à Voiron, à Saint-Marcellin les samedis et dimanches d'octobre, à Rives chez Monsieur Vacher l'huissier, chez les notaires pour le département et chez messieurs les curés²⁶⁴.

L'emprunt est donc unanimement suivi et encouragé par le clergé, qui loin d'être passif, contribue à récolter les souscriptions. Intéressons-nous maintenant aux chiffres de l'emprunt figurant sur le tableau ci-dessous :

²⁶¹ *Ibid*, 7 octobre 1916, « Un appel de Monseigneur Bouchany »

²⁶² *Ibid*, 20 août 1915, « L'Evêque de Grenoble et la défense nationale » tiré de la semaine religieuse du diocèse de Grenoble

²⁶³ *Ibid*, 20 mai 1916, « Les Evêques et la France » tiré de la semaine religieuse du diocèse de Grenoble le 4 mai 1916

²⁶⁴ *Ibid*, 9 octobre 1916, « Emprunt national 1916 »

Montant de l'emprunt 1915 en francs	Montant de l'emprunt 1916 en francs	Montant de l'emprunt 1917 en francs	Montant de l'emprunt 1918 en francs
>15 000 000 000 ²⁶⁵	Entre 10 000 000 000 ²⁶⁶ et 11 360 000 000 ²⁶⁷ Dont 47% en numéraire	>10 200 000 000 ²⁶⁸ Dont 54.5% en numéraire	>10 000 000 000

Il est intéressant de constater que les valeurs citées pour l'année 1916 varient selon les sources : les historiens font état de dix milliards, la Croix de l'Isère un milliard, 360 millions de plus. Nous pouvons supposer pour analyser cette différence, que lorsque Monsieur Ribot, le président du Conseil des ministres, formula le montant de l'emprunt devant la chambre, il ne s'agissait alors que d'une estimation. Cependant, devant la précision du chiffre et l'importance de l'information à l'époque, nous sommes en droit de nous demander si Alexandre Sumpf et les auteurs sur lesquels il s'appuie, principalement Jean-Baptiste Duroselle, n'ont pas sous-estimé les véritables chiffres. L'emprunt est donc très conséquent si on le compare avec le PIB français en 1913 qui s'élève à 38,8 milliards de francs²⁶⁹. En 1916, il rassemble 3 100 000 souscripteurs ce qui revient à une moyenne de souscription s'élevant à 185 francs²⁷⁰. Le clergé s'est vu remercier à la chambre par les députés. Il a, en effet dans les chiffres contribué à une levée massive des souscriptions. Le chanoine Paret communique les chiffres suivants pour le diocèse de Grenoble et la souscription de 1916 : 1 630 597, 50 francs récoltés dont 101 570 versés par les prêtres²⁷¹. Ainsi, les sommes versés par les prêtres représentent 6% du montant total sachant que la majeure partie des souscripteurs dans les villes (ce que l'on suppose comme ayant le plus de moyens financiers puisque les disparités de salaires sont très fortes entre les zones rurales et urbaines en 1914) s'est rendue directement dans les agences de la Banque de France.

²⁶⁵ *Ibid*, 18 octobre 1916, « Nos évêques et l'emprunt »

²⁶⁶ Alexandre Sumpf, *Les emprunts nationaux de 1916 et 1917*, L'histoire par image, Réunion des musées nationaux : http://www.histoireimage.org/site/etude_comp/etude_comp_detail.php?i=711&d=1&a=532 consulté le 24 mai 2015

²⁶⁷ *Op.cit*, 11 novembre 1916, « Le résultat de l'emprunt », Rapporte les chiffres annoncés par Monsieur Ribot à la chambre.

²⁶⁸ *Ibid*, 18 octobre 1916, « Nos évêques et l'emprunt »

²⁶⁹ <http://bl-saint-sernin.blogspot.fr/2010/04/leconomie-francaise-en-1914.html> consulté le 24 mai 2015

²⁷⁰ *Ibid*, 11 novembre 1916, « Les résultats de l'emprunt » Précisons que le salaire horaire moyen d'un manœuvre en 1910 est de 33 centimes pour mesurer l'importance d'une souscription moyenne de 185 francs.

²⁷¹ *Ibid*, 11 novembre 1916, « Toute la France excepté deux »

Au-delà des souscriptions à la défense nationale, les catholiques organisent des collectes pour le soutien aux hommes (comme le comité de la ligue patriotique des français envoyant des colis au front et organisant des campagnes de charité en faveur des hommes chaque année à Noël²⁷²) et aux victimes de la guerre (veuves, orphelins...). Les chartreux font don de 1000 flacons de leur célèbre liqueur pour les soldats blessés que se répartiront les hôpitaux de Valence, la croix-rouge et les femmes françaises²⁷³. L'association catholique de secours aux blessés et d'assistance par le travail, fondée aux aurores de la guerre, fournit aussi les convalescents en matériel pour leur garantir un minimum de confort : lors d'une visite dans un hôpital de Grenoble en septembre 1914, rue Bayard, l'Evêque constate le manque de chaussettes, de tricots, de chemises et autres objets d'hygiène et annonce que ces carences seront comblées par l'association catholique²⁷⁴ de secours aux blessés. Le mois suivant, dans une lettre circulaire, il appelle aux dons en faveur de l'association²⁷⁵. Une autre association s'oriente en faveur des victimes de la guerre : c'est la société de secours mutuels des syndicats libres. A Voiron, elle organise des messes pour le repos de l'âme des braves tombés à l'ennemi et a secouru en 6 mois trente-quatre veuves et orphelins dans la ville en leur distribuant plus de 1200 francs donnés par le secours national de l'œuvre catholique du diocèse de Grenoble²⁷⁶. Les catholiques s'affairent donc au soutien des blessés comme nous l'avons vu au travers de quelques exemples et essaient aussi de protéger le patrimoine religieux. C'est ainsi que l'œuvre de secours aux églises dévastées organise des actions sous la bienveillance du Cardinal Amette, Archevêque de Paris, et contribue à recueillir des fonds en juin 1917 pour 2500 églises dévastées par la guerre dans tous les diocèses de France²⁷⁷. L'Eglise œuvre donc massivement pour collecter des fonds pour les armées et apporter un soutien matériel à la Patrie et à ses enfants ; la souscription à l'emprunt est un devoir pour les catholiques même s'il est surprenant de constater que la Croix de l'Isère ne cite aucune lettre de soldat faisant la promotion de ce dernier. Dans chaque diocèse se développent de multiples « œuvres » visant à apaiser les souffrances du temps de guerre.

²⁷² *Ibid*, 18 novembre 1914, on parle aussi de mobilisation volontaire au service des blessés (se référer aux pages d'annexes)

²⁷³ *Ibid*, 21 septembre 1914

²⁷⁴ *Ibid*, 9 septembre 1914

²⁷⁵ *Ibid*, 25 octobre 1914

²⁷⁶ *Ibid*, 1 décembre 1916, « Isère »

²⁷⁷ *Ibid*, 14 juin 1917, « Nouvelles religieuses »

Partie 2 : Défaire l'ennemi

[...Le clairon sonne l'attaque. Du fond des
unes s'élève une émouvante clameur
religieuse, des invocations au Sacré-Cœur de
Jésus, des appels à la Vierge Marie, et surtout
le suprême appel aux miséricordes divines
avec le cri mille fois répété de :
« Absolution ! » Et les ministres de Dieu
étendent les mains sur ces foules croyantes
pour les bénir. Des tranchées opposées monte
jusqu'aux cieux, ou pour mieux dire descend
jusqu'aux abîmes, un hurlement satanique, et
des milliers de voix avec des accents
gutturaux, clament l'hymne de la haine, la
chorale de Luther...] ²⁷⁸



L'incendie de la Cathédrale de Reims
Rheims. Cathedral in flames.

L'incendie de la cathédrale de Reims, carte postale
reçue au carmel de Lisieux pendant la Grande Guerre
illustration de Gustave Fraipont (1849-1923),
archives en ligne du carmel de Lisieux

²⁷⁸ La Croix de l'Isère, 3 janvier 1916, « Une seule France » par le cardinal Sevin, archevêque de Lyon citant un carliste espagnol Don Francis Melgar en visite sur le front.

Le combat qui est mené à l'avant est livré par les armes. L'arrière poursuit cette lutte par la pensée. Il y a là un affrontement entre deux modèles qui se définissent chacun par la religion : pour résumer la vision du journal catholique isérois, l'Allemagne protestante, contre la France catholique. Cette lutte a un caractère transnational ; chaque nation belligérante voulant s'accorder les sympathies des « spectateurs » de la guerre. C'est ainsi que l'Eglise française œuvre au combat au-delà des frontières par l'intermédiaire de journaux édités par le comité catholique de propagande à l'étranger qui demande l'aide des catholiques français, soit en les incitant à faire souscrire des amis étrangers, soit en dons²⁷⁹ :

[Le comité catholique de propagande française à l'étranger présidé par Mgr Baudrillart poursuit son action auprès des catholiques des pays neutres et continue d'assurer la publication d'ouvrages comme le sien « La guerre allemande et le catholicisme ». Le comité a décidé la création de bulletins de propagande rédigés dans la langue de chaque pays neutre : 35 000 exemplaires pour l'Espagne, 10 000 pour le Portugal, 10 000 pour les pays de langue anglaise...]

Nous allons ici peindre le tableau de cet affrontement, décrire l'imaginaire construit par les catholiques de l'allemand pour caractériser l'adversaire de ceux qui sont au front.

Avant de se lancer à l'assaut des envahisseurs en tant que tels, il convient de s'en prendre à la civilisation qui les a produits ou plutôt à la non civilisation. Gustave Théry (1836-1928 – avocat, à ne pas confondre avec Gustave Téry journaliste) explique, dans la Revue Catholique des institutions et du droit, que la civilisation est là où la barbarie fait défaut, mais que dans certains cas, cette notion n'est qu'un vernis pour cacher la barbarie sous-jacente. Il définit la civilisation comme « un état d'âme, une manière de voir, de sentir, de juger qui gouverne les actions individuelles et façonne l'esprit d'une nation. »²⁸⁰. Il poursuit par un raisonnement évocateur du procès fait à l'Allemagne :

²⁷⁹ *Ibid*, 15 octobre 1915, « Pour la propagande française »

Se référer en annexe pour quelques photos de cet ouvrage.

²⁸⁰ *Ibid*, 21 août 1915, « Civilisation et barbarie » par Gustave Théry

[Mais l'homme étant sous l'empire de deux forces, sa nature déchue et sa nature de perfection. Sa nature déchue fait de lui un barbare. Un Etat où justice et charité sont respectées en fait un état bien voisin de la perfection. Ainsi l'Eglise catholique est la grande civilisatrice. Mais un peuple pourrait aussi développer science, arts [...] sans justice ni charité ce serait un peuple de barbares comme les romains. La Nation qui a toujours été à la tête de la civilisation est donc la France première nation et qui l'est toujours malgré ses défaillances. Ainsi appliquons à la guerre les règles de la civilisation ; la guerre, dit la doctrine catholique, est un acte de justice par lequel une nation revendique ou défend son droit violé par une autre nation. Or pour les barbares la guerre représente seulement un moyen de s'accaparer des profits ou jouissances quelconques et pour établir avec force sa domination il faut la construire sur la civilisation, c'est-à-dire, sur l'Eglise. Par le fait de la réforme leur connaissance de la chose religieuse a reculé jusqu'à leurs lointains ancêtres...]

Puis il termine son argumentation par un parallèle éloquent entre les français qui espèrent par le Christ et son Sacré-Cœur luttant contre les allemands à genoux devant Satan ou ses sbires : Thor et Odin. Les arguments idéologiques pour défaire l'ennemi sont donc multiples et nous ne pourrions pas ici en aborder tous les thèmes²⁸¹.

Néanmoins, nous allons ici dépeindre trois grands sujets qui suscitent une véritable pluie d'encre dans la presse catholique²⁸² ; les destructions de bâtiments garants de la culture catholique au travers des siècles, les massacres de prêtres en territoires occupés et enfin un ensemble de réflexions liées aux Saintes-écritures.

« L'Allemagne, c'est la nation qui brûle la cathédrale de Reims, pille les églises et incendie les bibliothèques », s'offusque la Croix de l'Isère qui cite, en mars 1916, un article d'Henri Massis publié dans une brochure du comité catholique de propagande française à l'étranger²⁸³. Il écrit en résumant sa conception de la pensée de Luther :

[...En bombardant la cathédrale de Reims, en incendiant Louvain et ses monastères, en détruisant et jetant à terre les églises catholiques en fusillant les prêtres et les religieux, les armées allemandes ne font qu'accompagner la révolution prêchée par Luther...]

²⁸¹ Nous soumettons néanmoins à nos lecteurs une vision plus précise de l'ensemble des attaques produites par les catholiques pendant la Grande Guerre contre l'ennemi allemand en annexes.

²⁸² En moyenne 1 à 2 articles par semaine en 1914, 2 à 3 en 1915, et 3 à 4 à partir de 1916. Une accalmie s'annonce en 1917 avec l'émergence de la guerre intérieure (partie III).

²⁸³ *Ibid*, 31 mars 1916, « Luther et le germanisme » par Henri Massis

La destruction du patrimoine français, témoin de l'alliance entre le Christ et la France est donc vécu comme une attaque du peuple de Luther²⁸⁴. En incendiant la cathédrale de Reims, on s'attaque d'une part au cœur historique même de la patrie sergent du Christ, mais aussi à ce dernier comme le journal l'exprime à l'occasion de Noël 1916²⁸⁵ :

[...Les peuples européens proclamaient la souveraineté du Christ par la construction de multiples édifices, mais un peuple ne voulait pas de cette sublime doctrine, de charité, qui était trop haute pour sa bassesse. Tu resteras dans l'histoire le peuple d'Hérode, le peuple assassin ! Si tu vois passer sur ta tête l'étoile de Noël, elle sera rouge pour toi, et les cloches de la « paix aux hommes de bonne volonté » résonneront à tes oreilles comme des glas et des anathèmes...]

Enfin soulignons que la destruction de ces lieux par des tirs d'artillerie est considérée comme actes volontaires et laisse présager que les protestants veulent détruire tous les arguments de vérité qui brillent devant leurs yeux²⁸⁶.

Au-delà de ces destructions, les armées de Guillaume II s'en prennent aux clercs des territoires occupés. La Croix de l'Isère va même jusqu'à parler d'holocauste dans les diocèses pris par l'ennemi. Sur ceux de Namur, Liège, Malines, cinquante prêtres auraient déjà été assassinés en 1915²⁸⁷. En moyenne pour l'année 1914, chaque semaine de guerre apporte, dans le journal catholique, son flot de religieux morts en martyrs pour la Patrie, assassiné par l'esprit allemand. En Belgique et dans la zone frontalière, la feuille catholique, relatant un article du courrier de Genève portant sur le témoignage de Monsieur Groudys (professeur à l'institut technique de Dordrecht) protestant pratiquant (comme le souligne le journal précisant qu'il est peu suspect de tendresse pour les catholiques) rapporte même que « les meilleurs régiments « luthériens » étaient lancés contre ces territoires aux cris de « mort aux prêtres »²⁸⁸. Dans ce contexte, nous allons ici évoquer une catégorie du journal que nous n'avons que peu cité : les réclames.

²⁸⁴ *Ibid*, 29 septembre 1914, Une lettre d'allemand retrouvée sur son cadavre qui à propos de la cathédrale de Reims explique qu'il est heureux de constater de la destruction d'un symbole pontifical.

²⁸⁵ *Ibid*, 25-26 décembre 1916, « Noël- Noël »

²⁸⁶ *Ibid*, 22 septembre 1914

²⁸⁷ *Ibid*, 15 mai 1915 « L'Allemagne contre le catholicisme »

²⁸⁸ *Ibid*, 12 mars 1915, « Luther contre la Belgique » lu dans le Courrier de Genève.

Il est intéressant de remarquer qu'au cours de la guerre, une réclame se détache des autres pour revenir de manière récurrente : celle pour le livre de Monseigneur Baudrillart, *La Guerre allemande et le catholicisme*, paru en 1915²⁸⁹. Dans cet ouvrage, il fait part des destructions de biens cléricaux en France et en Belgique, des persécutions, le tout sous un fond de considération idéologique envers la culture allemande. Ces points de vue reviennent quasi quotidiennement dans *La Croix* de l'Isère. Chaque semaine, surtout à partir de 1915, les lecteurs se voient édifiés de plusieurs articles décrivant le fondement idéologique de l'ennemi à l'opposé de leur foi. C'est là le combat de la civilisation pour la civilisation. Guillaume II est décrit comme un « farouche ennemi de l'Eglise », proche du « mahométisme » ce qui donne à la guerre une allure de croisade comme le souligne le journal catholique : « voici nos soldats lancés sur les mêmes routes que suivirent Godefroy de Bouillon, Saint-Louis et Saint-Pie V »²⁹⁰. La Grande Guerre, au-delà de la confrontation entre deux peuples, c'est la lutte entre l'erreur protestante et la vérité catholique ; la revue catholique des institutions et du droit public explique, en février 1916, qu'il est inévitable que les idées fausses conduisent aux catastrophes²⁹¹. Puis elle développe le thème de la civilisation matérialiste, héritage direct des « barbares de l'antiquité », dont la morale, dépourvue de christianisme et imprégnée de paganisme, élève un peuple aux passions égoïstes, à l'égoïsme farouche concluant que « nous avons connu le paganisme dans la paix et nous nous acclimons à son atmosphère : nous le voyons aujourd'hui dans la guerre et nous reculons d'horreur. ». L'Allemagne « a remplacé le javelot par le mauser et les liquides enflammés ; mais quand viennent les heures critiques où l'âme d'un peuple perce à travers tout, il redevient la brute primitive oubliant ce qu'on a pu lui semer de religion ou de philosophie. » écrit le Diable au Cor de la 3^e brigade de chasseurs alpins dans les tranchées, insistant sur le caractère idolâtre du « boche »²⁹².

La guerre contre l'Allemagne prend donc très vite des allures de croisades sous la plume des esprits catholiques qui diabolisent la nation de Luther. Il faut défaire l'ennemi par les armes ce qui nécessite la mobilisation préalable de soutien à la guerre - français comme étrangers - convaincus du bien-fondé d'une lutte s'opposant aux ennemis de l'Eglise et de la civilisation. La Grande Guerre idéologique est alimentée

²⁸⁹ *Ibid*, 1 juin 1915, « La guerre allemande et le catholicisme »

Livre disponible : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65829878/f3.image> consulté le 25 mai 2015

²⁹⁰ *Ibid*, 9 mars 1915, « Mahométisme européen »

²⁹¹ *Ibid*, 9 février 1916, « Guerre et civilisation » par Emmanuel Lucien-Brun

²⁹² *Ibid*, 6 octobre 1915, « L'idole des boches », lu dans le Diable au Cor

par de multiples armes rhétoriques qui s'articulent autour des destructions, des massacres de religieux et de réflexions intellectuelles, théologiques presque, autour de la « Kultur » allemande.

Partie 3 : La jeunesse catholique au secours de la Patrie

[....Je sais des camarades qui ne demanderaient qu'un peu d'idéal à leurs correspondants pour transformer leur vie intérieure. Les lettres de l'arrière sont en général si banales ! Hélas ! Et ils n'ont pas eu, dans leur enfance, l'éducation chrétienne, si chère à ceux qui doivent chaque jour, montrer de l'énergie et de la volonté...]²⁹³



Photographie du Docteur Paul Michaux (1854-1923)
créateur et président de la FGSPF (fédération gymnastique
et sportive des patronages de France)

L'arrière œuvre et a œuvré massivement pour fournir aux armées de « bons » soldats au service de la France. Pour préparer la jeunesse au service dans les armées, il faut développer en elle deux dispositions préalables et nécessaires : physique et doctrinale. Nous pourrions résumer cette préparation par l'adage, « un esprit saint dans

²⁹³ La Croix de l'Isère, 20 mars 1917, « L'admirable jeunesse », Lu dans les échos de Paris, article de René Bazin

un corps sain » qui prend ici tout son sens. Il faut en effet assainir le corps pour le rendre robuste à la guerre. De la même manière, il faut affermir l'esprit, pour y inscrire les conditions nécessaires à la motivation du combattant : amour de Dieu et de la Patrie, et défenseur de ces deux causes²⁹⁴. Nous ne traiterons dans cette partie que des associations de jeunesse catholique et de leur action dans et avant la guerre mais nous soumettons néanmoins à nos lecteurs, en annexe, quelques considérations du journal catholique sur l'enseignement chrétien et ses bienfaits dans les armées ou les foyers pendant le temps de la guerre.

Il est nécessaire de former de jeunes hommes taillés pour le service des armes. Conformément au développement de la culture physique à la fin de XIX^e siècle en Allemagne selon le modèle d'Eugène Sandow (1867-1925), premier culturiste de l'histoire, l'essor du corps dans la société s'inscrit dans une perspective militaire²⁹⁵. Pour reprendre les termes du Sénateur catholique Gustave de la Marzelle (1852-1929) que « cette jeunesse dressée à la lutte dès l'enfance sera mûre plus tard pour le combat de la vie »²⁹⁶. Sous la troisième république, se développent de nombreuses associations sportives pour la jeunesse dont les associations catholiques, puisque, selon le propos de Monseigneur Delamaire (1848-1913, Evêque de Périgueux et Archevêque coadjuteur de Cambrai) « les autres clubs sportifs sont les vestibules de loges maçonniques ». Aussi, après la défaite de 1871, l'Eglise de France se sent garante du patriotisme et met tout en œuvre pour former la jeunesse de la revanche à la devise de « Dieu et Patrie »²⁹⁷. Les gymnastes catholiques ont été fondés en 1899 par le docteur Michaux et comptaient, à la veille de la guerre, quarante-trois unions régionales, 1650 sociétés et plus de 150 000 membres en France²⁹⁸. L'organisation avait accompli l'œuvre visée par l'article 2 de ses statuts : « La fédération a pour but de développer par l'emploi rationnel de la gymnastique et des sports athlétiques, les forces morales de la jeunesse ouvrière et de préparer ainsi au pays des générations d'hommes robustes et de vaillants soldats ». Paul Delay, collaborateur du Correspondant et homme de lettre écrit que la FGSPF (Fédération gymnastique et sportive des patronages de France) a donné à l'armée une « splendide phalange de héros pétris du plus pur amour de

²⁹⁴ *Ibid*, 5 août 1914

²⁹⁵ Remarquons que de nombreux travaux sont réalisés sur le sport en général à cette époque mais très peu voire quasi inexistantes sont ceux centrés sur l'essor de la culture physique et son histoire comme activité orientée sur de l'esthétique seule.

²⁹⁶ Pierre Arnaud, *Les Athlètes de la République*, Paris, L'Harmattan, 1988, p.210

²⁹⁷ *Ibid*, p.216

²⁹⁸ *Op.cit*, 5 janvier 1916, « Les gymnastes catholiques »

la patrie »²⁹⁹. En dehors des centres d'entraînement sportif, les patronages sont des foyers ardents de foi religieuse. Leurs membres sont considérés comme des soldats d'élite et zélés dont plus de 50 000 sont déjà sous les drapeaux lors de l'Assomption de 1914³⁰⁰. Ils font preuve d'une combativité exceptionnelle, endurcis par l'effort physique et par leur mépris de la mort résultant d'une profonde croyance religieuse ; fin décembre 1915 sur 75 000 mobilisés ils sont 7 000 à être tombés et des centaines à avoir été décorés³⁰¹. Au cours du conflit, les membres des patronages restés à l'arrière, organisent aussi souvent des pèlerinages pour intercéder en faveur des armées³⁰². En août 1916, 80 000 membres sont mobilisés, la liste des citations à l'ordre du jour entre mi-juillet et mi-août contient 197 noms (certains cumulant les citations) et 266 tués à l'image de René Bador, jeune des patronages originaire d'Ivry, qui écrit du camp de Saint-Ruch Ost dunkerque à ses parents le 29 décembre 1915³⁰³ :

[...Je demande une sépulture religieuse dans le caveau de famille à Bermont. Et que tout le monde se console ! Je meurs pour ma patrie ! Quoi de plus beau ! Petite mère, ton fils est près de père, il te prépare une glorieuse place ! Pleure mais espère. Je t'embrasse comme autrefois que j'étais petit et que tu me berçais sur tes genoux...]

Les patronages sont donc des acteurs importants de l'arrière en soutien à la guerre et continuent entre 1914 et 1918 l'accomplissement de leur œuvre. En mars 1917 dans les grandes villes de France, et malgré la pluie, la FGSPF tient sa manifestation annuelle sous la présidence de Maurice Barrès, faisant démonstration de sa préparation pour les armées et se glorifie d'avoir donné près de 100 000 soldats d'élites, dont la moitié a dépassé le rang - pour devenir sous-officier ou officier – et dont 20 000 sont tombés au champ d'honneur³⁰⁴.

La jeunesse catholique s'engage donc massivement pour la France au sein des patronages qui forment bien avant la guerre des catholiques français pétris des devoirs

²⁹⁹ *Ibid*, 5 janvier 1916, « Les gymnastes catholiques »

³⁰⁰ *Ibid*, 16 août 1914

³⁰¹ *Ibid*, 5 janvier 1916, « Les gymnastes catholiques »

³⁰² *Ibid*, 5 janvier 1916, « Les gymnastes catholiques »

³⁰³ *Ibid*, 13 août 1916, « L'association catholique de la jeunesse française »

Registre de décès de René Bador :

http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/arkotheque/client/mdh/base_morts_pour_la_france_premiere_guerre/detail_fiche.php?ref=53776&debut=0

³⁰⁴ *Ibid*, « Les gymnastes catholiques »

envers Dieu et la Patrie. L'objectif est clair et personne ne s'en cache : former des français à même de combattre pour leur patrie. L'Eglise utilise donc le sport comme vecteur de patriotisme, si bien que sport et catéchisme fonctionnent en synergie³⁰⁵.

³⁰⁵ Nous pourrions nous interroger sur les similitudes entre l'aspect sportif et religieux : discipline, exigence de vie, humilité etc...

Chapitre 2 : Le Front de la piété

-

Les catholiques agissent au service des armées par l'intermédiaire d'œuvres au soutien matériel et physique de celles-ci mais font aussi front contre l'ennemi par l'intensité de leur vie spirituelle.

La vie à l'arrière est dictée par le temps liturgique : le calendrier devient le théâtre des célébrations chrétiennes. Ces événements ponctuent les longs moments de prières et d'adorations ainsi que les considérations sur la guerre, qui sont autant d'occasion d'alléger le deuil et de se rappeler de ceux qui ne reviendront pas.

Partie 1 : Vivre au rythme du temps liturgique

[...La cloche a sonné Noël. La famille tout entière part à la messe de Minuit. Oh ! ... La messe de minuit entendue dans l'église du pays à l'endroit même où les aïeux se sont agenouillés à pareille nuit, à pareille heure : où ils ont prié, pleuré, espéré... ! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté...]³⁰⁶



Heureuses Pâques, Carte postale de la Grande Guerre

³⁰⁶ La Croix de l'Isère, 25 décembre 1917, « Noël de 1917 »

La Grande Guerre nécessite l'instauration d'une vie conforme à la discipline chrétienne pour soutenir le front. Cette vie s'opère par la prière qui commence par la participation assidue aux grands moments du calendrier chrétien. Chacun d'eux de l'année liturgique est célébré dans un esprit de soutien à ceux du front. Expliquer les raisons des célébrations n'aurait qu'un intérêt tout limité puisqu'il se limiterait au fait du soutien spirituel aux hommes alors que comparer l'évolution des fêtes et des analyses qui en sont faites peut suggérer d'éventuels changements de points de vue des catholiques. Nous allons dresser ici le tableau de ces fêtes et le récit anecdotique qu'en fait la Croix de l'Isère au cours de la Grande Guerre comparant le récit d'une année à l'autre.

Assomption 1914 ³⁰⁷	<ul style="list-style-type: none"> Pour l'Assomption les églises ont accueilli plus de monde que jamais. Fête nationale depuis la consécration de la France le 10 février 1638
Assomption 1915 ³⁰⁸	<ul style="list-style-type: none"> Au milieu du fracas des nations, on célèbre la douce fête du triomphe de la Vierge. Attaque sur la culture allemande car ne reconnaît pas la vierge comme les Païens du I^{er} siècle.
Assomption 1916 ³⁰⁹	<ul style="list-style-type: none"> Neuvaine nationale à Notre-Dame du 16 au 24 août, pèlerinage organisé à Lourdes. Appel messe quotidienne et récitation 5 Pater et Ave 3 fois et réciter entre des prières pour la France
Assomption 1918 ³¹⁰	<ul style="list-style-type: none"> S'accorder les bénédictions de Notre-Dame pour la France chrétienne
Toussaint 1914 ³¹¹	<ul style="list-style-type: none"> Eglises pleines, cimetières fleuris, deuil général, prier pour ouvrir le ciel aux soldats qui ne sont pas anéantis comme le pensent les « barbares »
Toussaint 1915 ³¹²	<ul style="list-style-type: none"> Fête de la Toussaint aux alléluias du matin et De Profundis du soir, explication théologique : la vie existait avant la mort (ce qui explique que le jour des morts soit après celui des « élus du ciel ». Mort accident, désordre venu de l'orgueil, prier pour les victimes de la barbarie allemande. Appel à la prière, et au combat pour que l'Eglise ne soit pas souillée par « un peuple de menteurs »
Noël 1914 ³¹³	<ul style="list-style-type: none"> Noël jour de l'union entre Dieu et la France le 25 décembre 496, Noël calme et silencieux dans la prière
Noël 1918 ³¹⁴	<ul style="list-style-type: none"> Les nations doivent s'attacher au Pape car sans lui la paix est incertaine
Carême	<ul style="list-style-type: none"> Rappel des obligations par l'Evêque de Grenoble, fidèles invités à l'aumône et curés peuvent accorder des

³⁰⁷ *Ibid*, 18 août 1914

³⁰⁸ *Ibid*, 15 août 1915, « l'Assomption »

³⁰⁹ *Ibid*, 17 août 1916, « Neuvaine Nationale »

³¹⁰ *Ibid*, 16 août 1918, « l'Assomption » par A. Faugier

³¹¹ *Ibid*, 1 novembre 1914

³¹² *Ibid*, 1 novembre 1915

³¹³ *Ibid*, 25-26 décembre 1914, « Noël, paix sur la terre »

³¹⁴ *Ibid*, 26 décembre 1914, « Noël, Noël »

1916 ³¹⁵	permissions plus amples sur la tenue du carême. Triste et funèbre, même le temps est maussade et froid
Rameaux et semaine Sainte 1916 ³¹⁶ Semaine Sainte 1918 ³¹⁷	<ul style="list-style-type: none"> • Les allemands ont la haine de la vie et la soif du sang. Pharisiens, semaine de l'épouvantable passion pour la France, mais la passion du Christ se termine en résurrection. • Importance réaffirmée de l'Eglise pour la paix, et le peuple allemand descend des bourreaux du Christ.
Pâques 1915 ³¹⁸ Pâques 1917 ³¹⁹ Pâques 1918 ³²⁰	<ul style="list-style-type: none"> • Début des Pâques, appel à la piété • Pensées et prières pour les soldats, « fils de Bayard » • Météo mauvaise comme en 1916 et 1917 (il n'a pas neigé cependant), Insistance sur l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles par une vie plus chrétienne et non pas seulement par une image.

Tableau représentant les fêtes religieuses et le traitement qui en est fait par la Croix de l'Isère entre 1914 et 1918

Bien que nous n'ayons pas fait le choix de faire figurer toutes les fêtes où toutes les années, nous pouvons constater une évolution certaine dans les thèmes traités à l'occasion de chaque fête dans les journaux catholiques³²¹. Nous constatons qu'en 1914 le grand thème revenant est la foule présente lors de chaque évènement. En effet, nous pouvons concevoir que le retour au religieux la première année de guerre suscite l'espoir de la France catholique. D'autre part, nous pouvons remarquer que chaque fête voit développer ses thèmes de prédilection. L'arrière vit donc au rythme du temps liturgique par les réflexions autour de la prière : c'est ainsi qu'à Pâques il est évident de faire le parallèle entre les ennemis de la France et les bourreaux du Christ ou encore à Noël de confronter la paix des « hommes de bonne volonté » à la lutte contre

³¹⁵ *Ibid*, 8 mars 1916, « Grenoble, mandement de carême »

³¹⁶ *Ibid*, 16 avril 1916, « Les rameaux et la semaine Sainte »

³¹⁷ *Ibid*, 24 mars 1918, « Semaine Grande et Sainte »

³¹⁸ *Ibid*, 17 mars 1915

³¹⁹ *Ibid*, 12 avril 1917, « Grenoble, Pâques »

³²⁰ *Ibid*, 2 avril 1918, « Les fêtes de Pâques à Grenoble »

³²¹ Nous vous invitons à consulter en annexe le récit détaillé de ces évènements.

l'Allemagne. Chaque fête est donc l'occasion en Eglise de s'édifier d'une vérité de la vie religieuse (la mort, la résurrection,...) et plus particulièrement pendant le temps de la guerre où l'arrière est directement confronté à ces questions sur l'existence même.

La vie des catholiques de l'arrière s'articule donc en fonction du calendrier liturgique, et rassemble d'importantes masses chaque année, édifie chacun des réalités spirituelles consolant miséreux dans la guerre, endeuillés et les aidant ainsi à tenir et à aller de l'avant. L'Eglise apaise donc les fidèles, conservant leurs âmes disposées et orientées vers la prière et le combat spirituel.

Partie 2 : Rôle de la prière et réflexions sur la guerre

[...Il y a 3 millions d'hommes qui tiennent l'épée et les 36 autres millions de français, hommes et femmes, vieillards et enfants qui implorent la victoire. Nos soldats se serviront de leurs canons et nous prions Dieu d'en rendre le tir efficace...]³²²



Il faut prier pour petit père. Carte postale de la Grande Guerre

Comme nous l'avons évoqué, le calendrier liturgique rythme la vie des catholiques de l'arrière. Inévitablement donc, ceux-ci sont amenés à la prière en union avec les forces armées (qui ne sont autres que des ambassadeurs à l'avant de chaque

³²² La Croix de l'Isère, 13 décembre 1914, « La prière et l'épée »

famille française) et à la réflexion sur la guerre pour essayer d'en saisir les causes et les enjeux, dans le monde mais surtout en France et être capable de justifier de l'innocence de la France.

La prière pour les soldats et pour la France est nécessaire et constitue un véritable acte de sauvegarde de la France. Les hommes, conscients que des prières montent à leurs intentions, se sentent le cœur plus vaillant et prennent conscience que tout un peuple espère en eux, visage même de la France³²³. L'arrière agit pour l'avant à l'image du Cardinal Amette, Archevêque de Paris qui, à la fin d'une cérémonie en la basilique de Montmartre au mois d'août 1915, est intrigué par un soldat qui ne se lève pas de sa chaise à son passage. S'informant auprès des camarades de ce dernier, il apprend que le malheureux est blessé aux jambes, et décide d'aller à lui, l'embrassant et le bénissant pour enfin l'aider à se relever en l'appuyant sur son épaule³²⁴. Bien que cette scène soit bien réelle, nous pourrions aussi en tirer un enseignement allégorique. La France de l'arrière qui aide la France du front à se redresser et à tenir face aux coups de l'ennemi. L'arrière prie sans cesse et organise des pèlerinages à caractère national comme à Lourdes où plusieurs fois par an les fidèles servent la France. Ils s'y rendent dire à Marie de protéger ceux qui se battent et sont tous animés d'angoisse pour la France³²⁵. Ceux-ci n'hésitent pas à considérer le pèlerinage comme un acte de combat national. Afin d'étudier l'ampleur des pèlerinages, il nous semble bon d'en recenser les plus significatifs dans un tableau comparatif :

Date, Lieux	Occasion	Nombre de pèlerins	Déroulement du pèlerinage
Septembre 1915 La Salette ³²⁶	Célébration de l'apparition	85	<ul style="list-style-type: none"> Pèlerinage de pénitence organisé par Mgr Berthoin (Evêque de Chatte) : « On priera au pied de Jésus Hostie qui aime les francs pour notre Patrie et pour les morts »
Juin 1916 ³²⁷	Fête du Sacré-Cœur	20 000	<ul style="list-style-type: none"> Adoration nocturne en présence de Mgr Chatelus de Nevers, Mgr Gibergues de Valence. Pèlerins venus de toute la France : appel à la pitié de Jésus pour la France Le 29 juin : « La messe de minuit réunissait tellement de monde qu'à deux heures du matin le prêtre donnait encore Jésus aux âmes affamées du pain de vie »

Tableau comparatif représentant les principaux pèlerinages entrepris au cours de la Grande Guerre

³²³ *Ibid.*, 8 janvier 1915, « Lettre de soldats »

³²⁴ *Ibid.*, 7 août 1915, « Le cardinal et le blessé »

³²⁵ *Ibid.*, 23 août 1915, « Les forces de l'arrière » par E. Duppleissy

³²⁶ *Ibid.*, 7 août 1915, « Pèlerinage à Notre-Dame de la Salette »

³²⁷ *Ibid.*, 5 juillet 1916, « A Paray-le-Monial »

Nous constatons donc que les pèlerinages peuvent avoir une ampleur régionale mais aussi un caractère national comme c'est le cas à Paray-le-Monial. On met ainsi en place de véritables stratégies pour rendre la prière agréable à Dieu. Les enfants sont envoyés en première ligne de manière unanime, chacun vantant les mérites de leurs prières, puisque leur présence est plus agréable à Dieu de par l'innocence de leur condition, comme ce soldat qui écrit à sa femme en parlant de la nécessité de prier « Dis-le surtout à notre petite fille car la prière d'un ange est meilleure que la nôtre. »³²⁸. Dès 1916, le clergé français organise des prières d'enfants pour la France³²⁹. A Lourdes, ceux-ci participent même à des cérémonies. Le dimanche 20 août 1916, ils sont près de 1250 à affluer près de la basilique supérieure portant de blanches oriflammes et les supplications de toute la France signées par 700 000 fidèles de différents diocèses. 30 000 signatures proviennent du diocèse de Paris, 26 000 de ceux d'Anger et Quimper, 18 000 de Nantes, 17 000 de Lyon, 16 000 de Coutances, 15 000 de Laval et Montpellier, 14 000 de Marseille, 13 000 de Poitiers et 12 000 de Versailles. Ces signatures ont été remises à l'évêque de Tarbes sous les yeux de 15 000 pèlerins³³⁰. C'est donc toute la France qui exprime ses intentions de prières portées par les enfants. De partout en France, des cérémonies se déroulent en faveur de la Patrie.

Montmartre, temple du vœu national, en est sans doute l'exemple le plus éloquent. Un drapeau financé par des souscriptions de tout le pays dont des représentants de chaque corps constitué est exposé en ex-voto par l'association des enfants de Paris à l'automne 1916. Il prend la forme d'un drapeau français à l'intérieur duquel a été brodé un Sacré-Cœur, et à son propos La Croix de l'Isère explique qu'il n'est pas sans rappeler le labarum. Il a été béni par le Cardinal Amette lui-même, qui s'adressa aux enfants de Marie : « Vous appartenez aussi dit-il à l'armée de la France, vous ne servez pas la patrie sur les champs de bataille, mais vous devez la servir par vos prières instantes, par vos vertus chrétiennes au foyer domestique, par vos bons exemples au dehors. »³³¹. Chaque Dimanche à Montmartre, se mêlent des accents catholiques et patriotiques et se rassemblent décideurs

³²⁸ *Ibid*, 13 novembre 1914

Remarquons que l'enfant est moins exposé au péché que l'adulte raison pour laquelle il est possible de croire que leur prière est plus efficace. C'est à des enfants en effet que Notre-Dame choisit d'apparaître à La Salette et à Lourdes puis en 1917 à Fatima.

³²⁹ *Ibid*, 29 juillet 1916, « La supplication des enfants »

³³⁰ *Ibid*, 23 août 1916, « A Notre-Dame de Lourdes »

³³¹ *Ibid*, 3 octobre 1916, « A Montmartre »

politiques et chef religieux, union qui n'est pas sans rappeler la jadis alliance du trône et de l'autel comme le décrit la feuille catholique iséroise le 23 mars 1916³³² :

[...La nef principale et le chœur étaient bondés d'hommes parmi lesquels beaucoup d'officiers, de soldats et de mutilés de guerre. Au premier rang, les délégations des diverses académies, un grand nombre de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux, de membres de corps constitués ! [...] Après le chant du Magnificat Monsieur Crépin gardien de la basilique est monté en chaire. Il salue le Cardinal. Monseigneur Herscher représentant de l'Alsace, l'élite intellectuelle et parlementaire, l'armée, les Hommes de France au Sacré Cœur, la foule [...] Aujourd'hui encore, c'est une prière vraiment nationale qui s'élève vers le ciel. L'orateur fait un splendide faisceau de la touchante journée des enfants, jeudi, des pénitences de vendredi qui lui fournissent l'occasion de rappeler que depuis le début de la guerre on a recueilli des centaines de milliers d'adhésions à l'Archiconfrérie de prière et de pénitence, des « Avec Maria » de samedi, enfin du magnifique hommage rendu en ce jour au Sacré Cœur de Jésus dans la France entière. Et il jette au sacré cœur un cri de prière et d'espérance....]

La prière est donc incontestablement nationale et nous pouvons en comparer l'usage à la façon du député ardéchois Hyacinthe de Gaillard Bancel qui n'hésite pas à comparer le peuple de France au peuple d'Israël soutenant les mains de Moïse dans le livre de l'exode lors de la bataille contre Amalek ; lorsque celui-ci baissait les mains, Israël reculait, lorsqu'il les gardait levées vers le ciel, Israël avançait, il en est de même pour la prière de la France³³³. La prière s'intensifie aussi au sein même des familles catholiques qui, pour beaucoup, se consacrent au Sacré-Cœur pour une réunion spirituelle avec leurs soldats, qui sont associés à l'acte de consécration : avertis de l'heure et du jour, ils s'unissent par la prière au foyer qui se place sous la bienveillante protection du divin Cœur. Cet acte de consécration, éminemment religieux puisqu'il répond au vœu du Sacré-Cœur à la voyante Margueritte Marie mais c'est aussi un acte parfaitement patriotique pour étendre la protection du Sacré-Cœur sur les armées et sur la France³³⁴.

Au-delà de la prière, il faut réfléchir sur la guerre pour amener à sa compréhension mais aussi à son acceptation et ainsi faire front commun. Ces réflexions sont souvent collectives et se véhiculent par différents médias, les principaux étant la presse catholique

³³² *Ibid.*, 29 mars 1916, « Nouvelles religieuses »

³³³ *Ibid.*, 1 mai 1915, « La revanche de Tolbiac » par le député de Gaillard Bancel

³³⁴ *Ibid.*, 18 janvier 1916, « Les familles au Sacré-Cœur »

et les offices religieux. En septembre 1914, en la cathédrale de Bordeaux, l'abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag de l'Alsace occupée prend la parole en ces termes³³⁵ :

[...Non ce n'est pas notre Patrie qui a provoqué ce formidable attentat contre l'humanité, nous en avons la preuve en voyant la main divine qui providentiellement garde la France [...] Oh oui ce sacrifice aura sa récompense, récompense matérielle qui sera la victoire, récompense morale par la pleine certitude que ceux tombant là-bas, martyr sublimes de la foi à la Patrie entrant immédiatement au sein même de Dieu...]

Ainsi, une rhétorique se met en place pour justifier de l'innocence de la France qui lui donnera la victoire. La réflexion sur la prière est aussi générale, traduite par ces propos du Cardinal Amette, « Nous ne saurions oublier que Dieu reste arbitre souverain des destinées des peuples et qu'il dispose à son gré de la victoire ou de la défaite »³³⁶. Enfin il est important de réfléchir sur les sentiments suscités par la guerre dans le cœur des catholiques. La Croix de l'Isère publie par exemple un article sur le sentiment de haine et, au travers d'un sermon du révérend-père Janvier à Notre-Dame de Paris, montre que la guerre ouvre une véritable dispute intérieure, entre le bien et le mal, et que ce n'est pas un manquement à la charité - bien au contraire - de réprouver en l'autre la perversité dont il est la proie, en veillant préalablement à ne pas considérer ensemble le pêcheur et le pêché. Ainsi les français ne combattent pas le pêcheur allemand, mais les pêchés de ces derniers et l'emporteront « par notre force, notre bravoure, notre ténacité mais encore par la grandeur chevaleresque et la générosité idéale de notre cœur »³³⁷.

La prière a donc un caractère national et s'oriente directement pour la victoire et ses serviteurs. Le temps de guerre voit l'émergence d'une réflexion sur l'orientation de la vie chrétienne face aux catastrophes de l'affrontement, propagée par la presse et les religieux aux cours d'offices à caractère aussi bien religieux que patriotique.

³³⁵ *Ibid*, 21 septembre 1914

³³⁶ *Ibid*, 8 août 1914

³³⁷ *Ibid*, 16 mars 1916, « La Haine »

Partie 3 : L'arrière, entre deuil et souvenir

[... Femme lève ton lourd voile de crêpe... Au fond de tes yeux rougis de larmes, de tes yeux fous, où tout le malheur a passé, j'aperçois une flamme de fierté... C'est lui qui éclaire ton regard !... Dans la rue on te salue très bas... C'est lui !... Lui qu'on salue en toi. Et quand la tête dans les deux mains tu t'abîmes au fond de la prière... Pour qui pries-tu... ? De qui parles-tu à Celui qui est la Vie... ? Alors... tu le vois bien !... la mort n'existe pas... Ton bien aimé, il est seulement au-delà de la frontière... En étendant tes mains, tu peux presque frôler les siennes. Et tu seras dans ses deux bras un jour qui ne doit pas finir. Mais que Dieu qui a permis l'épreuve, t'aide ô pauvre créature humaine à ne pas être brisée...]³³⁸



Famille se recueillant devant la sépulture d'un soldat, en 1915

L'arrière est marqué par le deuil au cours de la Grande Guerre qui cause plus d'un million quatre-cent mille victimes dans les rangs français. On estime à 700 000 le

³³⁸ La Croix de l'Isère, 30 octobre 1917, « Les veuves et la guerre » par Pierre l'Ermite
Photo disponible : <http://colleges.ac-rouen.fr/cahingt/pedagogie/index.php?article244/commemoration-du-centenaire-du-declenchement-de-la-premiere-guerre-mondiale-4>

nombre de femmes endeuillées et à 760 000 le nombre d'orphelins de guerre³³⁹. Le deuil est donc chose courante et avec lui s'accompagne inévitablement le souvenir de l'être cher, héroïquement tombé, là-bas, sur les remparts de la Patrie.

La description qui est faite du deuil dans la Croix de l'Isère est toute religieuse puisqu'à la mort se lient les enseignements du catéchisme, à savoir la mort, le jugement dernier, puis la résurrection. Il n'est pas question de revenir ici sur l'espérance procurée par cette dernière mais de s'approcher au plus près de ces femmes et enfants, vêtus de noir, priant, parfois pleurant un père, un frère, un fils qui ne reviendra pas. Au mois d'août 1914, alors que la guerre arrache les premiers maris à leur femme, les épouses sont comparées à la Sainte-Vierge devant le Christ en croix³⁴⁰. La comparaison est flatteuse et revient pendant toute la durée de la guerre dans le journal, ce qui s'entend bien³⁴¹ : quoi de plus réconfortant pour une croyante endeuillée de voir en l'épreuve l'occasion de marcher aux côtés de Notre-Dame ? Dès lors, le deuil devient un acte profondément saint et salvateur mais aussi patriotique. Les femmes apprenant la mort du soldat sont telle la vierge agenouillée devant la Croix, contemplant les blessures de son fils. Elles ne voient pas en leurs blessures le signe de la mort mais celui du salut du monde, tout comme les mères françaises, apprenant le trépas de leurs enfants songent au salut de la France³⁴². Le deuil est apaisé par la foi et l'idée patriotique. « La Patrie c'est la terre et les morts » n'a de cesse de rappeler Maurice Barrès pendant la guerre et François Veuillot ajoutant : « La Patrie, c'est donc aussi l'union des mortels d'ici-bas, avec ces immortels d'en haut »³⁴³ :

[...Levons les regards au ciel ; ils sont là, nos morts ; ils sont là, nos saints : Toute une France glorieuse est reconstituée aux pieds de l'éternel. Mêlés à ces défunts poilus toute des générations de français de Clovis à Jeanne d'Arc. Toutefois on ne peut certifier que de ces soldats aient gagné le paradis car il est interdit de pénétrer la justice éternelle, mais notre foi ne nous permet pas de concevoir les choses autrement après une telle énumération de générosités...]

Les soldats étaient donc l'image de la France ; en mourant ils deviennent la France elle-même. Le deuil est donc une fierté pleine d'humilité et de pudeur mais la conscience

³³⁹ Stéphanie Petit, « La pension de veuve de guerre de 14-18 : une pension de fidélité ? », Sous la direction d'Évelyne Morin-Rotureau, *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes piliers de l'effort de guerre*, Paris, Autrement, 2004, p. 114-133

³⁴⁰ *Op.cit.*, 19 août 1914

³⁴¹ *Ibid.*, 7 octobre 1914, « Les femmes de France » Sermon du Chanoine Collin en la cathédrale de Bordeaux

³⁴² *Ibid.*, 21 novembre 1914, « Le Cœur des femmes de France »

³⁴³ *Ibid.*, 8 novembre 1915, « Nos Saints et nos morts »

d'avoir contribué à la France est sans aucun doute bien réelle. Enfin, bien que le salut ne soit acquis pour personne, les catholiques de l'arrière voient en la mort pour la nation le présage de salut pour ces hommes, tombés au service du pays, et de l'Eglise contre l'erreur protestante.

Dans cette atmosphère générale de deuil, les catholiques témoignent très tôt d'une volonté de graver à jamais le souvenir de leurs glorieux morts dans la postérité. Dans cette perspective, deux grenobloises, dont les maris sont tombés dans la Marne, écrivent à la Croix de l'Isère pour les remercier de publier quotidiennement une rubrique nécrologique et pour suggérer d'y apposer les horaires des messes et enterrements des « martyrs de la Patrie », initiative à laquelle répond très favorablement le journal³⁴⁴. Dès 1915 aussi, les églises s'ornent de vastes tableaux en marbre sur lesquels sont gravés les noms des paroissiens tombés au champ d'honneur comme à Apprieu le premier août 1915³⁴⁵ ; ces noms sont placés à la vue de tous – sous la statue de Jeanne d'Arc - pour la mémoire, véritable leçon d'héroïsme et de courage pour les générations à venir, mais aussi au sein même de l'église pour attirer les prières dont ont besoin ces âmes et c'est enfin une manière pour les familles qui n'ont pas de tombes de se recueillir devant leurs chers morts³⁴⁶.

Il arrive parfois que les églises elles-mêmes appellent au souvenir comme dans un petit village du nord de la France où tous les soirs, depuis l'attaque de Verdun, la cloche retentit 33 fois à 21 heures³⁴⁷. Les habitants du village, sont invités, au son des cloches à cesser toute occupation et réciter un De Profundis en souvenir et soulagement des hommes tombés dans la journée. Le journal catholique appelle à un élargissement de cette pratique génitrice de souvenirs et d'union entre le front et l'arrière.

Enfin, les fidèles se rappellent régulièrement de leurs morts dans des offices célébrés pour le repos de leur âme comme le dimanche 27 août 1916 à Bourg d'Oisans lors d'une messe pour les trépassés du 28^e bataillon de chasseurs alpins. A cette occasion l'église était « pleine à craquer » et décorée de drapeaux tricolores, et des armes de

³⁴⁴ *Ibid*, 7 octobre 1914

³⁴⁵ *Ibid*, 11 août 1915, « Isère, cérémonie religieuse et patriotique »

³⁴⁶ *Ibid*, 11 août 1915, « Apprieu, morts pour la Patrie »

³⁴⁷ *Ibid*, 21 mars 1916, « L'Angelus des morts » lu dans Le Gaulois. Nous supposons que ce chiffre est celui de l'âge du Christ lorsqu'il est meurt sur la Croix établissant ainsi le parallèle avec les défunts soldats. Néanmoins, nous précisons que l'article publié est très vague et anecdotique mais la véracité des faits est sans nul doute très plausible.

Verdun. Des chants religieux et patriotiques se sont élevés sous le regard du célébrant, Monsieur le curé, Archiprêtre du Bourg-d'Oisans³⁴⁸.

Le front des catholiques de l'arrière fait face au deuil mais le rapport à celui-ci n'est pas commun. En effet, on le compare à celui de la reine de France, souffrant certes devant la croix, mais comprenant la réalité de la résurrection à venir et le salut du monde, comme l'arrière croit en la résurrection des soldats et le salut de la France. Il est important de se souvenir et l'Eglise orchestre le devoir de mémoire au sein même de ses édifices et au travers de messes pour les âmes du purgatoire.

³⁴⁸ La Croix de l'Isère, 30 août 1916, « Isère – A la mémoire de nos chasseurs alpins »

Chapitre 3 : Les évêques et la guerre

-

Nous avons vu, dans les deux premiers chapitres, l'importance et l'ampleur que prennent les catholiques de l'arrière pour venir en aide aux armées et secourir la nation. Cette lutte est orchestrée par des clercs comme des laïcs, organisée et orientée efficacement aux travers de plusieurs initiatives qui ne laissent pourtant pas de place à l'improvisation. C'est ainsi que ces initiatives, sont coordonnées et décidées par les chefs spirituels ; les évêques de France. Ayant été dépouillée de toute influence temporelle après la révolution, leur parole connaît un véritable retour en grâce avec la guerre, guidant le peuple catholique et la France en général à la victoire.

Les évêques de France vont donc, entre 1914 et 1918, orienter la lutte des fidèles, intercéder pour la victoire et se feront aussi les ambassadeurs de la fille aînée de l'Eglise auprès du vicaire du Christ, le souverain pontife, Pie X puis Benoît XV.

Pour que nous puissions nous y retrouver parmi l'ensemble des évêques de France entre 1914 et 1918, nous vous proposons un petit tableau des principales personnalités de l'époque.

<i>Nom de L'Evêque</i>	<i>Lieu où il occupe son ministère</i>
Cardinal Amette	Archevêque de Paris, primat des gaules
Cardinal Gauthey	Archevêque de Besançon
Cardinal Luçon	Archevêque de Reims
Cardinal Andrieu	Archevêque de Bordeaux
Cardinal Sevin	Archevêque de Lyon
Cardinal de Cabrières	Archevêque de Montpellier
Mgr Castellan	Archevêque de Chambéry
Mgr Berthoin	Evêque du Sacré-Cœur (Autun)
Mgr Chapon	Evêque de Nice
Mgr Touchet	Evêque d'Orléans
Mgr Garnier	Evêque de Luçon
Mgr Maurin Mgr Caillot dès 1917	Evêque de Grenoble
Mgr de Gibergues	Evêque de Valence
Mgr Lobbedey	Evêque d'Arras
Mgr de Liobet	Evêque de Gap
Mgr Henry	Vicaire général de Verdun
Mgr Giray	Evêque de Cahors
Mgr Humbrecht	Evêque de Poitiers
Mgr Guérard	Evêque de Coutances
Mgr Ruch	Evêque de Gerasa
Mgr Duparc	Evêque de Quimper

Tableau représentant les différents évêques français dont le journal catholique rapporte les actions à plusieurs reprises entre 1914 et 1918. Les informations proviennent directement des articles du journal pour la même période.

Partie 1 : Orienter la lutte des fidèles

[...L'épiscopat est une des pierres d'angle de l'état français...à l'heure de la paix...ce sera l'une des assises sur lesquelles on devra logiquement et nécessairement rebâtir la maison nationale ...]³⁴⁹



Le cardinal Amette, archevêque de Paris, faisant le signe de la croix pour bénir des victimes du bombardement du 29 mars 1918, jour du Vendredi Saint, publié dans le journal l'illustration du 6 avril 1918

Comme dans toute armée, les combattants ont besoin de chefs pour rendre leur lutte efficace et espérer l'emporter. Les catholiques de l'arrière forment l'armée spirituelle française, organisée non pas en compagnies, régiments et brigades mais en paroisse, diocèses, groupes de diocèses, membres de la curie pontificale et primat. Il y a

³⁴⁹ La Croix de l'Isère, 13 décembre 1914, « La prière et l'épée »

donc une hiérarchie au service de Dieu en amenant à lui les fidèles, et au service de la victoire pendant la guerre. Dans cette armée de l'arrière, casernée à l'ombre des clochers, les capitaines sont des prêtres, les commandants des vicaires, les colonels des évêques, les généraux de brigade des archevêques et les cardinaux des généraux de division. Tout est donc très hiérarchisé si bien qu'entre chaque échelon les ordres et compte rendus circulent avec une grande fluidité.

Les Evêques sont à l'origine des prêches dont nous avons déjà évoqué le caractère rhétorique et patriotique. Ainsi, les prêtres leur font des propositions de prêche que ceux-ci acceptent ou non comme c'est le cas de l'abbé Sertillange qui avec l'autorisation de l'archevêque de Paris traite chaque semaine d'héroïsme dans ses sermons à partir de la mobilisation³⁵⁰. Les chefs de l'Eglise appellent aussi très régulièrement - en général lors de chaque fête religieuse ou événement militaire - à des prières dans toutes les paroisses de France. Pour ce faire, ils échangent au préalable de nombreux courriers selon un processus bien défini en trois étapes : l'évêque initiateur du projet de prière demande l'approbation d'un cardinal, qui se charge d'en informer tous les évêques de France et enfin de convenir des modalités temporelles³⁵¹. Ces prières peuvent aussi prendre la forme d'actes de consécration comme c'est le cas le 8 décembre 1914, où, à la demande des cardinaux et dans chaque église, la France est consacrée au cœur immaculé de Marie. Nous devons ici remarquer que chaque évêque est en quelque sorte chargé des prières selon les charges de son ministère. Ainsi l'évêque d'Orléans organise chaque année avec l'accord des cardinaux une neuvaine à Jeanne d'Arc la deuxième semaine de mai (du 8 au 16 en général) ou encore l'évêque de Grenoble organise le pèlerinage annuel à La Salette autour du 19 septembre, date de l'apparition en 1846³⁵². Les évêques ont donc bel et bien une fonction nationale, « agissant dans la nation comme un organe naturel, portant où il le fallait la force, la vie et l'harmonie³⁵³. L'épiscopat est aussi témoin de la guerre pour tous les fidèles de l'arrière comme Monseigneur Touchet qui revenant de Verdun publie dans La Croix à l'attention de tous les fidèles français ces mots suivants³⁵⁴ :

³⁵⁰ *Ibid*, 19 août 1914

³⁵¹ *Ibid*, 18 octobre 1914, « Les évêques de France »

³⁵² *Ibid*, 27 avril 1915, « Une neuvaine à Jeanne d'Arc »

³⁵³ *Ibid*, 26 février 1916, « La fonction nationale des évêques »

³⁵⁴ *Ibid*, 19 avril 1916, « Aide à la France » lu dans La Croix, article de Mgr Touchet

[...Je suis à peine détourné mon esprit de la bataille de Verdun. Il y revient malgré moi. L'horreur sublime de cette lutte épique me pénètre [...] Animons notre charité envers les blessés, les prisonniers, nos frères du front, les veuves, les orphelins. Communions plus et communions mieux. Convertissons-nous. La justice élève les nations ; le péché les déprime. Prions avec ferveur, prions avec passion. Il faut fléchir le bon Dieu...]

En suivant les évêques, les troupes engagées dans la lutte spirituelles auront donc la chance de vaincre.

Les évêques orientent aussi l'attention des fidèles vers l'étranger signalant des évènements inacceptables même en temps de guerre. C'est ainsi que très tôt, à la fin de l'année 1915 et début de l'année 1916 les évêques s'élèvent et sensibilisent les fidèles sur les massacres d'Arménie. C'est à partir de la prise d'Erzeroum par les alliés que la réalité concrète des massacres éclate au grand jour. Monseigneur Touchet, invité par l'œuvre d'Orient en fit un édifiant tableau lors de la messe dominicale du 20 février 1916 en l'église de la Madeleine³⁵⁵. Sa voix résonne forte ému par le sort réservé à l'Eglise arménienne, expliquant qu'en novembre 1914 à l'entrée en guerre de la Turquie, tous les arméniens entre 18 et 45 ans avaient été éloignés de leur pays, occupés à la construction de routes. L'évêque s'arrête un court instant et poursuit :

[...En 1915 Enver Pacha décide que tous les arméniens doivent être exilés. Dès lors les colonnes de déplacés commencèrent à se faire massacrer de manières violentes « les officiers turcs se divertissaient à briser la tête des jeunes enfants contre des pierres, celui qui avait tué du premier coup avait gagné » Les estimations actuelles portent le nombre à 500 000 victimes....]

Puis Monseigneur s'écrie qu'il y a 800 ans on aurait fait une croisade pour moins que cela. L'orateur évoque la complicité allemande car guillaume II déclarait en 1910 prendre l'islamisme sous sa protection et accuse des officiers allemands d'avoir pris part à ces massacres. Autre preuve selon lui de la responsabilité allemande, « l'ambassadeur américain à Constantinople voulu intervenir auprès de son homologue allemand qui refusa et « le diplomate de la Kultur se refusa à la moindre démarche ». Les évêques jouent donc un véritable rôle pour sensibiliser une opinion, qui a déjà fort à

³⁵⁵ *Ibid*, 27 février 1916, « Les massacres d'Arménie »

faire avec les massacres sur le front, à une véritable catastrophe. Ajoutons aussi que les catholiques accusent « la Kultur » de complicité, thèse qui semble se vérifier aujourd'hui, même si celle-ci est encore sujette à de lourds débats³⁵⁶. Benoit XV est aussi directement intervenu auprès du Sultan dès réception des premiers rapports faisant office de massacres en juin 1915³⁵⁷. (Nous ne développerons pas plus ce thème qui ne concerne pas notre sujet d'étude mais nous vous suggérons les travaux de l'historien Michael Hesemann qui a étudié le sujet depuis l'ouverture des archives secrètes du Vatican sur le sujet en 2011.)

Les évêques guident enfin les fidèles dans les remous spirituel, agités par la guerre. Ils sont chargés d'étudier les manifestations du ciel, de discerner la vérité de la superstition et mettent tout en œuvre pour maintenir la rationalité de la foi. C'est dans ce contexte qu'éclate « l'affaire » Claire Ferchaud (1896-1972). La petite Claire est originaire de Loublande en Vendée. Très jeune elle est bercée par les sacrements et dit avoir des visions, qui se concrétiseront à la fin de l'année 1916 en pleine bataille de la Somme et de Verdun. Le Christ lui apparaît en effet à plusieurs reprises, agonisant, son divin Cœur broyé par les péchers de la France³⁵⁸. Le 28 novembre elle se trouve par la pensée, à genoux, dans la chambre du président où une voix inconnue dit :

[...Raymond, Raymond ! Pourquoi me persécutes-tu ? Les temps sont mauvais sur la terre ; les cœurs sont broyés parfois, mais même dans l'épreuve on continue à m'outrager. Le mal se rallume dans les âmes, et c'est la France qui ouvre dans mon cœur cette blessure d'où s'échappent des flots de sang. Je veux tenter un dernier effort ; mon amour surpasse toute mesure : j'aime tant la France ; je veux la sauver [...] En mon nom, je te commande d'écrire au Chef de ceux qui gouvernent. L'image de mon Cœur qui doit sauver la France. C'est à eux que tu l'enverras. Si on la respecte, c'est le salut ; mais si on la foule aux pieds, ce sont les malédictions du Ciel qui tombent et écrasent tout le peuple. Va droit à ceux qui vous gouvernent. Si tu savais comme la conscience de ces gens-là est agitée ! Je remue leurs cœurs ; à toi maintenant de me faire connaître. La chose te paraît grave, mais obéis ; c'est le salut de ta Patrie....]

C'est en ces termes que Claire entend Jésus pour la première fois. Les visions se succèdent et le Christ demande à la petite vendéenne d'écrire au président de la république

³⁵⁶ Donald Bloxham, *Der Völkermord an Den Armeniern Und Die Shoah : A Reassessment of the German Role in the Armenian Genocide of WWI*, Zürich, Chronos Verlag, 2002, p. 213-244

³⁵⁷ <http://www.zenit.org/en/articles/what-pius-xii-learned-from-the-armenian-genocide>

³⁵⁸ Alain Denizot, *Le Sacré-Cœur et la Grande Guerre*, Paris, Nouvelles Editions latines, 1994, p. 107

pour lui rappeler ses devoirs vis-à-vis de l'éternel, « s'il ne se soumet pas à ce que je lui adresse par toi, de grands malheurs menacent sa personne et ses droits, au contraire si par lui je suis gravé sur le drapeau français, dès le lendemain, il poursuivra l'ennemi qui fuira en désordre et le rejettera au-delà de la frontière.³⁵⁹» Deux semaines plus tard, la lettre est envoyée (pour la nouvelle année) et le 16, le député de la Vendée, Monsieur de Baudry la remet personnellement au président. En parallèle et par le levier de contacts elle est mise en relation avec le haut clergé de son diocèse. Elle est reçue devant une commission de théologiens fin décembre (1916) et son évêque, Monseigneur Humbrecht lui donne son aval dans cette mission. L'évêque joue ici un véritable rôle sur une affaire qui très vite prend un caractère national. Le 27 février Claire écrit de nouveau au président pour lui rappeler que « les francs-maçons sont les bourreaux son son Cœur adorable » réitérant la demande de consécration de la France au Sacré-Cœur. Au premier jour de mars 1917, alors qu'elle est à Paris, le Roi de France, s'adresse de nouveau à la pieuse vendéenne lui demandant de supplier le cardinal (Amette) de passer la nuit dans la basilique dédiée à son Cœur si sacré. Cinq jours plus tard elle s'adresse à l'archevêque de Paris par courrier, qui lui accorde cette grâce. Précisons qu'à ce moment-là le cardinal la considère plus comme une illuminée que comme une élue du Christ³⁶⁰. Accompagnée un soir dans le plus grand secret - entre le 12 date de la réponse favorable du cardinal et le 18 mars date à laquelle elle lui rend compte de ses visions - du Chanoine Crépin, supérieur de Montmartre, elle adore tout une nuit Jésus Hostie. Elle reçoit alors plusieurs secrets : la franc-maçonnerie trahit le secret de la France à l'ennemi, la demande d'exposer sur l'uniforme du soldat l'insigne du divin cœur malgré le caractère illégale de cette pratique. Reçue à l'Elysée le 21 mars par le président lui-même Claire est déçue par son entretien avec un président retranché derrière son idéal républicain et laïc et promet d'intervenir à la chambre. Rentrant dans sa Vendée natale, Claire n'a convaincu personne. Certaine de sa mission elle entreprend alors de s'adresser directement aux généraux par la présente lettre³⁶¹ :

[...Mon général. C'est pour obéir à Dieu que j'ai l'honneur de faire connaître sa volonté à tous les généraux de France. Notre-Seigneur qui aime tant les Francs leur demande d'accomplir un acte de foi vis-à-vis de sa royauté divine et de réclamer près du chef de l'État que l'image du Sacré-Cœur, signe d'espérance et de salut,

³⁵⁹ Vision du 16 décembre 1916

³⁶⁰ Alain Denizot, *Op.cit*, p. 110

³⁶¹ Alain Denizot, *Op.cit*, p. 111

brille officiellement sur nos couleurs nationales. En récompense de cet hommage rendu à Dieu par nos vaillants défenseurs, le Sacré-Cœur leur promet le salut et la victoire sur tous nos ennemis. C'est aussi pour éviter une catastrophe que Dieu fait avertir nos généraux de la perte que risque notre pauvre pays de France, qui conduit par un gouvernement impie et dont la franc-maçonnerie dirige la France à sa perte par d'affreuses trahisons. Qu'on me permette d'exposer l'avertissement que Notre-Seigneur dans sa bonté fait connaître à tous les bons Français. Je revis Notre-Seigneur pleurant sur la France. Il parla et il dit : Le peuple de France est à deux doigts de, sa perte : le traître vit au cœur de la France ; c'est la franc-maçonnerie qui, pour obtenir la perte éternelle de ce pays, d'accord avec l'Allemagne, a engendré cette guerre ; les trahisons se poursuivent, et si quelqu'un pouvait pénétrer dans l'intérieur de plusieurs cabinets, il en découvrirait les pièges. Sans moi, la France serait perdue, mais mon amour qui veut la vie de cette France arrête le fil électrique qui communique le secret de la France à l'ennemi. La franc-maçonnerie sera vaincue. De terribles châtements fondront sur elle. Mais je demande aux braves petits soldats de France, jusqu'aux généraux qui sont aux armées, de déployer le drapeau du Sacré-Cœur malgré les défenses formelles qu'on fera autour d'eux, et que tous, officiers et soldats aillent de l'avant. Je leur promets la victoire. La franc-maçonnerie, le gouvernement actuel, seront châtiés ; Non Satan aura beau faire, jamais la France ne lui appartiendra...]

Cette lettre est envoyée aux généraux Lyautey, Pétain, Micheler (I^{ère} armée), Guillaumat (II^e armée), Humbert (III^e armée), Gouraud (IV^e armée), Passaga (V^e armée), Maistre (VI^e armée), Boissoudy (VII^e armée), Gérard (VIII^e armée), Duchesne (X^e armée) et aussi aux généraux de Castelnau, Nivelle, Fayolle et Foch.

Remarquons que cette troublante affaire nécessite l'intervention des évêques pour juger des faits. C'est ainsi que leur parole est suivie et relayée par les médias de l'époque. L'évêque de Poitiers par exemple, dans un communiqué de novembre 1916 - alors que Claire n'est pas encore passée devant la commission théologique – explique la position qu'il convient d'adopter sur cette affaire³⁶² :

[...Depuis quelques temps on parle beaucoup de notre jeune diocésaine, claire Ferchaud, des Rinfilières (Deux-Sèvres). Un mot est nécessaire afin que les appréciations des fidèles ne s'égarent pas à ce sujet. Il est vrai qu'une commission d'enquête a été nommée pour interroger cette jeune fille, sur les faveurs surnaturelles dont elle aurait été l'objet. Les examinateurs étudient avec toute la prudence et l'attention désirable : mais, jusqu'à présent ils n'ont formulé aucune conclusion. En conséquence tout ce qui a été raconté ou publié sur le fait de « Loublande » doit être tenu pour suspect ou prématuré...]

³⁶² *Op.cit*, 21 novembre 1916, « Claire Ferchaud »

Quelques mois plus tard, le 25 mars 1917, la semaine religieuse de Poitiers considère l'affaire classée bien que la cause soit toujours retenue devant la commission et rappel aux fidèles catholiques la prudence qu'il convient d'adopter sur les faits concernant cette affaire³⁶³. Ainsi les évêques éclairent les catholiques pour donner une direction à leur foi dans cette trouble affaire. Remarquons aussi l'honnêteté dont fait preuve le clergé autour du fait de Loublande. Il est légitime en effet de penser que l'Eglise aurait pu tirer un profit politique de cette affaire en dressant le Christ contre les hordes d'anticléricaux armés de division franc-maçonnnes, ce qu'elle ne fait pourtant pas en plein contexte de désagrègement de l'union sacré.

La lutte des fidèles est orientée par l'encouragement à la prière aux travers de différentes initiatives mais aussi par l'engagement en faveur d'œuvres au service des armées. Ceux-ci sont aussi éclairés des réalités de l'étranger et invités par leurs chefs spirituels à se mobiliser contre. Les Evêques sont enfin les garants de la vraie foi en appelant à la prudence face à tout évènement non vérifié par leurs personnes.

³⁶³ *Ibid*, 22 mai 1917, « Nouvelles religieuses »

Partie 2 : Intercéder pour la victoire

[...Nos Evêques ils ont vu naître et
grandir la Patrie ; ils l'ont vu tantôt
prospère et puissante, tantôt
épuisée sur les bords de l'abîme...]³⁶⁴



Le cardinal Luçon (à gauche) archevêque de Reims en visite dans un hôpital à la fin mars 1918 à Reims

Les évêques orientent la lutte des fidèles et à cette occasion intercèdent pour la victoire. Dans les faits, diriger le combat est déjà un acte au service du triomphe français. Il ne s'agira donc pas ici de revenir sur cet élément que nous avons déjà évoqué, mais d'étudier au travers d'exemples très concrets, les procédés mis en œuvre par les évêques de France pour apporter une tournure favorable à la guerre.

Les évêques deviennent des intermédiaires entre le ciel et la terre, les penseurs du temps de guerre et les protecteurs de la nation par des campagnes de protections spéciales.

Etre chef de l'Eglise pendant le temps de guerre, c'est avoir le rôle de tremplin spirituel entre les prières du peuple et les saints du ciel vers qui elles montent. Les évêques organisent donc des journées de prières nationales et ont à cœur de consacrer des unités ou les armées aux protecteurs spirituels. Dès la fin août 1914, les armées et

³⁶⁴ La Croix de l'Isère, 17 mars 1917, « Evêques de France »

les diocèses sont consacrés à Saint-Michel et à la bienheureuse Jeanne d'Arc³⁶⁵. Les successeurs des apôtres organisent aussi des neuvaines. Nous avons évoqué dans notre développement sur la vie de l'arrière quelques événements rythmant le temps de la guerre, à l'occasion desquels les évêques organisent des neuvaines et des processions. Décrire chacun de ces événements serait redondant puisque l'organisation reste toujours la même comme lors de la Saint-Michel (29 septembre) 1915. Monseigneur Guérard l'évêque de Coutances et Avranchés a adressé à ses collègues de l'épiscopat une demande de neuvaine à « l'ange des batailles, patron séculaire de la France » pour qu'il vienne en aide aux armées, et dans son diocèse organise une procession le 17 octobre en l'honneur de l'archange³⁶⁶. A Grenoble, ce n'est pas une neuvaine que prescrit Monseigneur Maurin mais un triduum de prière pour la victoire. Ce triduum est institué en trois étapes ; il commence par la récitation d'un Pater, d'un Ave suivi de l'invocation trois fois répétée : « Saint-Michel protecteur de la France, priez pour nous », ensuite les fidèles réciteront un De Profundis pour les soldats tombés au front et enfin, le dimanche 29 septembre 1915 au salut du Saint-Sacrement sera lu avant le Tantum Ergo l'acte de consécration de la France à l'archange³⁶⁷. Il est aussi courant de voir ces chefs de l'Eglise au chevet des blessés et à cette occasion la presse catholique les compare directement à Saint-Louis³⁶⁸.

Ajoutons enfin que certains évêques sont envoyés directement sur le front à cause de leur jeune âge et se font de véritables trempins entre soldats, arrière et Saints du ciel. Ils seront au nombre de trois ; Monseigneur Ruch, Monseigneur de Liobet et un évêque missionnaire dont l'anonymat a été conservé selon la demande du supérieur de sa congrégation. La feuille catholique dit d'eux : « Ils sont trois maintenant qui ont entrepris le pèlerinage sacré aux lignes des frontières, trois parmi un peuple de séminaristes, de prêtres, de religieux qui savent continuer à servir Dieu en faisant comme tout le monde »³⁶⁹.

Les successeurs des apôtres se font les véritables penseurs du temps de guerre. Leur réflexion est emprunte de considération sur le temps présent et leur témoignage, une indication précieuse des discours circulant à cette époque dans les églises. Leur cible de prédilection est bien évidemment l'Allemagne et surtout la « Kultur » allemande qui aurait

³⁶⁵ *Ibid*, 3 septembre 1914

³⁶⁶ *Ibid*, 17 septembre 1915, « Nouvelles religieuses, une neuvaine à Saint-Michel »

³⁶⁷ *Ibid*, 17 septembre 1915, « Nouvelles religieuses »

³⁶⁸ *Ibid*, 25 août 1914

³⁶⁹ *Ibid*, 21 avril 1916, « Trois Evêques soldats »

été érigée par Luther mais aussi la France et ses maux³⁷⁰. La victoire est une considération certaine dès les premiers mois de guerre car la pensée produite par les évêques assure avec certitude que Dieu veut la victoire des francs. Cette assurance naît dans la glaise miraculeuse de la Marne « où le Teuton incapable de tenir tête s'enterre donc, par peur de la vraie bataille » selon Monseigneur Rozier³⁷¹. L'évêque poursuit développant le thème de l'allemand maléfique omniprésent dans la pensée épiscopale lors du conflit - accentuant sans doute encore plus le caractère sacré de la lutte – parlant de la « Kultur » en des termes très significatifs :

[... Va chercher aux antres des sorcières les moyens de nous détruire sans se battre, en avant la chimie maléfique dont elle est si fière ! En avant le poison, les bombes asphyxiantes, les grenades, les liquides enflammés, les gaz qui étouffent ! Nos enfant n'ont pas bronché » « Nous savons que la victoire est à nous car nous sommes la justice outragée et qu'il y a un Dieu qui jamais ne permet le triomphe de l'iniquité...]

Outre les attaques contre l'Allemagne, les évêques veulent rendre la victoire à la France en s'attaquant aux maux qui la dévastent. Par ces maux, nous ne traiterons pas de ceux que l'Eglise considère comme l'ennemi intérieur (en résumé les anticléricaux) puisque une telle tâche constitue un sujet, mais nous signalons tout de même la présence éminemment importance de ce problème³⁷². Nous ne décrivons donc que les tendances qui selon les évêques affaiblissent la France. Celles-ci peuvent se résumer au déclin de la famille traditionnelle³⁷³. Ce déclin est qualifié pendant la guerre de « grand mal » et la victoire militaire considérée vaine, si la tendance démographique ne change pas et les mœurs ne s'améliorent pas³⁷⁴. Les évêques voient en la déclaration de guerre une Allemagne démographiquement riche qui attaque une France dont la population stagne

³⁷⁰ *Ibid*, 2 mars 1916, « L'Evêque des ruines »

³⁷¹ *Ibid*, 2 septembre 1915, « Pour la victoire » Discours de Mgr Rozier dans l'église d'Izeaux

³⁷² Une véritable guerre civile idéologique ravage la France pendant la Grande Guerre selon les affirmations du quotidien catholique isérois. Par ailleurs, la Franc-maçonnerie est suspectée pendant la guerre de trahison et certains témoignages vont dans ce sens. Néanmoins nous ne faisons ici que suggérer de nouvelles pistes de recherches.

³⁷³ Une vision d'ensemble nous permet aujourd'hui en considérant les discours de l'Eglise entre 1914 et 2014 de considérer le déclin de la famille traditionnelle aux fondements de la Patrie - la famille est en effet l'entité sur laquelle se fonde une société et une Patrie - s'est opéré sur une durée d'un siècle et s'est vu parachevé par la légalisation du mariage pour tous. Ainsi, les préoccupations des évêques il y a un siècle, restent très contemporaines et nous ne pouvons que nous affliger sur le sort de notre pauvre France, qui ayant vu la famille décliner, l'a suivie dans sa terrible agonie.

³⁷⁴ *Ibid*, « Le grand mal, son remède » Leçon de Mgr Berthoin

par l'infériorité numérique, conséquences de familles éloignées de l'Eglise qui n'aurait pas remplie leurs devoirs devant Dieu. Des chiffres sont avancés au sujet de cette décadence des familles³⁷⁵ :

	Naissances 1911	Population 1872 en millions	Population en 1914 en millions	Variation démographique en millions
Allemagne	1 870 000	40	70	+ 30
France	742 000	36	39	+ 3

Tableau représentant le nombre de naissances en France et en Allemagne pour l'année 1911 et l'évolution démographique entre 1872 et 1914

De la même manière, les mariages sont devenus moins « productifs » et ont considérablement affaibli la France³⁷⁶ :

Pays	Année	Mariages	Naissances	Enfants par mariages
France	1883	285 000	938 000	3,3
	1913	299 000	745 000	2,5

Tableau représentant le nombre de naissance en fonction du nombre de mariages en France en 1883 et 1913

Par ailleurs, l'équilibre démographique s'est vu bouleversé et cette tendance reste isolée en Europe³⁷⁷ :

Année	Naissances pour 1000 habitants
Début XIX ^e	31
1863	27
1873	26
1893	23
1903	21
1913	18

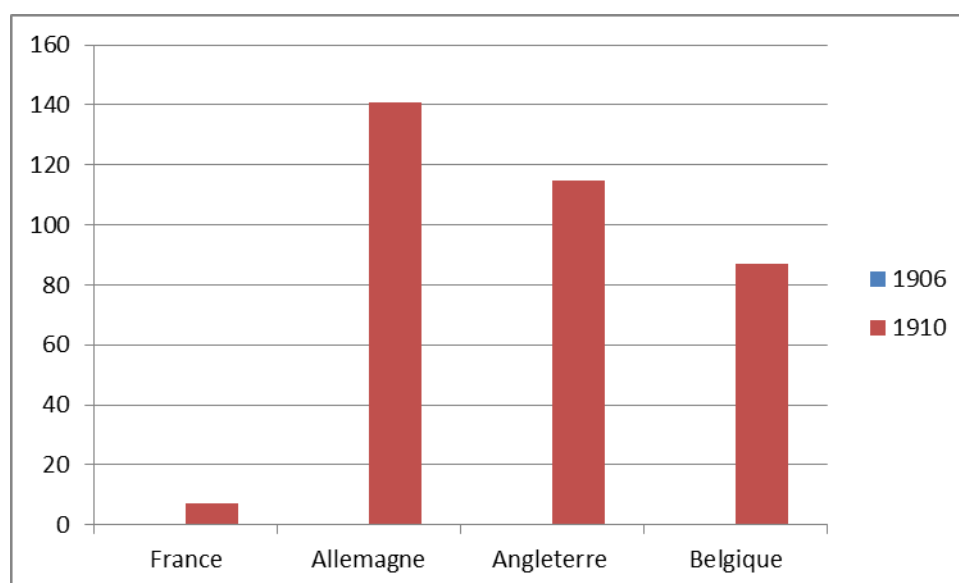
Tableau représentant le déclin moyen de la natalité en France entre les années 1800 et 1913

³⁷⁵ *Ibid*, 30 avril 1916, « Famille et Patrie »

³⁷⁶ *Ibid*, 4 mai 1916, « Dix-huit millions en 25 ans » par Paul Bureau (professeur de droit aux universités catholiques de Paris)

³⁷⁷ *Ibid*, 4 mai 1916, « Dix-huit millions en 25 ans » par Paul Bureau (professeur de droit aux universités catholiques de Paris)

Enfin nous constatons ici le retard démographique français évident, qui ne cesse de se creuser :



Histogramme représentant la hausse de population en dizaine de milliers d'habitants entre 1906 et 1910

Le problème démographique est donc considérable et les évêques se font le fer de lance de cette lutte pour la famille et la natalité. L'idée récurrente s'incarne dans cette phrase, omniprésente dans le journal La Croix : « Si les foyers avaient été plus nombreux, jamais l'Allemagne n'aurait osée faire la guerre »³⁷⁸.

Les princes de France entreprennent donc une véritable campagne pour pérenniser l'éventuelle victoire militaire dans la paix. L'idée poursuivie est la sauvegarde de la famille chrétienne, dont la fonction est le service de Dieu par l'élaboration de foyers chrétiens.

Les évêques intercèdent donc pour la victoire aussi bien spirituellement par l'encouragement à la prière que militairement par un engagement auprès des hommes, mais aussi par le combat rhétorique et idéologique contre l'envahisseur mais aussi par des prises de position pour signaler les maux qui affaiblissent la France.

³⁷⁸ *Ibid*, 16 août 1915, « La restauration du foyer »

Partie 3 : Les Evêques, serviteurs français auprès du Pape

[...Alors très Saint-Père, vous la regardez toujours comme la Fille aînée de l'Eglise ? Oui je la regarde et je l'aime comme la Fille aînée de l'Eglise.

Vous comprenez la joie qui a rempli mon cœur comme évêque et comme français, en entendant le Vicaire de Jésus-Christ déclarer que notre France prouve par sa charité et ses œuvres qu'elle est toujours la fille aînée l'Eglise et que à ce titre elle est toujours aimée tendrement par l'Eglise sa mère et le souverain pontife qui est le père commun des fidèles. ...]³⁷⁹



Le Pape Benoît XV au cours de son règne (3 septembre 1914 au 22 janvier 1922)

³⁷⁹ La Croix de l'Isère, 29 mars 1916, « La France, filles aînée de l'Eglise » Allocution de Mgr Berthoin

Les évêques ont un rôle fondamental dans la guerre comme chefs du combat de l'arrière mais aussi comme ambassadeur du Pape, détenteur terrestre de l'autorité du Christ. Le gouvernement français n'a pas envoyé d'ambassadeurs à Rome ce qui suscite de nombreuses réactions tant chez les catholiques qu'à l'étranger³⁸⁰. Le Pape est un acteur de paix pendant la Grande Guerre et tente - sans succès - d'établir des rapprochements diplomatiques entre les nations belligérantes, il est le garant de l'empire du droit³⁸¹. Ces appels sont promulgués par l'Observatore Romano, journal publié par le Saint Siège. Les évêques français, tout comme les autres ambassadeurs auprès du successeur de Pierre, ont pour mission auto désignée pendant le temps de guerre, d'aller chercher à Rome, des signes d'amitiés pour la France et des considérations sur celle-ci dans la guerre. C'est ainsi que la mort de Pie X, le 20 août 1914 est signalée par l'évêque de Grenoble comme une conséquence d'avoir vu la France si meurtrie ; le Pape est victime de la guerre et spectateur des outrages fait à la France³⁸². Lorsque Benoît XV lui succède, les évêques s'empressent de proclamer, non pas les actions réalisées au cours de son apostolat mais son amour pour la fille aînée de l'Eglise³⁸³. Les liens sont étroits entre les évêques et le Pape et ceux-ci peuvent intercéder auprès du pontife pour les armées. C'est ainsi qu'en 1915, après de nombreuses médiations, Benoît XV obtient des nations en guerre le renvoi des prisonniers invalides au combat dans leurs pays respectifs³⁸⁴. Cette même année, il publie l'acte « apostolicae sedis » autorisant les aumôniers aux armées à entendre la confession de tous les fidèles. Cette acte s'adresse spécifiquement aux armées françaises au regard du statut qu'elles ont érigées pour les aumôniers³⁸⁵.

Au-delà de requêtes pour l'aide sur le front les évêques implorent aussi les prières du Pape. Le cardinal Gaspari, secrétaire d'état et chargé de la diplomatie du Saint-Siège écrit au cardinal archevêque de Paris début mai 1915 pour lui assurer des prières et de la bénédiction apostolique du Pape pour la France et d'un don de quarante-milles francs pour le soutien aux populations³⁸⁶. Sa dévotion pour les populations est si forte qu'il fait don à des œuvres de charité catholiques n'hésitant pas à démunir le Vatican de ses richesses,

³⁸⁰ *Ibid*, 10 décembre 1915, « Autour du Vatican »

³⁸¹ *Ibid*, 2 août 1915, « le Pape aux peuples en guerre »

³⁸² *Ibid*, 23 août 1914

³⁸³ *Ibid*, 1 septembre 1914, « Habemus Papam »

³⁸⁴ *Ibid*, 8 janvier 1915, « Le Pape et la guerre »

³⁸⁵ Voir chapitre I

³⁸⁶ *Ibid*, 6 mai 1915, « Lettre du cardinal Gaspari à Monseigneur Amette »

comme c'est le cas dans le diocèse de La Rochelle où il finance la construction et l'organisation d'un orphelinat³⁸⁷.

Régulièrement, et surtout entre 1915 et 1916, des articles rédigés par les Evêques expliquant l'amour du Pape pour la France paraissent³⁸⁸. Il va sans dire que les tentatives pacificatrices du Pape sont considérées par certains comme une atteinte à la France, que l'évêque de Quimper, Monseigneur Duparc qualifie d' « aveugles qui sacrifient les intérêts de la France à leur haine contre Dieu »³⁸⁹. Le témoignage concernant l'amour du Pape pour la France est incessant et à chaque occasion les évêques n'hésitent pas à le réaffirmer comme l'évêque du Sacré-Cœur en visite au siège de la Croix de l'Isère de Grenoble, revenant d'un voyage à Rome ; « Dites à vos lecteurs que l'Evêque d'Autun a été reçu deux fois par le Saint-Père et que de ces audiences comme évêque et comme français il en est sorti très, très heureux »³⁹⁰. De retour dans son diocèse, Monseigneur Berthoin tient une allocution dans son église cathédrale et relate ses deux audiences avec Benoit XV en ces termes³⁹¹ :

[... « - Mon fils, ce que la France fait aujourd'hui encore pour le denier du culte, pour la propagation de la foi, la Sainte-Enfance, le Denier de Saint Pierre, montre que dans ses masses profondes, elle est encore bien chrétienne.

- Alors très Saint-Père, vous la regardez toujours comme la Fille aînée de l'Eglise ?

- Oui je le regarde et je l'aime comme la Fille aînée de l'Eglise. » Vous comprenez la joie qui a rempli mon cœur comme évêque et comme français, en entendant le Vicaire de Jésus-Christ déclarer que notre France prouve par sa charité et ses œuvres qu'elle est toujours la fille aînée de l'Eglise et que à ce titre elle est toujours aimée tendrement par l'Eglise sa mère et le souverain pontife qui est le père commun des fidèles. Vous comprendrez ma joie et vous la partagerez. Les incroyants qui poursuivent l'Eglise de leur haine ont crié à tous les échos que le Pape était avec nos ennemis, [...], et qu'il faisait des vœux pour le triomphe de nos envahisseurs. La vérité c'est que Pie X a toujours regardé et aimé la

³⁸⁷ *Ibid*, 2 septembre 1915, « Un asile aux orphelins » par François Veillot

³⁸⁸ *Ibid*, 29 juin 1915, « Le Pape et la France »

³⁸⁹ *Ibid*, 2 août 1915, « Le Pape et la paix »

³⁹⁰ *Ibid*, 7 mars 1916, « Grenoble – retour de Rome »

³⁹¹ *Ibid*, 29 mars, 1916, « La France, fille aînée de l'Eglise »

France comme la fille aînée de l'Eglise et que Benoit XV conserve à l'égard de notre pays les mêmes pensées et les mêmes sentiments...]

Monseigneur Berthoin réaffirme aussi l'engagement du Pape pour la justice en temps de guerre - sous-entendu pour le droit français – mais précise que faute d'ambassadeur déclaré, le gouvernement français ne peut pas à Rome faire entendre les « odieuses exactions allemandes ».

Le Pape guide aussi le combat rhétorique des évêques. Les nombreuses déclarations de ce dernier publiées dans l'Observatore Romano indiquent que les catholiques doivent se référer au syllabus (celui de Pie IX en tête) pendant tout le temps de la guerre, rappelant que le droit prime sur la force³⁹².

Enfin Benoit XV est à l'origine de nombreuses initiatives d'évêques leur demandant par exemple une insistance particulière lors des prêches sur la vocation chrétienne de la France et ses devoirs envers le Sacré-Cœur, comme c'est le cas à l'occasion d'un triduum à la bienheureuse Margueritte-Marie demandée par Monseigneur Berthoin en octobre 1916 à Paray-le-Monial³⁹³. Le Pape bénit les initiatives spirituelles (pèlerinage, prières etc...) des évêques que nous avons précédemment évoquées si bien que c'est toute l'Eglise qui s'unie par l'eucharistie et la prière à sa fille aînée³⁹⁴. Dans ce sens le Pape demande aussi aux catholiques de faire sonner les cloches pour chaque victoire alliée et à l'occasion de la reprise du Saint Sépulcre la Croix de l'Isère le présente comme le chef de la chrétienté, un nouvel Urbain II qui conduit la civilisation chrétienne à une grande victoire³⁹⁵.

Les évêques français ont un rôle d'ambassadeur auprès du Pape mais aussi d'émissaire et se chargent de signifier à la France son amour pour elle, s'inspirent de ses positions pour alimenter la guerre idéologique contre l'Allemagne et contemplent ses œuvres charitables pour la France.

³⁹² *Ibid*, 6 août 1916, « De temps en temps »

³⁹³ *Ibid*, 29 octobre 1916, « A Paray le Monial »

³⁹⁴ *Ibid*, 9 novembre 1916, « Rome »

³⁹⁵ *Ibid*, 1 Janvier 1918, « Voici 1918 – Bonne année »

Conclusion

La Croix de l'Isère écrit entre 1914 et 1918 une véritable histoire du temps présent de cette guerre déjà qualifiée de « Grande ». L'étude du quotidien permet une approche nouvelle du conflit, puisque celle-ci nous fournit l'état d'esprit dans lequel étaient plongés les catholiques isérois, lecteur du journal, pendant la guerre. Ainsi, le quotidien ne s'attarde pas sur une vision horrifiante de la guerre, prenant plutôt le parti de la sublimer, et à travers elle, d'élever les français qui la mènent. Pour ce faire, la feuille s'attarde sur l'importance de la messe pendant le conflit, insistant sur les sacrements en vue de réaffirmer leur nécessité dans l'esprit de leurs lecteurs et s'appuie enfin sur les hommes du front pour en faire la promotion. Au-delà d'un simple travail journalistique, La Croix de l'Isère est un véritable organe au service des armées françaises pour convier chaque français à servir la France attaquée mais c'est aussi un véritable outil au service de la conversion des âmes faisant ressortir la pureté, l'émotion et l'amour du Christ pour les hommes. Les miracles sont courants et la vie spirituelle s'entretient pendant le temps de guerre par une réaffirmation d'éléments de la foi : l'importance des saints, la croyance en Notre-Dame et la dévotion au Sacré-Cœur (en opposition finalement au protestantisme qui rejette pareille dévotion). Enfin la guerre est l'occasion plus que jamais d'espérer comme nous l'enseigne le journal catholique isérois, l'espérance reste la vertu par excellence dont chacun doit faire preuve dans l'adversité. L'Eglise se retrouve très vite, à l'avant comme à l'arrière, en première ligne si bien que la guerre contre une Allemagne majoritairement protestante, prend très vite des allures de croisades et chaque membre de l'Eglise doit, dans la mesure de ses moyens servir la France. Le spectre anticlérical à l'œuvre depuis les années 1880 n'a donc en rien entravé la ferveur patriotique de la France catholique et très vite les Evêques reprennent leurs fonctions d'autorités en France.

Au-delà du simple conflit contre l'Allemagne il est intéressant de constater l'adhésion massive des catholiques au service de la France, pourtant républicaine. Il semble que ceux-ci aient massivement adhérer à l'union sacrée malgré de nombreuses tensions et luttes internes : en effet tous, ne voient pas d'un bon œil le zèle patriotique des apôtres de Jésus Christ. Il conviendra dans la suite de nos travaux de porter un regard sur la possibilité d'une guerre idéologique intérieure, civile qui ravagea la France

entre 1914 et 1918 - comme le suggère le ministre Viviani par ce cri « Tous les réactionnaires se font tuer » et Richard Géraut (ami du futur ministre Albert Thomas) ajoutant « Pendant ce temps nous bourrons de copains toutes les administrations »³⁹⁶ - et qui contribua à un renversement idéologique général en France caractérisé par le déclin durable du renouveau catholique et royaliste.

³⁹⁶ La Croix de l'Isère, 11 septembre 1918, « Coalition de Malvy »

Sources

La Croix de L'Isère entre Juillet 1914 et décembre 1918 : archivée avec la côte JD 81 consultable au fond municipal de Grenoble à la bibliothèque Chavant, 12 boulevard maréchal Lyautey, 38 000 Grenoble.

Bibliographie

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

- Jay Winter, *la première guerre mondiale – tome 3*, Editions Fayard, 2014
- Jay Winter, *la première guerre mondiale – tome 1*, Editions Fayard, 2013
- Jean Huon, *Les cartouches pour fusils et mitrailleuses*, Paris, Crepin-Leblond, 2006
- François Cochet, *Survivre au front 1914-1918, les poilus entre contrainte et consentement*, Editions 14-18 Editions, 2005
- Stéphane Audoin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker, *Encyclopédie de la grande guerre 1914-1918*, Editions Bayard, 2004
- Jean-Jacques Becker, *La première guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003
- Philippe Boulanger, *Les conscrits de 1914 : la contribution de la jeunesse française à la formation d'une armée de masse*, Annales de démographie historique, Belin, n°103, 2002
- Donald Bloxham, *Der Völkermord an Den Armeniern Und Die Shoah : A Reassessment of the German Role in the Armenian Genocide of WWI*, Zürich, Chronos Verlag, 2002
- Jean-Noël Grandhomme, *La première guerre mondiale en France*, Rennes, Ouest-France, 2002
- Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, *Culture coloniale, la France conquise par son empire (1873-1931)*, Paris, Editions Autrement, 2002
- Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre, Paris, Gallimard*, 2000
- Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *La Grande Guerre : 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998
- Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des français*, Paris, Perrin, 1998
- Dominique Lejeune, *Les Causes de la Première Guerre mondiale*, Editions A. Colin, 1992
- Jean Jacques Becker, *La France en guerre : 1914-1918, la grande mutation*, Bruxelles, Editions complexes, 1988
- Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18. Les combattants des tranchées*, Editions A. Colin, 1986
- Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983
- André Laurent, *La Bataille de la Marne*, Paris, Broché, 1982
- Barthélémy Edmond Palat, *La part de Foch dans la victoire*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1930

Ouvrages de récits de guerre

- Jean Nicot, *Les poilus ont la parole*, Bruxelles, Editions complexes, 2003
- Etienne Tanty, *Les violettes des tranchées. Lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre*, Paris, France bleu/italiques, 2002
- André Bridoux, *Souvenirs du temps des morts*, Paris, Albin-Michel, 1930

Ouvrages d'histoire politique de la III^e République et journalistique

- Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *La civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2011
- Stéphanie Petit, « La pension de veuve de guerre de 14-18 : une pension de fidélité ? », Sous la direction d'Évelyne Morin-Rotureau, *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes piliers de l'effort de guerre*, Paris, Autrement, 2004
- Pierre Arnaud, *Les Athlètes de la République*, Paris, L'Harmattan, 1988
- Edouard Bonnefous, Georges Bonnefous, *Histoire politique de la troisième République, Volume 1 ; l'avant-guerre (1906-1914)*, Paris, Presse universitaires de France, 1965

Ouvrages sur la religion et la guerre

- Xavier Boniface, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014
- Sébastien Vogt, *La dévotion des combattants à la « petite sœur » Thérèse de Lisieux pendant la première guerre mondiale*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Jean-Noël Grandhomme, Université de Strasbourg, 2012
- Benoit Bemelmans, Jacinthe de Fatima – Souffrir pour sauver les pêcheurs, Editions TFP, 2010
- *Catéchisme du concile de Trente*, Paris, Dominique Martin Morin, 2004
- Annette Becker, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914-1930*, Editions A. Colin, 1994
- Alain Denizot, *Le Sacré-Cœur et la grande guerre*, Nouvelles éditions latines, 1994
- Jean Stern, *La Salette*, Editions du cerf, 1991
- Jacques Fontana, *Les catholiques français durant la grande guerre*, Editions du cerf, 1990
- George Goyau, *Les étapes d'une gloire religieuse : Sainte Jeanne d'Arc*, Paris, Editions Laurens, 1920
- Evangile selon Saint Marc, 14, 1
- Evangile selon Saint Jean, 2, 1-11

Sitographie

- Le site internet mémoire des hommes du ministère de la défense
<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/article.php?laref=1>
- Sur la mobilisation : http://fr.wikiversity.org/wiki/Recherche:Mobilisation_de_1914
- Livre d'or des cyrards morts pour la France : <http://fr.calameo.com/read/000461091fb464db59ff7>
- Lexique de la Grande Guerre http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_qz.htm
- http://crid1418.org/espace_scientifique/archeo/archeo_gg.htm
- <http://www.zenit.org/en/articles/what-pius-xii-learned-from-the-armenian-genocide>

Site d'images

- <http://lescarnetsdefrederic.over-blog.com/2015/02/journal-du-4-au-16-fevrier-1915-cafard-et-cauchemards.html>
- <http://albert-kahn.hauts-de-seine.net/archives-de-la-planete/mappemonde/themes-transversaux/>
- <http://www.militaria1940.fr/t4962-les-aumoniers-militaires>
- <http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/apres-1897/la-1ere-guerre/1ere-guerre-cartes-postales-et-images>
- <http://www.delcampe.net/page/item/id,136664465,var,SOLOMKO-VA-T-EN-1482-Patriotique-Jeanne-D-arc-et-Soldat-Guerre-18-CPA,language,F.html>
<https://assr.revues.org/22945>
- http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reco_0035-2764_1950_num_1_2_406752
http://www.histoireimage.org/site/etude_comp/etude_comp_detail.php?i=711&d=1&a=532
- <http://colleges.ac-rouen.fr/cahingt/pedagogie/index.php?article244/commemoration-du-centenaire-du-declenchement-de-la-premiere-guerre-mondiale-4>
- <http://www.christaldesaintmarc.com/l-epopee-de-jeanne-d-arc-en-cartes-postales-une-magnifique-conference--a113149284?noajax>

Autres

- Décret du 1^{er} août 1914 publié au journal officiel du 2 août 1914, *Bulletin des lois*, n°133 p. 2228, Gallica.
- Historique de la 97^e promotion (1912-14), Promotion de Montmirail, Paris, La Saint-Cyrienne, p.1-8 par le Général Jean Boy disponible en ligne.
- Annette Becker à l'antenne de France Culture le 14 février 2011 dans l'émission *Les Lundis de l'histoire*. Emission disponible dans les archives de la chaîne écoutée le 26 octobre 2014
- Alexandre Sumpf, *Les emprunts nationaux de 1916 et 1917*, L'histoire par image, Réunion des musées nationaux, pour le site internet l'Histoire par Image

Sigles et abréviations utilisés

RI : régiment d'infanterie

BCA : Bataillon de chasseurs alpins

Table des annexes

PARTIE 1 – HISTOIRE, GUERRE, RELIGION	162
PARTIE 1 – CONSDERATIONS SUR LA GUERRE.....	168
PARTIE 1 – GRENOBLE PENDANT LA GUERRE	169

I) Histoire, Guerre, Religion

11/11/1915 : « De Castelnau » : Elévation au grade de grand'croix de la légion d'honneur au général de Castelnau aussi pour Foch. Très aimé de ses hommes, un bon vieux père qui veille affectueusement sur ses hommes. Au cours d'une fusillade (près de Reims) des dragons chevauchant endormis à moitié « t'en fais pas, va, Castelnau est là-bas » « Castelnau est là-bas ? Alors on peut dormir tranquille ». « La confiance ne se commande pas. Elle rayonne de Castelnau... On sait que si le général donne un ordre il sera exécuté, parfaitement, exactement. S'entend avec Joffre et est très exigeant avec lui comme avec ses subordonnés. Ne fait pas attentions aux détails (astiquage des boutons en campagne, pas revues perpétuelles...) seul le service en campagne le passionnait. Efforts de sa troupe sur le terrain mais le général faisait tout pour réclamer une cuisine roulante en récompense et venait manger avec ses hommes. « Un jour, dans un bois frissonnant de lorraine, un de ses régiments faisait la popotte. Une sentinelle gardait la route, près d'un petit poste. Le colonel arriva. Tremblement du soldat :

- Mon colonel...

- Mon ami, lui dit son chef, oublie que je suis ton colonel, cause avec moi comme avec un camarade. Que gardes-tu ?

- La route mon colonel.

- J'entends bien, mais comment préviendras-tu ton capitaine des intentions de l'ennemi ?

Le soldat bredouilla. Le colonel de Castelnau lui apprit son métier de sentinelle, puis se présenta au commandant de la compagnie.

- Vous avez mis là une sentinelle, c'est un bien brave garçon, évidemment, mais il ne connaissait pas ses devoirs.

C'aurait été à vous de les lui apprendre. » De plus il lui arrive de demander des avis stratégiques à de simples soldats et de leur donner raison, et fait preuve d'une excellente mémoire du nom de ses hommes.

10/03/1918 : « Autour de la guerre » : La promotion Sainte-Odile, va sortir cette année de la spéciale. Porte le nom de la patronne de l'Alsace. Un élève de Saint-Cyr a fait part de cette décision à Barrès : « Ce nom Sainte-Odile c'est l'espoir de toute la jeunesse française, l'Alsace reconquise, un cri de défi... »

13/08/1917 : « La 100^{ème} promotion de Saint-Cyr » :

Le général de Garnier des Garets vient d'adresser à chacun des aspirants de la 100^{ème} promotion une lettre dans laquelle le conseil d'administration de la Saint-Cyrienne les convie à prendre leur place dans la chaîne des promotions de Saint-Cyr sous le nom de baptême de « Promotion des drapeaux et de l'amitié américaine ».

17/02/16 « Sœur Charlotte » par Henry Franz : Un légionnaire blessé gravement se réveille devant la sœur et lui demande un prêtre. Modèle de douceur et de tendresse dans la sœur qui l'appelle par son prénom ; Charles. Il s'avère que c'est la sœur du légionnaire qui avait quitté le foyer après avoir perdu au jeu et volé dans la caisse de son patron et écrasé de remords il s'est engagé dans la légion.

29/03/1916 « La grande force – pour le soldat, pour sa famille : deux témoignages » par E.A : Rencontre il y a deux jours avec un soldat en convalescence où il servait à la frontière lorraine comme brancardier et aumônier d'une compagnie d'alpins. Il y allait par volonté car il savait que nul prêtre n'était en compagnie de ses chasseurs. Le commandant du bataillon l'a très bien accueilli même s'il n'est pas catholique mais « sait qu'il est le chef de soldats qui presque tous ont été baptisés et appartiennent à des familles catholiques... Il mesure ce qu'il doit en coûter à des hommes de 20 ans de sortir d'une tranchée pour s'élancer à un trépas à peu près certain. Il est assez instruit de notre religion pour comprendre tout ce que peut donner à ses hommes de courage, d'audace, de consolation, la doctrine chrétienne avec ses promesses éternelles. Et le sachant, il utilise en homme intelligent ce trésor inestimable pour une armée. « Il n'y a que les sots, les bateleurs politiques ou les ennemis de la France pour railler et proscrire en pareilles batailles le plus grand viatique qui puisse être donné à des hommes qui vont mourir. Je voudrais bien les voir vos blasphémateurs de l'arrière, sous une pluie de 420. » Le même jour dans le train pour Lyon, une paysanne de noir vêtue (des terres froides) s'installe en face de lui et lui raconte que son fils unique de 21 ans a été tué gazé dans les tranchées. Vaillant soldat comme précisé par son aumônier et son capitaine. » En prenant mon fils le bon Dieu l'a plus aimé que je ne l'aimais moi-même. « Combien dans votre malheur, vous verrez s'allumer de lumières et s'épanouir de fleurs ! Votre fils est vivant par son âme immortelle : il habite dans le bonheur sans mélanges et un jour vous le reverrez ! Qu'importe que son pauvre corps soit resté dans la boue de l'Yser ? Le corps n'est que la moindre partie : la meilleure, la plus belle est sauvée » « Ces simples entretiens avec un soldat et une mère de soldat français m'ont fait voir mieux que plusieurs livres combien il est bon d'être chrétien et combien chez ceux qui ne le sont pas doivent rester inconsolables les déchirantes séparations causées par la guerre ».

8/05/1916 : « Quatre fois blessé » : le RP Soury-Lavergne jésuite et avant-guerre missionnaire à Madagascar et du avoir recours à ses influences pour faire annuler sa réforme. Aumônier volontaire, prisonnier par trois fois, condamné à mort puis sentence remaniée par la Grâce, s'évade, est blessé trois fois (balle reins, enseveli obus, asphyxié par les gazs, trois fois cité, décoré légion d'honneur tombe des suites des blessures d'un obus le 1^{er} octobre 1915. Les soldats donnèrent son nom à une tranchée.

25/02/1916 : « Autour de la guerre – le pardon d'un prêtre » : Mr l'abbé P.Sagnardon curé de Mérinchal (Haute vienne) a été gravement blessé par un misérable anti clérical. Il écrit à son évêque Mgr Quilliet depuis son lit « de souffrance » :

« je pardonne de tout cœur à mon malheureux meurtrier, heureux d'avoir été jugé digne de verser mon sang pour le nom du Christ. Dès le coup reçu, j'ai offert de bon cœur à Dieu le sacrifice de ma vie pour l'expiation de mes péchés, le salut de l'Eglise et de la France »

25/12/1915 : « Comment ne pas penser à toi, Noël de 496 ! Après quelles heures tu es venu ! Les Huns venaient de passer, les Ariens étaient à nos portes avec Alaric, venant du midi et les ancêtres des boches de 1915 occupaient chez nous les mêmes provinces que leurs fils actuels. Si Clovis avait été vaincu à Tolbiac, il n'aurait pas été vainqueur des Wisigoths à Poitiers et la France allait être arienne avant de devenir musulmane... Et au moment où la victoire devient plus incertaine, Clovis, l'hérétique païen se souvient du Dieu de Clothilde et il lui promet de brûler ce qu'il a trop adoré si la bataille se décide en sa faveur. Le soldat, aidé par la grâce, tient sa parole. Il se fait instruire lui, ses capitaines et ses soldats et, loyalement ces chefs embrassent la religion du Dieu de la crèche qui va devenir celle de la majorité des Francs. « Pourquoi Dieu permet-il que se prolongent nos angoisses ? Serait-ce que nous aussi, comme Clovis, nous adorons ce qu'il faudrait brûler et brûlons ce qu'il faudrait adorer ? Nous voudrions qu'en cette nuit de Noël fut redite non seulement par un chef, mais par tous les Français la prière de Clovis : « Ô mon Dieu qu'adorent nos mères, Dieu de mon baptême et de ma première communion, Dieu de la crèche dont je ne me suis pas assez souvenu : accordez nous la complète victoire. Si nous sommes vainqueurs, nous brûlerons les divinités forgées de nos mains devant lesquelles nous nous sommes trop prosternés. »

Les promesses du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie



*Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.
Je mettrai la paix dans leur famille.
Je les consolerais dans toutes leurs peines.
Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.
Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.
Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.
Les âmes tièdes deviendront ferventes.
Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.
Je bénirai même les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et honorée.
Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.
Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé.
Je te promets, dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, que mon amour tout puissant accordera à tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale, qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir les sacrements, et que mon Cœur se rendra leur asile assuré à cette heure dernière*

1/03/1917 : « les drapeaux alliés à Paray-le-Monial » : Dès le début de la guerre le drapeau français fut placé dans la chapelle des manifestations du SC à la visitation de Paray- le- Monial. Mgr Deploige y porta le 20 avril 1915 le drapeau belge que le Pape avait béni le 10 avril précédant faisant des vœux pour la restauration de la Belgique. Le 19 mars le drapeau Anglais aussi béni vint avec le cardinal Bourne archevêque de Westminster et primat d'Angleterre, le drapeau roumain offert par le prince Ghika de Bucarest béni par le Pape, comme le drapeau italien apporté par Mgr Pini aumônier de la fédération des étudiants catholiques italiens.

25/03/1917 : « A Paray-le-Monial » : grande cérémonie demain, lundi, les drapeaux alliés offerts au SC. Communiqué de l'Evêché d'Autun. Dans la chapelle de la visitation pour attirer sur l'entente les bénédictions du ciel. Présent : Le cardinal Bourne (Anglais) Mgr Deploige (belge), Mgr Pini (italien), le prince Ghika (Roumain), Mgr Berthoin (Français). Cérémonie à 10h accueil de L'Evêque du SC et le soir bénédiction du cardinal.

30/03/1917 : « A Paray-le-Monial » : récit d de la consécration des drapeaux qui a eu un grand succès.

2/12/1914 : « Lettre du Général de Castelnau » : à Mgr Joseph Fabre qui souhaite répandre culte de Jeanne d'arc. Le général écrit : « Vous avez combattu à nos côtés pour l'indépendance de la Patrie...En exultant notre héroïne nationale d'hier, vous avez puissamment contribué à créer les héros d'aujourd'hui et ils sont nombreux croyez le bien dans le peuple de notre France. Soyez remercié et béni. Que Dieu vous garde et que Jeanne d'arc vous aide. Votre bien dévoué et reconnaissant de Castelnau »

LA GUERRE ALLEMANDE ET LE CATHOLICISME



"DER GROSSE BRUMMER"
"Le Gros Brumler"

langue allemande
extraite de la Revue "JUGEND"
publiée à MUNICH
(Fin 1913)

"Le Christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur belliqueuse des Germains ; mais il n'a pu la détruire, et quand la Croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants. Alors — et ce jour, hélas, viendra — les vieilles divinités guerrières se leveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire, Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les Cathédrales gothiques..."

HENRI HEINE.
(De l'Allemagne.)

THOR S'EST DRESSÉ...

1915

BLOU & GAY, ÉDITEURS
7, place Saint-Sulpice, 7
PARIS (VI^e)

TOUTS DROITS
- RÉSERVÉS -

SOLDATS DE FRANCE

Air:
Le Fils du Roi de Gloire.

— 3 —

I
Quand les clochers de France
Ont sonné les tocsins,
Tous les hommes de France,
Artilleurs, fantassins,
Comme les grands aîeux,
Chevaliers de naguère,
Se sont levés de leurs lieux,
Et regardant vers les cieux,
Sont partis pour la guerre.

II
Quand les héros de France
S'élancent aux combats,
Chaque foyer de France
Frie et tremble à bas.
L'enfer gronde, s'élève,
Obt la foudre, s'écroule,
Régne d'un sang guerrier,
Prépare la défaite.

III
Quand les martyrs de France
Gisent ensanglantés,
Sous les Anges de France
Viennent à leurs côtés,
Laisant les corps froyés,
Ils prennent la grande aîme,
Et la couronnent de laurier,
Ils emportent les doux guerriers
Aux pieds de Notre-Dame.

IV
Quand les morts de la France
Sont couchés au tombeau,
Sur les tertres de France
S'incline le drapeau,
Et dans le dardail
La délie, sous son aile,
Ouvre le front de ces petits,
Puis donne à ces braves partis
Une gloire éternelle.

V
Lorsque les glas de France
Pour l'homme ont gémé,
Toute femme de France
Songe au cher endormi,
C'est le soir des douleurs;
Dans le vieux cimetière,
Que de prières, que de pleurs!
Vandis que sans trêve, sans flanc,
Il dort à la frontière.

VI
Quand les vainqueurs de France
Revendront au pays,
Après la délivrance
De ses champs envahis,
Grands parmi les plus grands,
Vengeurs du territoire,
Plus fiers que les conquérants,
Leurs noms tiennent les premiers rangs
Du livre de l'histoire.

J. Bellouard
Premier Soldat

COMITÉ CATHOLIQUE DE PROPAGANDE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

PRÉSIDENTS D'HONNEUR | Son Éminence le Cardinal **LUÇON**, Archevêque de REIMS.
Son Éminence le Cardinal **AMETTE**, Archevêque de PARIS.

DIRECTEUR : Monseigneur **BAUDRILLART**, Recteur de l'Institut Catholique de Paris.

Se Grandeur Monseigneur TURINAZ , Evêque de NANCY.	Monsieur Charles WIDOR , Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
Se Grandeur Monseigneur FOUCAULT , Evêque de SAINT-DIE.	le Comte de FRANQUEVILLE , de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.
Se Grandeur Monseigneur GINISTY , Evêque de VERDUN.	
Se Grandeur Monseigneur DIZIEN , Evêque d'AMIENS.	
Se Grandeur Monseigneur LOBBEDEY , Evêque d'ARRAS.	l'Amiral de La JAILLE , Secrétaire de la Ligue Inter-
Se Grandeur Monseigneur PÉCHENARD , Ev. de SOISSONS.	de LAMARIELLE , Secrétaire du Ministère.
Se Grandeur Monseigneur MARBEAU , Evêque de MEAUX.	de LAS CASES , Secrétaire de la Ligue.
Se Grandeur Monseigneur TISSIER , Evêque de CHALONS.	JENOUVRIER , Secrétaire de l'Œuvre-Vierge.
Se Grandeur Monseigneur LE ROY , Evêque d'ALINDA, Supérieur général des Pères du Saint-Esprit.	BALLANDE , Député de la Gironde.
	C^{te} FERRIS de LUDRE , Député de Meurthe-et-Moselle.
	de GAILHARD-BANCEL , Député de l'Ardèche.
	GROUSSAU , Député du Nord.
	de LAVRIGNAIS , Député de la Vendée.
	LEROLLE , Député de Paris.
Monsieur Étienne LAMY , Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.	
le Comte d' HAUSSONVILLE , de l'Académie Française.	A. MITROUARD , Président du Conseil Municipal de Paris.
Paul BOURGET , de l'Académie Française.	P. CHÉREST , Président du Conseil général de la Seine.
le Marquis de VOGUE , de l'Académie Française.	AUCOC , Vice-Président du Conseil général, Membre de la Chambre des Députés.
René BAZIN , de l'Académie Française.	
René DOUMIC , de l'Académie Française.	GEOFFROY de GRANDMAISON , Président de la Société Bibliographique.
Deux COCHIN , de l'Académie Française.	le R. P. JANVIER , Président de la Corporation des Pédagogues Chrétiens.
Pierre de la GORCE , de l'Académie Française.	le R. P. DUDON , Pédagogue.
	Georges GOYAU , Pédagogue.
le R. P. SCHEIL , de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.	L. de LANZAC de LABORIE , Pédagogue.
Édouard BRANLY , de l'Académie des Sciences.	François VEUILLLOT , Pédagogue.

LA GUERRE ALLEMANDE ET LE CATHOLICISME

Un volume in-8 publié par le COMITÉ DE PROPAGANDE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER en raison de la guerre qui est Allée

SOMMAIRE

— Lettre de S. Em. le Cardinal AMETTE , Archevêque de Paris	— Le Rôle Catholique de la France, par son Ministre
— Les Lettres catholiques de la Guerre, par l'Abbé GAUDEAU	— La Guerre aux Églises et aux Pères, par l'Abbé VEUILLLOT
— La Culture germanique et le Catholicisme, par G. GOYAU	— La Religion et le Peuple dans l'Europe Française, par l'Abbé H. COQUEY
— Rapports de l'INSTITUT CATHOLIQUE sur les Manifestes des Représentants de la Science et de l'Art Allemands	— L'Abbé ARDANT et l'Abbé BAUDRILLART
	— Documents, Publications et Travaux relatifs à la Guerre
	— Liste des Contributions vers la France

Le Volume et l'Album — sont publiés — Français, Anglais, Italien, Espagnol, Portugais, Allemand

II) Considérations sur la guerre

4/07/1916 : « Guillaume II et le catholicisme » : à l'occasion de la conversion de sa parente la princesse de Hesse, lui avait écrit « Je hais du fond du cœur cette religion que tu as embrassée et que je persécuterai » Souligné par le comité catholique de propagande à l'étranger.

13/01/1917 : « L'Allemagne et la pornographie » : fait partie de l'arsenal de guerre de l'Allemagne. Propagation du vice.

22/10/1915 : « lettre de nos soldats- La protection du Sacré Cœur » : un soldat des terres froides téléphoniste dans la Meuse, précédemment blessé légèrement à la tête par un éclat d'obus qui l'avait enterré à mi- corps dans la tranchée écrit à sa femme : « ne t'inquiète pas de moi je suis complètement rétabli et je vais reprendre le service. Je puis dire que j'ai pu voir la mort de près. Sur cent fois quatre-vingt-dix-neuf on devait y rester... Voir tout briser à côté de nous, et rester intact : vraiment c'est chose extraordinaire. Je te dirai que trois heures avant le bombardement, il y avait à côté de nous un sergent fourrier, qui est je crois, un curé, et qui venait chaque jour nous rendre visite. Il nous a remis le matin même à nous deux de petits Sacré Cœur. J'en avais quatre, il m'en avait donné un pour moi et pour chacun de nos trois petits enfants. Je t'en envoie un pour la petite malade. Il la protégera... » Le sacré cœur qui avait protégé le père protégea en effet si bien l'enfant que le lendemain du jour où on lui fit porter l'image bénie venue du front elle se trouva complètement rétablie.

21/09/1915 : « Constance et certitude » : Après victoire marne providentielle, décision divine en faveur de nos armées. Comparée à la bataille des champs Catalauniques (relief qu'elle prendra dans le temps justifie la comparaison) ou l'écrasement des Sarrazins par Charles Martel à Poitiers car marque l'arrêt d'une des plus grandes invasions qui n'ait menacé notre sol et notre race. « A la Marne la bête eu les reins cassés. Elle est restée sur place se ramassant, se terrant mais toujours vigoureuse du croc et des griffes. Idée que Dieu ne lâchera pas la France après lui avoir donné la victoire de la Marne. « En éprouvant la France Dieu l'oblige à se sauver. Et voyez la force supérieure qui la ramène vers sa vocation. Dans le temps même où elle doit se battre la voici sur la route de l'orient marchant sur Constantinople recommençant les croisades. Même lorsqu'elle l'ignore la France remplit sa mission et pour cette mission, Dieu la garde »

29/03/1916 : « La mort du missionnaire » de la dépêche de Lyon : Le RP Auger des missions étrangères a été tué sous Verdun. A la déclaration, il revint du Japon où il était missionnaire depuis sept ans. Au front dès octobre 1914 comme sapeur, blessé en mai 1915 il repart à peine guéri. C'était le fils du Cdt Auger dont les trois autres fils sont au front. Dans une lettre adressé à M.S Gauthier, correspondant parisien du journal monsieur le Chanoine G.A aumônier militaire en lorraine raconte la mort : rencontré dans la tranchée et passaient du temps ensemble pendant heures de repos de la journée et la nuit il piochait avec ses camarades même si sa fonction l'en dispensait. A l'annonce de sa mort : « Monsieur l'aumônier voulez-vous faire l'enterrement d'un de nos camarades qui vient d'être tué à M ? Comme nous demandions avec un douloureux émoi quelques détails, le nom du mort, il ajouta : c'est la brancardier Auger, le meilleur de tous, le plus « chic », le plus dévoué... Au lieu de s'abriter il était resté avec les travailleurs. Une marmite est tombée à côté de lui et l'a tué raide... Pieusement je détachai de son cou des médailles et son crucifix à demi brisé : de sa capote, une image du Sacré Cœur entourée de caractères japonais et la barrette de sa croix de guerre (il avait déjà été cité à l'ordre de la division) « Tous les sapeurs de sa Cie ne cessent de dire qu'ils ont perdu le meilleur de tous !

10/08/1915 « Un tableau de la vie des tranchées » : Cortège funéraires : soldats défunts enroulés dans leurs toiles de tente puis couronnes tressées avec fleurs par leurs camarades, transportées sur de petits chariots le prêtre soldats en tête récitant les prières. Puis au cimetière les soldats rendent les derniers hommages. Une fois en bière le prêtre récite un de profundis.

17/10/1915 : « Le sens de la mort » : Suite à l'analyse du livre de Paul Bourget le général B (Baratier sans doute) se plaint dans « la France de demain » de n'avoir pas trouvé à la dernière page du livre une affirmation de foi assez énergique des derniers articles du symbole : « ce ne sont pas dit il les premiers articles du symbole qu'il lui aurait fallu développer, ce sont les derniers » « Je crois au Saint Esprit, à la communion des saints, à la vie éternelle. Je Crois à l'Esprit qui anime le monde qui souffle où il veut pour assurer dans l'univers le règne de Dieu c'est-à-dire le triomphe de la justice et de la liberté. Je crois à la communion des saints = à l'union spirituelle de la mère avec le fils qui combat à l'efficacité de sa prière. Je crois à la vie éternelle qui assure l'immortalité glorieuse à nos combattants qui sont tombés et qui protègent ceux qui combattent encore. »

24/08/1915 « Saint Louis, son patriotisme » : Livre publié par le chanoine Coubé, « nos alliés du ciel » pages à la gloire du grand Roi Louis IX. Ressemblance entre ses actes et ceux des soldats de 14. Il châtiât ceux qui s'en prenaient au petit peuple et avait sur son anneau, Dieu, France, Marguerite. Un peu comme les petits soldats de France, qui à l'aube du trépas, écrivent des lettres sur lesquelles ils fixent leurs dernières aspirations ! Saint Louis était pacifique mais pas pacifiste car il eût regardé comme une lâcheté de ne pas repousser un peuple sanguinaire et cupide. Puis Saint Louis menaça Frederic II de guerre et fit aussi deux fois croisades contre les actuels alliés musulmans du Kaiser et considérait ses soldats morts comme des saints qu'il enterrait lui-même de ses mains royales. Tous les catholiques demanderont au jour de la fête de Saint Louis au roi vivant au ciel d'intercéder en faveur de ceux qui combattent à son exemple pour la civilisation.

1/04/1917 : « La semaine Sainte pour la France » : Grande argumentation pour que les français vivent tous la semaine sainte qui témoigne des derniers jours ici-bas du Sauveur. Des milliers d'âmes dans chaque recoin de France s'écrient à cette occasion : Voyez ce qu'ils font de vos croix, de vos clochers, de vos cathédrales, de votre corps présent dans le tabernacle. Ce n'est pas la France, c'est l'Allemagne Ô Christ qui vous crucifie de nouveau ». Puis rhétorique autour du jeudi Saint et de la Sainte Eucharistie, sacrement dans lequel nous devons avoir confiance et exemple de soldats : « des soldats que la France, mère en deuil, pleure avec tant de larmes, beaucoup avaient communie le matin de la bataille où leur corps a été brisé. Leur âme possédait le gage de la vraie immortalité. A la table sainte il est bon de méditer sur « tenez, ceci est mon corps » et sur « que le corps de NSJC garde ton âme pour la vie éternelle ». Et ensuite pour le vendredi Saint comparaison entre sacrifice Christ et soldats.

6/10/1915 : « l'idole des boches » : Source le diable au Cor, journal de la 3^{ème} brigade de chasseurs alpins. Charlemagne découvrit « au fond de la forêt de Bochie » d'énormes idoles qu'il fit abattre. Quand la victoire sera là les alliés pourront s'offrir le même plaisir avec une idole qui s'élève depuis peu : un Hindenburg en bois de 26000 kilos aussi haut que l'obélisque de la concorde. « A 1100 ans de distance, le barbare n'a pas changé...il a remplacé le javelot et l'épieu par le Mauser et les liquides enflammés ; mais quand viennent les heures critiques où l'âme d'un peuple perce à travers tout, il redevient la brute primitive. Il oublie ce qu'on a pu lui seriner de religion ou de philosophie ...il s'attache à l'homme qui incarne pour lui la force et le succès et il lui sculpte une statue colossale dans les troncs des forêts d'autrefois. Inconsciemment il retourne à ses vieilles idoles » et culte de cette statue en lui plantant des clous qu'il faut payer et qui ne profitent même pas à une œuvre de charité.

3/11/1915 : « L'ordre » par René Bazin : Croyance que la France sera changée après la guerre et qu'elle l'est même déjà maintenant. Comment ne pas être frappé par la qualité des lettres des combattants. Extrait d'une lettre d'un combattant publié dans une paroisse parisienne « Je croyais même avant la guerre que ce désordre était la liberté, l'indépendance, la supériorité. Depuis j'ai vu que la société est peu de chose qu'il me faut une loi au-dessus des conventions sociales. De plus cette liberté, cet esprit critique tant admiré par moi, voilà ce qui fait la perte ou plutôt les difficultés actuelles de la France ...J'ai vécu sans foi. J'ai été élevé sans religion. Je ne suis pas baptisé. J'ai contracté mariage en dehors de l'Eglise. Tout cela ne peut durer. J'ai recours à toi pour me guider et m'aider à porter remède à ce désordre. » René Bazin à la fin de cet article écrit « Les aumôniers et les prêtres soldats ne sont que pour une petite part dans ce mouvement des esprits ! C'est la nécessité qui instruit d'abord les hommes capables de réflexions : c'est l'intime supplication de la France en péril ; c'est la plus terrible leçon de choses que puisse recevoir l'éternel écolier ».

III) Grenoble pendant la guerre

13/03/1916 « Grenoble pendant la guerre – Translation des restes de Bayard à Saint-André » : On évoque tout naturellement le souvenir de nos héros dauphinois. Remonte en 1822 pour voir le déroulement des restes du chevalier de l'humble chapelle désaffectée dans laquelle il reposait à l'église St André. La maire prévint que le 24 août les restes du chevalier seraient transférés de l'église de la Plaine à St André. Garnisons entière sera sous les armes et le clergé des différentes paroisses que le cortège traversera rendra les honneurs religieux. Corps reçu à la porte très-cloîtres par Mgr et Mr le Lt général commandant de la division, le premier président, le préfet et le maire. Traversera ensuite la rue Très-Cloîtres, la place ND, les rues Brocherie et du Palais et la place Saint André. Avis du 23 août 1822.

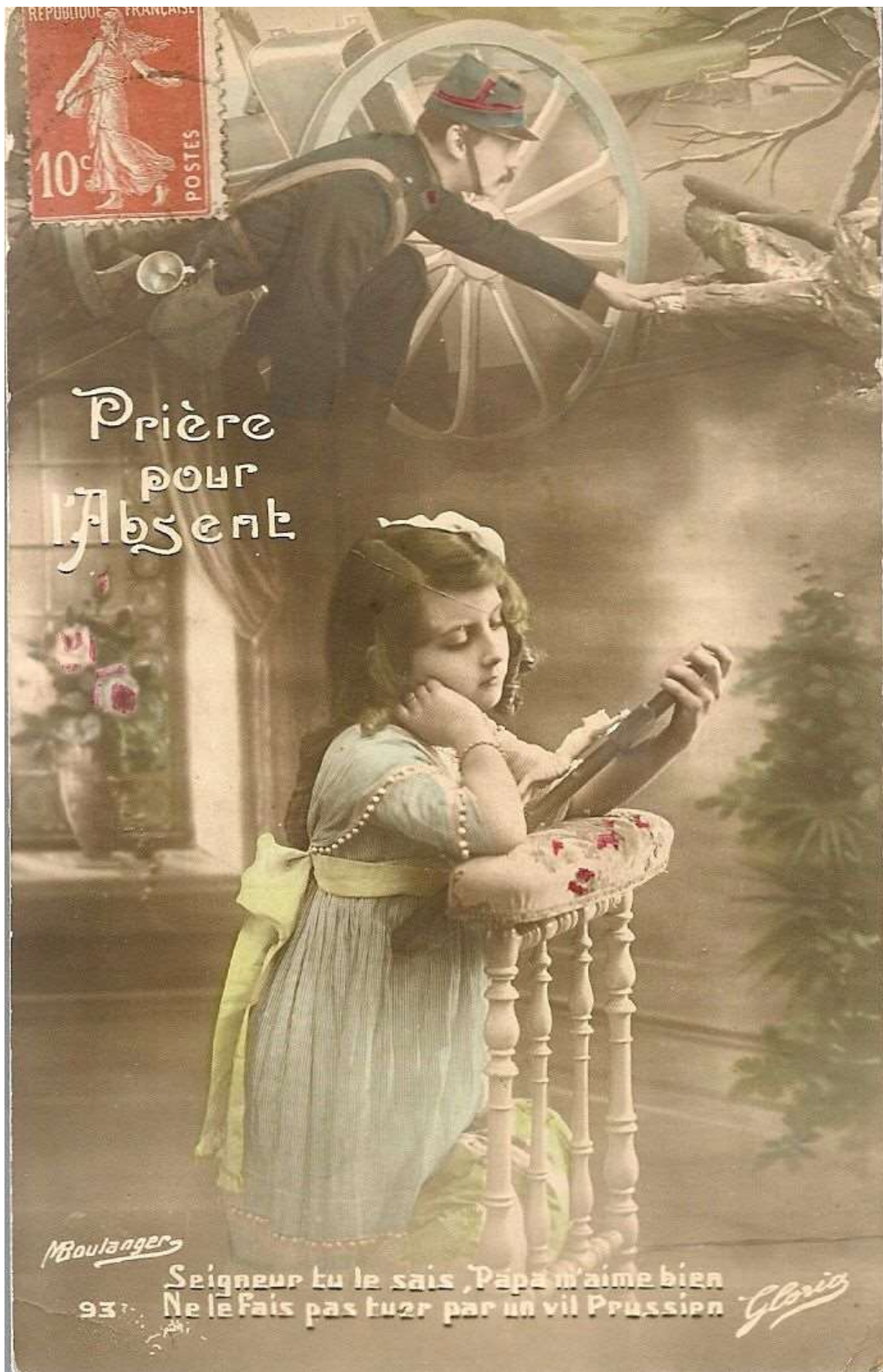
30/05/1916 : « Jeanne d'arc et le dauphiné » : commémoration du supplice au bûcher et à cette occasion jour de prières pour la délivrance. Feu le bibliothécaire de la ville de Grenoble M.E Maignien dans le tome III du bulletin de l'Académie delphinales a publié trois oraisons pour délivrance de la France. Dites à la collecte, à la secrète, et à la postcommunie. Pour libération Jeanne d'arc

15/02/1916 « Grenoble pendant la guerre – la Madone de la Paix » : « On a exposé dans la vitrine Fenoglio, rue président Carnot à Grenoble une superbe chromographie italienne représentant une œuvre toute d'actualité. La Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, contemple avec une joie qu'expriment à la fois le calme de son attitude et le sourire tempéré de ses lèvres les travaux des champs, le labour et la moisson, la cueillette des fruits et la vendange, pendant que dans le lointain s'éteignent les dernières de l'incendie et des décombres des villes et des villages montent vers le ciel des fumées mourantes. » Le laboureur redoute ce fer danger de mort, la Vierge et l'Enfant Jésus contemplant ce spectacle de paix bienfaisante. Cette composition a été honorée d'une lettre autographe de sainteté Benoît XV qui témoigne ainsi de son aspiration à la paix. « Aussi a-t-il béni la Madona della Pace parce qu'on ne priera pas en vain pour le triomphe de la vérité et du droit. » Les publications, bibelots, caricatures concernant la guerre sont innombrables.

5/07/1916 : « A Paray le monial » : 20 000 pèlerins lors de la fête du Sacré Cœur et des prières pour la France menées par Mgr Berthoin. Nuit du 29 et journée du 30 autorisent l'espoir. Basilique trop petite pour l'occasion. Etaient aussi présent Mgr Chatelus de Nevers et Mgr Gibergues de Valence. Union avec toute la France catholique, en cette fête à genoux devant le Sacré-Cœur les pèlerins venus de tous les coins de France. 29 au soir l'abbé Vion du clergé de Paris ouvrait la nuit d'adoration par une première instruction : amour de l'Eucharistie, messe de minuit réunissait tellement de monde, qu'à 2 heures du matin, « le prêtre donnait encore Jésus aux âmes affamées du pain de vie ». A 4 h la messe commençait à la basilique des Apparitions et jusqu'à 10 heures défilé ininterrompu à la table Sainte. A 10h l'évêque du Sacré-Cœur chantait la messe pontificale et il prononça sa joie devant la foule qui s'étendait loin au dehors de la basilique. A 1h au musée Eucharistique, dans une salle trop petite, Mme la comtesse de Saint-Laurent, présidente générale de la ligue des

femmes françaises, qui avait fait bénir par feu Mgr Sevin et Mgr Berthoin l'idée du pèle communiquait l'approbation la plus haute de Rome. Ovation faite au Pape. Vers 14h Mgr Gibergues orateur de cette journée pris la parole une heure sur le thème du sacrifice, et ensuite procession triomphale avec représentation des régions, et sous ces costumes amour commun du Cœur et de la Patrie. Estimation difficile cortège 20 000. Cris d'appels pitié de Jésus pour la France.

20/01/1917 : « Grenoble » : la prophétie du curé d'Ars. Seconde fois que le journal en parle (première fois étude du P. Yves de la Brière). Cette fois l'abbé Duplessy de Paris répond à des questions sur le Saint. Il avait donc prophétisé quelque chose sur la guerre de 1914, en 1858 le frère Gaben religieux lazariste avait enregistré la prophétie. Et feu Mr et Mme de la Bâtie qui se sont entretenus souvent avec le curé d'Ars rapportent par la bouche d'un proche, Mr Bolland, que dans ces entretiens il parlait souvent de la guerre de 1870 et d'une seconde invasion qui se produirait plus tard amenant nos ennemis au centre du territoire mais aboutissant à leur écrasement et poursuite au-delà du Rhin. Pas seul témoin même si « flottement dans les détails » selon la croix : Mgr Perriot écrivait en 1908 une lettre où il relatait qu'un de ses amis en 1862 avait entendu répéter la même prédication à Ars. L'abbé Duplessy a donc comparé ces trois témoignages et fait ressortir que les éléments de convergence.



Prière
pour
l'Absent

Moulanges

93. Seigneur tu le sais, Papa m'aime bien
Ne le fais pas tuer par un vil Prussien

Gloria

nière de la guerre qu'il est très active-
ment poussé avec le désir d'aboutir au
plus vite. Il y a, en effet, urgence à sor-
tir au plus tôt de cette incertitude.

Disons seulement que l'enquête faite
par le service de Santé aurait abouti, en
ce qui le concerne, à cette conclusion qu'il
conviendrait que les R. A. T. ne fussent
pas contre-visités.

ENCORE UN PROJET

Paris, 10 janvier.

Du « Matin » :

Le décret par lequel selon la décision
prise mardi soir par le Conseil des mi-
nistres, l'ancien projet présenté par le
général Roques n'a pas paru hier ma-
tin au « Journal officiel ».

Dans les milieux parlementaires et en
particulier parmi les membres de la
Commission de l'armée on affirmait
que ce retard indique que la rédaction
définitive du nouveau projet sur les
exemptés et les réformés n'était pas en-
core arrêtée.

Il apparaît maintenant comme cer-
tain que le projet du général Lyautey
subira un second examen et que le dis-
positif en sera discuté à nouveau au
Conseil des ministres de ce matin.

GRENOBLE

La Prophétie

du Curé d'Ars

Nous avons parlé une première fois
d'après la savante étude d'un Dauphinois,
le P. Yves de la Brière, de la prophétie
du Curé d'Ars sur la guerre actuelle.

Cette question présente toujours un
grand intérêt pour nous surtout qu'il
vive si près du lieu où on repose le saint
Curé.

Un prêtre de Paris, Jost Arnaud, M.
l'abbé Duplessy, vient de dire, lui aussi,
ce qu'il pense de la prophétie. Nous allons
résumer les pages de *La Réponse*.

Sans entrer dans des détails trop minu-
tieux et par là même fastidieux pour d'au-
tres que pour des critiques, nous répon-
drons aussi nettement que possible à ces
trois questions :

1. Le Curé d'Ars a-t-il prophétisé quel-
que chose au sujet de la guerre de
1914 ?

2. Si oui, qu'a-t-il exactement prophé-
tisé ?

3. Enfin, quelle croyance mérite cette
prophétie ?

Première question. — Le Curé d'Ars
a-t-il prophétisé quelque chose au sujet
de la guerre de 1914 ?

A cette question, nous répondons :
oui, le fait est certain.

Nos lecteurs se souviennent que parmi
les témoins qui affirment l'existence de
cette prophétie se trouve d'abord un reli-
gieux lazariste, le Frère Gaben qui, en
1858, un an avant la mort du Curé d'Ars,
avait recueilli, de sa bouche, ce qu'il a
affirmé depuis et ce qui a été enregistré
des 1872 par l'abbé Curieque.

Il y a ensuite un de nos excellents com-
patriotes, M. Holland, de Chinilin, qui
a vécu dix ans près d'une famille amie du
Curé d'Ars, M. et Mme de la Batie.

Dans une lettre du 3 juillet 1914, donc
trois semaines avant la guerre, M. Hol-
land a écrit ce qu'il avait entendu dire
par M. et Mme de la Batie de leurs entre-
tiens avec M. Viannay.

Dans ces entretiens, il avait été sou-
vent parlé de la guerre de 1870, et « d'une
seconde invasion devant se produire plus
tard, celle-là amenant encore nos enne-
mis vers le centre de notre territoire, mais
pour aboutir, cette fois, à leur écrasement
et à leur poursuite au delà du Rhin ».

M. Holland n'est pas, du reste, le seul
témoin de la tradition d'Ars. Le 24 février
1908, Mgr Perriot, directeur de l'Ami du
Clergé, écrivait à dom Girea une lettre
relative à la prédiction du Curé d'Ars.
En 1862, un de ses amis l'avait entendu
répéter à Ars même et la lui avait écrite.
Ici encore, et à 46 ans de distance, il peut
y avoir quelques flatteries dans les
détails. Mais le fond est toujours le
même.

1^{re} Une première guerre malheureuse
dans laquelle nous perdrons deux provin-
ces (en 1870).

2^{de} Plus tard, seconde guerre, mieux
conduite que la première, et, toutefois,
débutant par une invasion, mais pour se
terminer par la victoire.

Deuxième question. — Comment récom-
penser le texte véritable de la prophétie
du Curé d'Ars relative à la guerre ac-
tuelle ?

Voici la méthode adoptée par M. l'abbé
Duplessy :

« Sur trois colonnes parallèles, dit-il, nous
avons noté :

1. Le texte du frère Gaben, tel qu'il a été
publié par l'abbé Curieque en 1872, tel donc
qu'on l'avait recueilli à Paris des lèvres de
l'humble religieux.

2. Le texte du frère Gaben, tel qu'il a été
publié par Mgr Convent, chapelain d'Ars,
tel qu'on l'a conservé dans la tradition d'Ars
même, ou le pèlerin l'avait fait connaître
de vive voix avant son départ.

3. Le texte de Mgr Perriot, reproduisant,
d'après la lettre d'un témoin ce qu'on disait
à Ars en 1862.

Cela fait, nous avons comparé mot par
mot les trois textes de provenances si
diverses. Nous avons mis toute phrase,
tout détail ne figurant que dans une des
trois colonnes, considérant qu'il ne pouvait
être en détail introduit après coup. Nous
avons censuré, au contraire, tout ce qui
figure au moins dans deux textes. Et nous
avons souligné ce qui existe dans les trois
textes.

Orant au texte de M. Holland, rapportant
le témoignage de M. de la Batie, on n'est
qu'un résumé, un sommaire, et c'est comme
tel que nous le faisons figurer en tête de la
prophétie.

SOMMAIRE

« Une seconde invasion se produira plus
tard, celle-là amenant encore nos ennemis
vers le centre de notre territoire, mais pour
aboutir cette fois à leur écrasement et à leur
poursuite au delà du Rhin ».

TEXTE

« Les ennemis ne s'en iront pas tout à
fait. Ils reviendront encore, et détruiront
tout sur leur passage. On ne leur résistera
pas, mais on les laissera avancer, et après
cela on leur coupera les vivres, et on leur
fera éprouver de grandes pertes. Cette fois,
on se battra pour de bon, car la première
fois ils les Français, ne se seront pas bien
battus. Mais, alors, comme ils se battront
on les comme ils se battront !

« Les Allemands se retireront vers leur
pays, on les accompagnera, et il n'y en a
que qui rentreront. Alors on leur repren-
dra tout ce qu'ils ont enlevé, et même beau-
coup plus. »

Troisième question. — Quelle croyance
mérite la prophétie du Curé d'Ars ?

1. Il est bien certain que cette prophétie
ne s'impose nullement à notre foi. La
prophétie oblige à croire que Dieu connaît l'ave-
nir, — qu'il peut le révéler à qui lui plaît, —
et que, de fait, il l'a révélé dans la prophé-
tie inscrite aux Livres Saints. A cela se
borne ce que nous sommes obligés de
croire.

2. A l'opposé, donc, que nous sommes obli-
gés de croire, nous ne sommes pas obligés
de ne pas croire. Ainsi, nous ne de-
vons pas croire que Dieu nous fasse con-
naître l'avenir par les messages ridicules du
lettre de cartes du maréchal de Suresne.

3. Si nous ne sommes pas obligés de croire
à la prophétie du Curé d'Ars, nous ne som-
mes pas tenus davantage à y pas croire !
Etant données ses caractéristiques d'authenticité
et de sainteté du Curé d'Ars, nous ne devons
surtout si nous le voulons croire, à sa
prédiction, sans encourir le reproche de su-
perstition.

4. Cela étant, c'est notre raison qui est lais-
sée juge en la matière, et qui peut, à son
gré, accorder ou refuser sa croyance à la
prédiction du saint Curé.

Pour éclairer notre raison, avant qu'elle
ne prononce son jugement, il est bon de lui
rappeler qu'une des caractéristiques du Curé
d'Ars a été précisément de commander les che-
ses sacrées. C'est un des privilèges que Dieu
lui a le plus abondamment accordés. C'est
peut-être celui qui a le plus attiré les foules
à Ars durant sa vie.

Il y a, à ce sujet, des faits extraordi-
naires, d'une authenticité indiscutable, et qu'on
trouvera rapportés par ses biographes.

Ensa la vie du Curé d'Ars, revivrez cet
éprouvément du surnaturel en plein dix-
neuvième siècle, et la prophétie du Curé
d'Ars n'aura plus rien qui puisse vous
étonner.

En définitive, la prédiction du Curé d'Ars
peut être pour nous, dans les semaines d'é-
preuve, un réconfort sans doute, elle ne doit
ni ne peut dispenser de ce que ce son de faire
son devoir. Mais au contraire, elle peut
nous encourager à le faire, en soutenant
en nous l'espérance de la victoire finale.

Sans doute, cette prophétie a contre elle... les
autres prophéties. — Je veux dire tout ce
ramassis d'utopies ou d'utopies, pour
ne pas dire de sottises, qu'on a copiées
des le début de la guerre. Mais il y a
qui doit pas décourager de recueillir le bon grain.
Et au y a en la, dans la pensée de Dieu,
le dessein de reconforter, le moment venu,
les âmes douloureuses, pourquoi ces âmes n'ac-
cepteraient-elles pas ce réconfort ?

Nous sommes peut-être tentés d'esprits fai-
bles par quelques esprits forts, qui ne se
résignent pas ailleurs à se trouver treize à
table. Peu nous importe. Après tout, leur di-
rigez, écoutez la prophétie du Curé d'Ars,
ce n'est pas croire au surnaturel, c'est croire
tout au moins à la France victorieuse. —
et cela, du moins, vous ne sauriez me le re-
proucher. »

A Saint-Hugues. — La messe anniver-
saire de la mort du roi Louis XVI sera
célébrée à Saint-Hugues, le mardi 27
janvier, à 10 heures du matin.

HERNIES

Spécialistes Herniaires M. et Mme THOMASSEZ

Grande-Rue, 28, GRENOBLE

Contention parfaite des Hernies, même
les plus rebelles. Bandages sans ressort
pour la nuit. Ceintures pour dérangé-
ment et pour grossesses. Corsages pour la
déviations de la taille.

Mas pour diverses peaux et lavés.

Table des matières

Avant-propos, Préface, Avertissement	5
Remerciements.....	7
Sommaire.....	8
Introduction.....	9
PARTIE 1 - PRATIQUE RELIGIEUSE SOUS LA MITRAILLE.....	25
CHAPITRE 1 – ENTRE CULTE ET DEVOTION	28
Le Saint sacrifice de la messe.....	30
Le poilu dévot, les nécessaires sacrements.....	40
L'exemple de soldats catholiques.....	46
CHAPITRE 2 – LA TRANCHEE ET LA FOI	51
Les "curés sac-au-dos"	52
La foi au secours du combattant	61
Des généraux pratiquants	66
PARTIE 2 - CROIRE ET ESPERER FACE AU TREPAS	70
CHAPITRE 1 – LA TRANCHEE ENTRE CIEL ET TERRE.....	71
Les Saints-Patrons de France au secours des poilus.....	72
Notre-Dame, une mère dans la tranchée.....	76
Le Sacré-Cœur	82
CHAPITRE 2 – L'ESPERANCE.....	87
Des soldats, saint martyrs, sur les traces du Sauveur	88
Expier ses fautes, s'abandonner à Dieu.....	93
L'appel de Dieu.....	97
PARTIE 3 - L'ENGAGEMENT CATHOLIQUE DE L'ARRIERE, COMBATTRE POUR LA VICTOIRE.....	103
CHAPITRE 1 – L'ŒUVRE CATHOLIQUE AU SERVICE DES ARMEES	106
L'œuvre catholique et la collecte de fonds pour les armées et victimes de guerre.....	107
Défaire l'ennemi	112
La jeunesse catholique au secours de la Patrie	118
CHAPITRE 2 – LE FRONT DE LA PIETE	122
Vivre au rythme du temps liturgique	123
Rôle de la prière et réflexion sur la guerre	127
L'arrière, entre deuil et souvenir	132
CHAPITRE 3 – LES EVEQUES ET LA GUERRE.....	136
Orienter la lutte des fidèles.....	138
Intercéder pour la victoire.....	145
Les Evêques, serviteurs français auprès du Pape	150
Conclusion	154
Sources	156
Bibliographie	157
Abréviations	160
Table des annexes.....	161
Table des matières.....	173

RÉSUMÉ

La Grande Guerre des catholiques est riche en témoignages patriotiques et affirme le statut de l'Eglise en France. Alors que des milliers d'hommes se lancent sous la mitraille la Croix de l'Isère nous propose une approche différente du conflit nous éloignant des plaines mutilées de l'est et du nord ravagés par les flots meurtriers de la guerre pour nous proposer une vision quasi romantique des combats. Le journal se place ainsi au service des armées exaltant l'héroïsme, sans toutefois rejeter les souffrances mais en les sublimant par l'apport de la foi, qui constitue un véritable support au patriotisme et au courage des hommes. Il faut magnifier cette période dont on espère déjà l'immortalité devant la gloire en se passionnant pour ce qui unit les hommes à Dieu alors qu'ils semblent d'un commun accord plutôt marcher sous le feu des enfers. La messe, les sacrements, la dévotion aux Saints et l'espérance... que de faits marquants du front que n'a de cesse de rapporter le quotidien catholique isérois ! Au-delà d'une simple information sur la guerre inspirée par la propagande c'est toute une action au service de l'Eglise qui se met en place : il faut convertir les âmes par l'affirmation du catéchisme et de ses enseignements au quotidien dans La Croix de l'Isère. Enhardie par ses récits de l'avant, la feuille relate aussi la participation des catholiques de l'arrière insistant sur leur singulier patriotisme et combat au service de la France, de ces lignes et articles ressortent la ferme devise d'une Eglise française en guerre : « Pro Deus, Pro Patria »

ZUSAMMENFASSUNG

Der erste Weltkrieg ist reich in Katholischen Patriotischen Zeugnis und bekräftigt den Status der Kirche in Frankreich. Während Tausende von Menschen unter Feuer laufen, La Croix de l'Isère bietet uns eine andere Herangehensweise an den Konflikt. Die Zeitung verstümmelt uns weg von den Ebenen östlichen und nördlichen tödlichen Wellen des Krieges, um uns eine fast romantische Vision der Kämpfe zu schlachten. Durch sublimieren Porträt des Glaubens die Zeitung fördert eine echte Unterstützung für Mut und Patriotismus.

Nach dem Nachricht in La Croix de l'Isère, die Währung die französischen katholischen des Großen Krieges ist : „ Pro Deo, Pro Patria“

MOTS CLÉS : Guerre de 1914-1918, Grande Guerre, Eglise, Catholicisme, Religion au front, Patriotisme

STICHWÖRTER : Krieg, 1914-1918, Kirche, Katholizismus, Patriotismus